

LES CAHIERS
DE L'ASTURAL #01

Foyer de Thônex
2000 - 2022
Récits d'expériences éducatives
et thérapeutiques

Foyer
de Thônex

2000 - 2022
Récits d'expériences
éducatives et
thérapeutiques

Rayonner dedans-dehors

Depuis de nombreuses années, l'Astural était à la recherche d'une voie de diffusion pour les écrits produits par des collaboratrices et collaborateurs. C'est à l'occasion du 70ème anniversaire de l'association que le comité de celle-ci, avec son secrétaire général a lancé les Cahiers de l'Astural. Le but étant de donner l'occasion aux professionnel.le.s, de prendre la plume, pour sortir de l'ombre les multiples gestes singuliers et les pratiques quotidiennes qui s'exercent auprès des enfants et des jeunes adolescents, sans oublier l'accompagnement de leur famille. Ainsi ponctuellement, des cahiers seront produits, selon des évènements, des thématiques, des projets éducatifs ou encore des modèles d'intervention développés. Ils seront proposés en lecture à toute personne concernée et intéressée, privée, professionnelle ou politique.

Pour commander une publication :



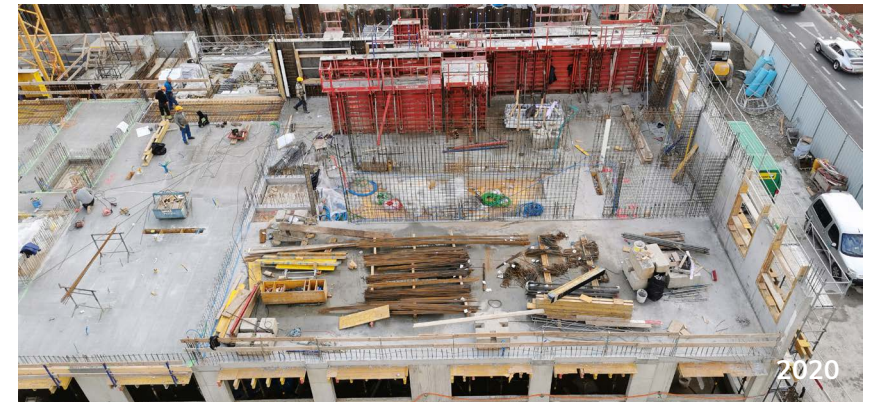
Année de publication : 2024

© Ce document est la propriété de l'Astural. Il ne peut être diffusé ou reproduit sans son autorisation écrite.

www.astural.org

Table des matières

01	Introduction	5
02	Le Foyer de Thônex : Une expérience de direction (2000-2022)	9
03	Rite de passage et fratrie : Un travail possible en institution (2007)	25
04	Que devient l'enfant roi placé en institution pour adolescents ? (2015)	53
05	Mais à quoi peut encore bien servir un placement en milieu éducatif en 2019 ? (2020)	77
06	À propos de « follow up » (2022)	109
07	Témoignage de Francis Ritz	123
08	Nouvelle direction	127
09	Bibliographie	139



Introduction

« Dans tout ce que je dis, à travers toutes les décisions que je prends au sein des institutions que je fréquente, est-ce que je permets à l'Autre d'être, face à moi, voire contre moi, un Sujet ? Est-ce que j'accepte, en dépit des difficultés que cela comporte, de l'incertitude devant laquelle cela me place, des inquiétudes qui vont inmanquablement surgir à chaque pas, de prendre ce risque ? »

Philippe Meirieu (1991)



L'Astural depuis 70 ans a tenté de produire une culture éducative sur laquelle peuvent s'appuyer les équipes éducatives. Ces cahiers s'inscrivent dans la mise en lumière de ce qui se vit, se bricole dans les terrains, dans des contextes donnés. L'intention ici est de diffuser, de transmettre comme témoin, des manières de faire, de penser l'action et si possible faire référence pour d'autres pratiques institutionnelles.

70 ANS ASTURAL

Ces écrits veulent donner la parole aux différents acteurs de terrain qui, au fil du temps, assument un travail psycho-éducatif, pédagogique et thérapeutique. C'est aussi mettre en valeur les métiers de l'humain qui se déclinent dans des fonctions multiples (éducateur.trice, maître socioprofessionnel, pédagogue, psychologue, logopédiste), au sein de nos équipes pluridisciplinaires qui offrent des prestations à travers un savoir-faire et un engagement sans cesse renouvelé. Ces expériences éducatives ne produisent pas de la réussite en un temps record, elles s'inscrivent dans la durée. Ce que nous savons, c'est combien les équipes ont à cœur d'accompagner des enfants et des jeunes vers des possibles changements leur permettant de poursuivre leur croissance au mieux de leurs ressources.

Ces métiers de l'incertitude, de l'imprévu, de l'inattendu où la volonté du changement est toujours chez la personne accompagnée, sollicitent une présence relationnelle et des équipes cohérentes dans leur action, que ce soit à travers des tâches routinières ou des actions qui sont chaque fois à inventer. Garder en soi en quelque sorte, le pari de l'éducabilité est exigeant dans ce monde de complexité et de recherche de sens.

Une pratique éducative ne saurait être répétitive, elle est toujours en mouvement. C'est une suite d'interventions incertaines et continues, co-construites à plusieurs intervenants, avec les enfants, les jeunes concerné-es, leur famille, qui d'une action à une autre, ne signifie pas qu'il n'y a pas des modes de faire stabilisés, mais l'imprévu reste de mise dans nombre de situations. Cette pratique est chaque fois singulière et originale et se vit dans l'altérité. Etre en relation c'est entrer dans l'univers d'autrui, dans la réalité de nos interdépendances, en se risquant à un frottement émotionnel qui participe à la co-construction interne de chacun des acteurs. Ce rapport intersubjectif, de prise en compte de l'altérité est un fondement de la qualité d'un travail éducatif et psychopédagogique.

A travers l'écriture, nous savons qu'il n'est pas forcément aisé d'explicitier sa pratique, ses actions. Toutefois, nous faisons le pari que s'y astreindre seul-e ou en équipe et de laisser des traces qui laissent entrevoir des forces, des ressources, mais aussi des limites à questionner peut être riche en enseignement. Des modalités d'écriture diverses sont à inventer et à créer et ceci est un défi.

Nos institutions se tiennent sur des terrains en tension, à la croisée d'interrogations politiques, sociales et institutionnelles. Il est primordial de se donner du temps pour penser, collectiviser les expériences et dégager des pistes pour des réponses possibles et néanmoins provisoires, selon les contextes dans lesquels elles s'inscrivent.

Un pas de plus peut se faire dans la transmission et le partage avec le monde du travail social et avec celles et ceux qui vivent d'autres réalités. Ceci pour développer une posture d'ouverture, vers des débats et des échanges d'idées, qui permettent d'accéder à d'autres compréhensions de la problématique des jeunes ou de l'évolution des pratiques.

Pour ce premier Cahier de l'Astural, Corinne Duclos, ex-directrice du foyer de Thônex pour adolescents et adolescentes¹, le psychologue du foyer Vincent Roosens, qui a décidé de consacrer l'entièreté de son temps à la pratique privée, ainsi que Francis Ritz superviseur de cette équipe ont déployé des réflexions issues de leurs expériences dans des rôles différents. Au fil du temps, imprégné d'une pensée systémique, ce trio a développé un modèle d'intervention faisant référence pour le travail éducatif auprès des jeunes et de leur famille.

Ils laissent ainsi entrevoir ce qui se vit dans la prise en charge éducative, autant sur le plan structurel et organisationnel, en valorisant la complexité du travail en équipe. Au travers de la présentation de l'accompagnement de jeunes et de leur famille, il est ainsi possible de suivre leur évolution et leur cheminement, et ce qui fait question pour l'équipe éducative, en mettant en lumière l'apport d'une équipe pluridisciplinaire. Un projet original de recherche, le « Follow Up » mis en place pour repérer l'évolution des jeunes après leur placement au foyer de Thônex, dans l'idée de vérifier à l'aide d'interviews réalisées avec les jeunes et leur famille ce qui est à retenir pour modifier les contenus des prestations offertes.

A leur suite Sophie Rosselet, actuelle directrice de ce lieu de vie rebondit et réagit en situant son regard, sa vision d'un travail éducatif face aux besoins des adolescents pour lesquelles des réponses sont à construire.

Dans ce premier Cahier un travail de co-construction se révèle, venant du terrain éducatif, assumé par une équipe pluridisciplinaire, reflet des dynamiques internes. Il est riche, en réflexion et fait apparaître des multiples enjeux qui sont sans cesse interrogés. Il pose la première pierre de ces cahiers ! A leur suite, puissions-nous instituer une pratique d'écriture qui montre toute la richesse d'une pensée faisant apparaître les lignes de force d'une culture éducative, pédagogique et thérapeutique qui se construit avec tous les acteurs et actrices au service des enfants et des jeunes bénéficiant d'une prestation à l'Astural.



Philippe Bossy
Secrétaire Général



Françoise Tschopp
Présidente

1. Le bâtiment du Foyer de Thônex n'existe plus puisqu'il a fallu pour des raisons de modification immobilière du quartier le démolir. La mission de ce foyer se poursuit dans des nouveaux locaux et il a été renommé « **Lieu de vie KALON** »

Le Foyer de Thônex : Une expérience de direction (2000-2022)

Corinne Duclos



Introduction

Il s'agit dans cet article, de relater 22 ans de direction au sein d'une petite structure éducative. Cette expérience d'une grande richesse, associée au plaisir à travailler non seulement avec la population adolescente mais aussi avec les nombreux collaborateurs* qui se sont relayés et qui ont constitué les différentes équipes éducatives tout au long de ces années.

Les éducateurs sont ceux qui, au travers de leur accompagnement quotidien, « prennent soin » des adolescents. Malgré leurs pratiques riches et multiples, ils écrivent malheureusement très peu sur celles-ci, à la différence de ce qui se fait dans le monde thérapeutique. C'est donc portée par le souci de transmettre un modèle éprouvé, que j'ai souhaité vous partager les fondamentaux.

Le modèle et la pratique au sein de deux structures, dépendantes d'une même direction au sein de l'As-tural :

- Le Foyer de Thônex accueillant des adolescents placés de 14-19 ans.
- L'appartement des Acacias, accueillant des adolescents et des adolescentes âgées de 16-19 ans, dans une prise en charge dite de progression.

Dans le cadre de ces structures, le dispositif s'appuie sur un triangle formé d'une directrice, d'un psychologue et d'une équipe éducative. Je propose de vous parler de ce triangle qui s'est renforcé tout au long de ces années, mettant sa créativité au service des jeunes et de leur famille.

Ces années de pratique ont permis de belles rencontres, une constante réflexion, semée de questionnements et de doutes, tout en permettant de développer de nouvelles manières de faire empreintes de créativité.

Quand je regarde dans le rétroviseur, je mesure combien nous avons souhaité évoluer et nous adapter aux besoins des adolescents. Il m'apparaît important de présenter les fondamentaux qui soutiennent le travail éducatif dans ces deux lieux.

Afin de situer cette vision dans l'espace-temps, voici un bref historique de cette structure depuis 1956.



*La forme masculine utilisée dans ce texte désigne aussi bien les femmes que les hommes.

Historique

Foyer de Thônex / Appartement des Acacias

1956

Acquisition, grâce à un don, par l'Association Astural de « la maison à la tour » qui deviendra le Foyer de Thônex. Création d'un îlot familial qui accueille 6 garçons et filles âgés de 6 – 13 ans.

L'Astural joue déjà à cette période un rôle d'initiatrice et de pionnière.

1960

Création d'un îlot familial aux Acacias qui accueille 6 apprentis sous la responsabilité d'un couple avec leurs trois enfants vivant sur place.

1964

Fermeture de l'îlot familial de Thônex

1966

Ouverture du Foyer de Thônex, semi-liberté de 9 places, accueil qui fait suite à la prise en charge du Foyer de Chevrens.

1969

Fermeture de l'îlot des Acacias qui devient l'externat d'Arc-en-ciel.

Au milieu des années 70, l'approche systémique de l'École de Palo Alto fait son apparition dans l'enseignement de la formation à l'Institut d'Etudes Sociales - IES à Genève. Le modèle systémique donne corps et cohérence à des institutions. Le travail avec les familles prend place à l'intérieur des foyers.

1979

Création de l'Appartement des Acacias qui accueille 5 mineurs (phases dites de progression) en lien avec le Foyer Espace.

1981

Création de deux ateliers (Foyer de la Servette et de Thônex) qui proposent du rattrapage scolaire et du développement personnel, en 1984.

Les Foyers de Thônex et Servette privilégient le travail éducatif sur une base de va et vient entre le foyer et la famille. Les temps à la maison sont soutenus par des entretiens de famille réguliers. Le foyer n'est qu'un relais éducatif à finalité thérapeutique (dans le sens large de prendre soin).

1990

Le Foyer de Thônex prend son indépendance face à la Servette et à Chevrens.

1992

Création du Team Atelier. Les Foyers de la Servette et Thônex unissent leurs forces pour créer une petite unité commune de rattrapage scolaire et d'expériences préprofessionnelles dans le but d'amener le jeune à construire un projet de formation et de se maintenir dans un rythme.

1996

La majorité passe à 18 ans, contre l'avis des directions d'institutions. Naît le « contrat jeune majeur » pour palier à cette nouvelle donne.

1999

La prise en charge des jeunes des Acacias est revisitée, l'encadrement trop léger ne correspond plus aux jeunes de 16-18 ans, avec activité de formation stable. La présence éducative est renforcée et la prise en charge plus structurée.

2004

L'Office fédéral de la Justice impose aux foyers d'ouvrir toute l'année, excepté une possibilité de fermeture de 14 jours maximum.

Au sein de l'Astural, les équipes éducatives insistent sur la nécessité de développer le plus possible un véritable partenariat avec les parents afin de favoriser le développement de l'adolescent en lien avec sa famille, ceci d'autant plus que le foyer est ouvert toute l'année. Il n'y a plus de pression sur les retours en famille le week-end, bien que la politique éducative continue de favoriser les allers et retours entre foyer et famille.

2009

Agrandissement et rénovation du Foyer de Thônex (1er déménagement de l'équipe pendant 9 mois)

2012

Mise en place du « Follow up »*

2016

Fermeture du Team Atelier

2017

Mise en place du « placement modulaire ».

2019

Agrandissement de l'Appartement des Acacias. Ouverture fin août de deux places supplémentaires. Il accueille désormais 7 adolescents et adolescentes de 16-18 ans, voire 19 ans avec un « contrat jeune majeur ».

L'équipe éducative quitte définitivement la maison à la tour pour une période de transition avant d'intégrer un immeuble avec d'autres entités de l'Astural (2ème déménagement pour une période de transition qui va durer presque deux ans et demi).

2020

Nouveau projet : prise en charge des plus de 18 ans, dans des appartements individuels dans la cité. Deux places sont ouvertes dans le courant de l'été.

Aujourd'hui

Printemps 2023 : le Foyer de Thônex s'installe dans l'immeuble Astural et devient « Lieu de vie KALON ».

Ce bref historique est inspiré du livre de M. Pierre Roehrich publié à l'occasion des 50 ans de l'Astural. Il démontre bien la volonté de l'association Astural de développer ses structures et d'adapter ses prestations à l'évolution des besoins de la population. Il est à relever, que depuis sa création, l'association donne une place importante à la famille lorsqu'un adolescent est placé.

*Cf. « A propos du Follow Up » V. Roosens 2022

Les fondamentaux qui soutiennent le travail éducatif

Commençons par la **structure organisationnelle** qui revêt une importance fondamentale. Elle doit permettre tant à l'équipe qu'aux jeunes de ressentir un sentiment de stabilité et de sécurité. Si les éducateurs l'éprouvent, ils peuvent ainsi le communiquer au sens large aux jeunes. Le rythme d'une institution est très soutenu, la présence éducative est garantie 24 heures sur 24, avec des relais constants. Afin de renforcer ce sentiment de continuité fluide, de prise en charge cohérente, la qualité de la communication est primordiale, de même que la ritualisation de certains moments qui ponctuent le quotidien, l'année.

L'organisation du cadre de travail

En ce qui concerne l'organisation du cadre de travail, les horaires irréguliers des éducateurs sont posés à l'année, avec l'assurance d'avoir les mêmes éducateurs présents durant les mêmes soirées. Les week-ends et les vacances sont fixés à l'année également. Cela donne une base sur laquelle chacun peut organiser tant sa vie professionnelle que privée.

Ces temps, cette manière de faire que tous connaissent participent à cette notion **de stabilité, de continuité, de sécurité**.

Un tableau blanc au centre du Foyer décrit l'organisation de la semaine : la présence des éducateurs, le programme de chaque jeune avec les rendez-vous, les organisations de soirée, les participations aux tâches de la maison et tous les événements spéciaux !

Le temps et les rites

Le lundi soir est dévolu à la vie de la maison. C'est le soir où sont fêtés les arrivées et les départs, ainsi que les anniversaires. La fête de fin d'année est un rituel particulièrement important, qui réunit tous les jeunes et le personnel de l'institution autour d'un repas agrémenté de jeux. Deux camps marquant des temps hors de l'institution permettent d'instaurer de nouvelles dynamiques dans un cadre différent du quotidien.

L'équipe éducative a ses propres rites (temps de réunion, journées de formation, de réflexion, sorties récréatives, etc.), dont une des fonctions est de renforcer le sentiment d'appartenance de ses membres.

La référence

Le principe de la référence comprend que chaque jeune est accompagné dès son admission par un éducateur, qui sera son référent tout au long de son séjour et représentera un fil rouge tant à l'interne qu'à l'externe. L'éducateur rencontre le jeune a minima une fois par semaine, il participe avec le psychologue aux entretiens de famille, et fait constamment le lien avec les différents lieux que l'adolescent fréquente au quotidien.



Le règlement

Le règlement est clairement explicité à la famille et à l'adolescent au moment de la procédure d'admission. Le jeune le signe à son admission afin de confirmer son accord d'être placé. Ce règlement s'appuie sur les règles de la société et du bien vivre ensemble, il fixe le cadre de travail, et peut être questionné, adapté à tout moment en fonction de l'évolution des besoins individuels ou de changements sociétaux.

La communication est un paramètre essentiel pour créer une continuité et une cohérence dans la prise en charge.

Dans la pratique, ceci concerne :

- ▶ **La main courante informatique où tout ce qui se passe dans l'institution est consigné**
- ▶ **Les coordinations orales entre deux services**
- ▶ **Les deux réunions hebdomadaires**
- ▶ **Les supervisions**
- ▶ **Les temps de réflexion et de formation**
- ▶ **Les interstices (les moments informels)**

Tous ces moments et supports contribuent à ce que chacun reçoive les mêmes informations pour que l'équipe puisse offrir un encadrement conséquent. A côté de l'importance de la transmission, il y a aussi celle de la compréhension des enjeux relationnels et de la prise en charge de chacun. Il faut que les actes posés fassent sens pour tout éducateur, afin qu'il soutienne vraiment les décisions prises.

La cohérence

A l'interne, la cohérence est très importante afin d'arriver à définir une ligne commune pour les adultes qui entourent l'adolescent, en tenant compte des paramètres juridiques.

Si la cohérence à l'interne est de notre devoir, celle à l'externe est un objectif du travail éducatif. Une croyance mobilisatrice qui consiste à penser qu'un adolescent pourra mieux se construire s'il a des adultes unis en face de lui pour développer son projet de vie, sur lequel il prendra appui et auquel il trouvera à se confronter.

Pour tendre vers ce but, il faut toujours garder en tête les différents intervenants autour du jeune (famille, Intervenant en Protection de l'Enfance/IPE, juge, lieu de formation, etc.). Il est question ici, concrètement, d'offrir une communication fluide au travers d'entretiens et d'échanges transparents au sein du réseau.

Il s'agit par-là de négocier le projet du jeune avec l'ensemble des partenaires impliqués dans ce dernier, de sorte qu'il fasse sens pour chacun.

Pour soutenir ce travail, il convient de veiller à ce que l'institution ne se referme pas sur elle-même, mais soit toujours reliée à l'extérieur. A cette fin elle dispose des entretiens de famille, du travail de réseau, des communications téléphoniques régulières, des bilans sur les lieux de formation, des synthèses.

Le cadre à l'interne ayant été posé, il est temps d'aborder la notion de l'accueil.

Comment recevons-nous le jeune et sa famille ?

L'accueil, la procédure d'admission

Comment le jeune et sa famille sont-ils reçus ?

Un soin particulier est porté à toute la procédure d'admission. Le premier contact avec l'IPE, en charge du jeune orienté vers nous, va influencer toute la poursuite de la collaboration. Nous souhaitons connaître le parcours de l'adolescent, afin de mieux comprendre sa réalité actuelle et découvrir ce qui a déjà été entrepris pour lui.

La rencontre initiale avec des parents et leur enfant est tout aussi primordiale pour la suite du travail éducatif. Précisons que la famille, accompagnée de l'IPE, est reçue par la direction, le psychologue, et le futur éducateur de référence.

Il n'est pas facile pour la famille de se présenter ainsi à une équipe de professionnels. Nous avons souvent affaire à des parents inquiets, blessés, dans une position de faiblesse qui peut autant se traduire par une attitude agressive que soumise. Ils sont parfois totalement opposés à cette décision de justice, d'où l'importance de les écouter, et les considérer. Si la présence en nombre des professionnels donne la mesure de l'attention qui leur est portée, elle peut aussi impressionner. C'est pourquoi une large place est laissée à leur expression, leurs inquiétudes, leurs réticences, etc.

C'est également l'occasion de leur transmettre notre besoin de faire équipe, afin de répondre de la meilleure façon à leurs attentes et à celles de leur fils : ce sont eux qui connaissent le mieux leur enfant et nous tentons d'obtenir leur adhésion afin de créer un climat de confiance qui permette un réel travail de famille.

Je vais faire référence à une image que nous avait offert M. Théo Cherbuliez* qui est gravée dans ma mémoire :



« Recevoir une famille, c'est comme entrer dans un jardin recouvert de neige. Nous devons obtenir leur confiance afin que peu à peu, nous déblayons ensemble la neige pour découvrir leur jardin »

C'est dans cet état d'esprit que nous accueillons les familles tout au long du placement.

Il ressort du « follow up », dans plusieurs réponses de parents, combien cela a été important pour eux de s'être sentis entendus, accueillis, d'avoir toujours quelqu'un au téléphone quand ils appelaient. De se sentir pris en compte, reconnus, leur permet d'être plus à même de travailler avec l'équipe éducative, en sécurité et dans un climat respectueux.

* Théo Cherbuliez : psychiatre, thérapeute de famille et systémicien. L'équipe éducative a bénéficié de ses supervisions pendant plusieurs années.

Les valeurs qui soutiennent la relation éducative

Je dis ce que je fais, je fais ce que je dis !

Il me semble enfoncer une porte ouverte que de poser ce principe de base, mais en réalité, c'est d'une grande exigence. Ce principe concerne autant la relation entre adultes, (collègues, hiérarchie) que celle entre adolescents et adultes.

Il met chacun face à lui-même et face à tous les individus, dans leur fonction spécifique. Cela nécessite de faire preuve d'humilité, dans la mesure où il n'est pas possible d'exiger des autres ce que nous sommes incapables d'exiger de nous-mêmes.

Pour illustrer ce propos, je donnerais un exemple très significatif : en tant que directrice, du fait de ma proximité avec l'équipe, j'ai pu sentir par moments des tensions entre les membres de l'équipe, que je percevais, au travers de discussions informelles. Ces tensions n'étaient jamais abordées au « bon » endroit, c'est-à-dire autour de la table, en réunion et en présence de tous. Je considérais alors qu'il était de ma responsabilité, dans ma fonction, de poser les conflits sous-jacents en réunion afin qu'ils soient nommés, traités et élaborés. En effet, comment peut-on demander aux familles de venir déposer leurs difficultés, leur intimité auprès de nous, si nous-mêmes sommes incapables de faire face aux tensions susceptibles de traverser notre pratique ?

Je vois là une notion éthique, le respect qui est une valeur fondamentale dans le travail éducatif (et dans les relations humaines en général).

Maintenir cette règle relève d'une attention constante. Cela implique d'être sûr de pouvoir aller au bout du programme annoncé, de tenir ses engagements. Pour ce faire, il y a à tenir compte du jeune, de sa famille et de son réseau, pour ce qui est de la prise en charge globale. A l'interne, par cette façon de procéder, il est impératif que chaque membre de l'équipe adhère au projet, afin que le jeune puisse se confronter à une ligne définie, qui devrait l'amener à

faire ses propres choix. On retrouve là la notion de cohérence développée précédemment, qui participe au sentiment de sécurité.

Cette première règle fondamentale dans la pratique éducative implique **le sens de la responsabilité** de chaque adulte auprès des jeunes. Nous devons avoir conscience de l'implication de notre rôle d'adulte face à des mineurs. Notre posture a **valeur d'exemplarité**, d'où l'importance de soigner notre rapport à l'autre, d'être soi-même respectueux dans la manière de s'adresser à l'autre, de transmettre dans la communication et dans la façon de se comporter des valeurs auxquelles on tient.

Ces deux croyances me paraissent fondamentales. Elles sont la toile de fond de valeurs souvent mentionnées dans le travail éducatif, telles que « **La Loi au centre** », **la laïcité, le bon sens, le respect, la créativité, etc.**, Je ne vais pas développer davantage ce thème, car ce n'est pas le sujet de cet article.

Avant de conclure ce chapitre, je ne peux pas passer sous silence l'importance de l'humour qui fluidifie les relations interpersonnelles, rendant la vie plus agréable. L'humour désamorce souvent les conflits, permet de passer des messages différemment. Il ne peut se vivre que dans un climat de confiance, et je tiens profondément à cette notion qui participe activement à la bonne ambiance du quotidien dans les structures.

Le triangle « directeur, psychologue et équipe éducative »

Le travail de famille

Notre conviction profonde est que lorsqu'un adolescent est placé dans un foyer, on se doit d'accueillir sa famille et/ou son entourage affectif pour traverser ensemble ce temps de séparation physique. Un travail de famille soutenu dans les différentes structures de l'Astural est un élément essentiel de la prise en charge éducative depuis très longtemps. Il est à ce titre, leur spécificité.

Il s'agit de mettre autant de force dans le travail éducatif que dans le suivi des familles afin de favoriser un processus de changement pour tous les membres de la cellule familiale.

Pour ce faire, en ce qui concerne le Foyer de Thônex et l'Appartement des Acacias, un psychologue formé à la thérapie familiale travaille au sein de l'équipe éducative depuis de nombreuses années. Ce poste s'est renforcé au cours des 22 dernières années pour diverses raisons :

- **Multiplication des entretiens de famille quand les parents sont séparés.**
- **Développement des entretiens à domicile.**
- **Besoin de faire face à une population présentant de plus en plus de troubles psychologiques, du côté des parents comme de celui des adolescents.**
- **Adaptation aux besoins spécifiques des familles, notamment en proposant aux parents des entretiens individuels.**
- **Développement des tâches du psychologue : suivi individuel des jeunes, animation de soirées avec le groupe des jeunes.**
- **Renforcement des axes de formation pour l'équipe.**

Les entretiens de famille ont lieu la plupart du temps au rythme d'une fois par mois, et des temps en famille sont favorisés dans le cadre légal du placement. Une communication téléphonique est programmée régulièrement entre l'éducateur et les parents selon les besoins. Le psychologue a pris une place prépondérante au sein de l'institution, notamment auprès des jeunes au travers d'entretiens individuels, mais aussi avec l'animation de soirées à thème. Le travail avec les parents a pris des formes multiples, dues à la réalité de l'accueil de familles recomposées, monoparentales, etc. Nous avons continuellement adapté nos prestations aux besoins des familles, en nous rendant notamment au domicile des parents quand ces derniers n'arrivaient pas à venir jusque dans l'institution.

Ce travail a fait l'objet d'une recherche constante d'équilibre entre la direction, l'équipe éducative et le psychologue. Nous nous sommes nourris, ajustés, avons évolué les uns avec les autres, afin de développer un modèle qui tente de répondre au mieux à la problématique des adolescents et de leur famille.

Il est important de préciser que dans le triangle « direction – psychologue – équipe », les fonctions et territoires de chacun sont clairement définis, respectés par tous. Chaque pôle a une fonction spécifique qui permet des interactions différenciées, où les uns trouvent à s'enrichir de la vision des autres.

L'approche centrée sur la complexité

La dernière partie de mon propos est de mettre en lumière les mécanismes en jeu dans une prise en charge éducative en institution, avec une équipe pluridisciplinaire qui intègre des fonctions différentes.

En premier lieu, je souhaiterais me référer à Guy Ausloos*, qui, dès les années 80, a mené différentes recherches dans plusieurs foyers genevois sur la pertinence et la légitimité de la fonction de thérapeute de famille en institution. Il relève qu'en aucun cas, il ne s'agit d'une thérapie au rabais, à partir du moment où sont pris en compte le système familial, le système institutionnel, et l'interaction complexe entre leurs finalités. Je citerais un passage de son article, qui explicite bien l'importance de la prise en compte des différents systèmes :

« Ces co thérapeutes ne vont pas jouer des rôles identiques : l'un (T1) aura pour rôle de travailler plus spécifiquement avec la famille et avec le patient-désigné dans son contexte familial ; l'autre (T2) travaillera plus spécifiquement avec le patient-désigné dans son contexte institutionnel. Ce dernier peut même être le répondant de l'institution pour le patient, qu'il soit éducateur, infirmier, interne psychothérapeute ou travailleur social. En quelque sorte, T1 est le thérapeute familial au sens propre du terme alors que T2 participe à la thérapie en tant que représentant d'un sous-système qui concerne le patient-désigné. » (G. Ausloos, 1981)

On retrouve au Foyer de Thônex cette configuration pour les entretiens de famille, où le psychologue, accompagné de l'éducateur référent, mène les entretiens de famille dès le début de l'admission jusqu'à la fin du placement.

Ils ont chacun un rôle très spécifique dans l'institution et forment ce duo thérapeutique. L'éducateur

référent développe une relation spécifique avec son référé, étant le fil rouge du quotidien du jeune. Quant au thérapeute, il se trouve à l'intersection entre le système familial et le système institutionnel.

Ceci est la base de notre intervention auprès des familles. A partir de là, il s'agit de proposer pour chaque jeune un projet de prise en charge qui permette de soutenir une évolution des relations intrafamiliales.

L'interdisciplinarité est une richesse si elle est pensée et permet le débat.

Chacun développe une vision différente du jeune et de son évolution selon qu'il est le psychologue, l'éducateur référent, un autre membre de l'équipe éducative ou la directrice. Ces visions sont appelées à se nourrir mutuellement de ressentis, d'observations ou d'hypothèses construites.

* Guy Ausloos : pédopsychiatre belge, thérapeute de famille, systémicien qui a joué un rôle important dans la mise en place du travail de famille dans les institutions.

Les impasses

Il arrive que nous nous retrouvions dans une impasse lorsque les compréhensions divergent, souvent dans des moments charnières du placement, tels que l'admission, le passage du foyer à l'appartement, ou le terme du séjour éducatif.

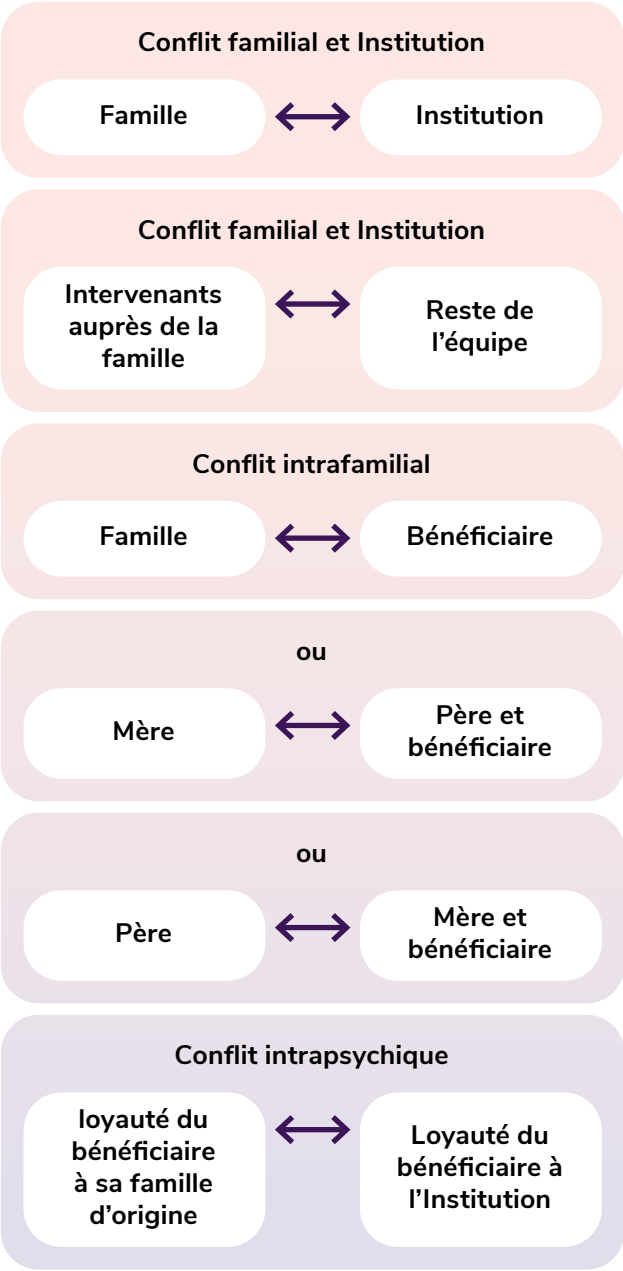
Il s'agit alors de prendre le temps d'échanger sur des visions devenues antagonistes, et d'essayer de comprendre où se situent exactement les blocages. Comme le dit Muriel Meynckens-Fourez* (2017), « **croiser les regards reste un exercice complexe** » mais ô combien important pour faire évoluer la pratique et tenter de dépasser un moment de crise. Chaque membre de l'équipe décrit alors sa représentation de la situation et son ressenti, ce qui nous amène à faire une photographie du moment, permettant d'ouvrir le champ des hypothèses de compréhension, et de nommer où se trouve(nt) le (ou les) conflit(s). Nous cheminons ensuite jusqu'à une prise de décision commune, qui remet du sens pour chacun dans l'accompagnement du jeune et sa famille. Entre une fin de placement ou une poursuite de ce dernier insatisfaisante, il arrive que nous définissions une troisième voie intelligible et aidante pour chacun, offrant une poursuite de prise en charge cohérente.

Je relève l'importance fondamentale de prendre le temps de la discussion et d'un échange créatif, qui permet de comprendre et dépasser des blocages, afin que chacun puisse à nouveau se mobiliser dans l'accompagnement du jeune et de sa famille.

Après cette mise à plat, nous pouvons aller plus en avant dans l'analyse de ce qui se passe. Où surviennent en effet les blocages ? Où se situent les conflits ? Qu'est ce qui se joue entre les différents intervenants, les professionnels, la famille ?

* Muriel Meynckens-Fourez : pédopsychiatre et thérapeute systémique belge.

Muriel Meyckens-Fourez, toujours, nous offre une grille de lecture des conflits possibles dans le cadre d'un placement ou d'une hospitalisation :



Je vous propose la vignette suivante, afin d'illustrer un de ces cas de figure :



Miguel et sa maman sont originaires du Portugal. Ils sont en Suisse depuis quelques mois quand la maman est hospitalisée, souffrant de graves troubles psychiatriques.

Miguel est alors placé au Foyer de Thônex où il fait une belle évolution, développant un fort attachement au lieu, aux personnes, notamment à son éducatrice référente et à son psychologue, qu'il assimile volontiers à des figures parentales.

Il peine cependant à s'investir à l'école, où il lui est difficile de se concentrer.

Sa maman vivra pendant le placement de son fils soit en ville, dans une situation très précaire, soit à l'hôpital, à la suite de moments de décompensation psychique.

Au début du placement, la relation de Miguel et de sa maman est très fusionnelle, et s'explique par le fait qu'ils ont toujours vécu les deux, loin de leur famille d'origine. Il a appris à en être responsable, en particulier dans les moments de crise qu'elle traverse.

Par son placement, Miguel a pris une certaine confiance en lui et se développe positivement, à travers les activités sportives entre autres. Il reste néanmoins très dépendant de l'état psychique de sa maman, éprouvant de manière confuse de la culpabilité et de l'agressivité vis-à-vis d'elle.

Il arrive à l'âge de faire des choix de formation professionnelle, mais met tout en échec. Au foyer, dans la vie quotidienne, il transgresse des règles à répétition, se montre toujours plus inaccessible, et envoie continuellement « bouler » les éducateurs.

Après trois ans et demi de collaboration, nous sommes dans une impasse.

Les discussions en réunion sur la poursuite ou non du placement sont très intenses. Les éducateurs de service ne voient de fait plus de sens à poursuivre celui-ci, malgré un attachement fort au jeune homme. Non seulement Miguel met à mal son placement, mais il régresse. Chacun reconnaît une situation très difficile à vivre pour tous les acteurs engagés dans ce travail à forte teneur émotionnelle.

L'éducatrice référente et le psychologue (les thérapeutes T1 et T2) ont une autre vision, qui met en avant la parentification dont il est encore l'otage, et le prix très élevé à payer pour s'éloigner de sa mère, vis-à-vis de laquelle il se sent déloyal lorsqu'il tente de s'investir dans un projet personnel. Tout ceci se traduit par des poussées d'agressivité verbales et physiques contre sa mère ou contre lui-même, l'amenant à développer des idées suicidaires. Il a « peur de devenir fou » et est au bord d'une décompensation. Ce n'est donc pas le moment de quitter le terrain.

Cette analyse permet de mettre sur la table le conflit intra institutionnel qui se joue et remet du sens au comportement de Miguel pour l'intégralité de l'équipe.

Il m'incombe de reconnaître la souffrance de l'équipe, tout en réalisant que nous ne pouvons en aucun cas « lâcher » Miguel dans un moment si douloureux pour lui.

Nous avons donc réfléchi à un programme, une troisième voie qui permettrait de garder le lien avec Miguel tout en allégeant le quotidien éducatif.

Il a ainsi été décidé dans un premier temps d'un service minimum avec renforcement des entretiens individuels, puis d'une mise au vert dans une structure d'accueil paysanne.

Ce dispositif n'a pas empêché la dégradation de l'état psychique du jeune homme, de plus en plus agité, confus, morcelé, au point de devoir être hospitalisé.

Une crise psychotique peut être nécessaire pour séparer ce qui est symbiotique. Nécessaire pour aller de l'avant. Il s'agit alors d'accompagner le jeune vers quelque chose de nouveau.

Avec le recul, cette crise psychotique a permis à Miguel de prendre des distances vis-à-vis de sa mère, du foyer, et paradoxalement de la folie.

En effet, il ne réintègrera pas le foyer à la suite de cet épisode psychotique. Nous resterons cependant des référents externes à sa demande, pour l'accompagner dans la recherche d'un lieu de vie et la mise en place de son projet professionnel, ceci en collaboration avec son IPE (intervenante en protection de l'enfance).

Le suivi ambulatoire a duré plusieurs années, notamment par le psychologue du foyer mais en consultations ambulatoires privées.

Nous voyons là l'importance de prendre le temps, de s'arrêter et de dialoguer afin de nourrir nos compréhensions et développer une réflexion commune qui permet de dépasser des crises au sein de l'équipe, ou survenant dans le parcours des jeunes.

Il est à souligner que dans ces moments de recherche de nouvelles stratégies d'accompagnement, nous demeurons attentifs à tenir compte et inclure l'ensemble du réseau du jeune placé.

Nous nous sommes également intéressés au cours de ces dernières années à d'autres manières de faire, dans l'intention d'ajuster nos pratiques aux enjeux contemporains (la problématique de l'évolution des troubles psychiques des jeunes et de leurs parents, les questions liées au genre) et, on ne peut pas pas le nommer, le travail des deux dernières années

Conclusion

liées au COVID avec les mesures d'adaptation auxquelles il a fallu faire face.

Dépasser des moments de stagnation ou de confrontations non constructives requiert selon moi d'utiliser à l'interne toutes les forces présentes, afin d'offrir des espaces de discussion, de négociation, et d'élaboration, tant au jeune qu'à sa famille, en n'hésitant pas à modifier au besoin le setting des rencontres. Je peux par exemple participer en tant que directrice à un entretien de famille, lorsque les parents sont opposés à la prise en charge proposée à leur fils. J'interviens alors en soutien de l'éducateur, dans l'idée de remettre du cadre, et de légitimer des décisions prises concernant leur enfant, ce qui libère l'éducateur de cette charge et tend à protéger la relation éducateur-jeune. Cela permet également aux parents d'avoir en direct la personne responsable de l'institution, attitude qui est généralement appréciée d'eux et favorise un dialogue de qualité comme l'instauration d'une certaine confiance en l'action éducative.

Le principe de faire intervenir un tiers est primordial dans ces familles qui ne vivent pratiquement que des relations duelles. Nous leur offrons ainsi de découvrir comment l'écoute d'avis différents peut conduire à la modification d'un positionnement. La richesse de ces entretiens où ils se sentent écoutés et considérés est régulièrement relevée par les adolescents et leur famille, au travers du Follow Up entre autres.

Il m'a paru important de rendre compte de ce travail éducatif dans ces lieux d'accueil pendant vingt années, qui a pu se faire grâce aux éducateurs et aux éducatrices ainsi qu'à Vincent Roosens, psychologue. Je profite de les remercier pour leur engagement et leur travail.

Compte tenu des enjeux de plus en plus complexes auxquels le monde éducatif et la société en général sont confrontés, je soutiens cette forme d'accueil pleine d'humanité, tant pour les professionnels que pour les bénéficiaires. Je crois, enfin, qu'elle contribue à ce que des moments difficiles, de tension, de découragement, de perte de sens puissent être surmontés en prenant soin au mieux les uns des autres.

Le modèle tel que décrit perdure avec une nouvelle directrice, une psychologue et l'équipe éducative. Il se devra de continuer à évoluer constamment, pour faire face aux nouveaux et intéressants défis éducatifs à venir.

Tannay, le 11.02.2023

Rite de passage et fratrie : Un travail possible en institution (2007)

Vincent Roosens et Francis Ritz

« La musique, pour créer l'harmonie,
doit explorer la discordance »
Auteur inconnu

Les textes qui suivent ont fait l'objet d'articles déjà publiés ;
le premier et le second dans la Revue Thérapie Familiale, le
troisième à l'Institut de Documentations recherches d'études
systémiques – IDRES. (voir la bibliographie en fin de cahier).



Contexte professionnel

Le Foyer de Thônex est une institution d'éducation spécialisée en milieu ouvert appartenant au secteur des structures pour adolescents de l'Association Astural (Genève, Suisse). L'institution est à même d'accueillir **huit adolescents de 14 à 19 ans** en internat, tous adressés par les services placeurs officiels ou les tribunaux. Une équipe¹ composée d'une **directrice, d'éducatrices, d'éducateurs**, et d'un **psychologue** est appelée à intervenir auprès de ces jeunes gens vivant des difficultés de différents ordres (personnelles, familiales, sociales, scolaires), que ce soit dans le cadre d'un mandat pénal ou non. Bien que très variable dans sa durée (de quelques semaines à plusieurs années), chaque placement est en principe jalonné par des étapes successives qui se veulent être des repères pour toutes les personnes concernées. Aussi y est-il prévu un temps d'accueil du jeune et de sa famille ; une période d'adaptation de trois mois vouée à la construction d'un projet éducatif ; des synthèses semestrielles ; et un bilan de fin de placement. Des entretiens de famille réguliers conduits par le psychologue et l'éducateur de référence de l'adolescent viennent compléter ces moments-clefs du parcours en institution.

Cadre théorique

La pensée **systemique** est clairement le modèle auquel nos actions et réflexions psycho-éducatives se rattachent, lesquelles sont enrichies par la pratique d'une supervision d'équipe de même orientation. Parmi les développements plus récents de ce paradigme, la thérapie brève centrée sur les solutions (modèle de Bruges) représente un apport certain pour notre travail, notamment à l'heure d'aborder des situations où la contrainte, le non choix semblent régner en maîtres. De façon plus large, cette approche imprègne notre éthique de la rencontre avec les familles en ce qu'elle cherche à mettre en valeur et actionner les ressources de celles-ci, créer un climat de coopération par une attitude respectueuse à l'endroit des personnes, de leurs valeurs, leurs choix, ainsi que de leur(s) symptôme(s). Ceci, avant d'envisager tout changement qu'elles pourraient désirer.

La publication de l'ouvrage « Les ressources de la fratrie » a sans doute été un élément déclencheur de la rédaction de cet article. Un ouvrage dans lequel plusieurs de nos intuitions ont trouvé une mise en forme ou des compléments théoriques fort éclairants pour la conduite de nos entretiens en présence des frères et sœurs d'un jeune placé.

Enfin, le traitement en institution appréhendé comme un rite² de passage constitue désormais une pièce maîtresse de notre compréhension de la collaboration avec les familles, comme du processus de coconstruction que nous visons avec elles.

Nous devons cette conception à E. Dessoy (1996) qui, repartant des travaux de l'anthropologue A. Van Gennep (1909), propose la définition suivante du rite de passage : **« il s'agit d'un phénomène qui orchestre le saut d'une étape à une autre de la vie en suscitant le changement ; il est un puissant marqueur temporel qui permet au temps d'évoluer »**.

Quant à la structuration de ce type de rite comprenant les grandes étapes³ du cycle de vie, une vaste étude interculturelle menée il y a un siècle avait amené Van Gennep à en déterminer une logique interne faite de trois temps majeurs. E. Dessoy les a formulés comme suit :

a. **une phase dite de cohésion/séparation,**

b. **une phase dite de ritualisation des points de vue différents,**

et

c. **une dernière phase dite de confirmation de la réussite du rite.**

Détaillons.

a. La phase de cohésion apparaît en réponse à la sollicitation d'une personne ou d'un groupe de personnes de passer, par exemple, de l'état d'enfant à celui d'adulte. La communauté opère un resserrement d'elle-même et renforce significativement le sentiment d'appartenance de ses membres. Elle tait ses rivalités pour ne plus montrer que des comportements complémentaires. Pendant ce temps, le sujet (ou le groupe de sujets) en demande de changement se sépare de son groupe d'appartenance pour s'initier, sous la conduite d'un maître, aux nouveaux rôles et au nouveau statut social qu'il sollicite et ce, à travers différentes épreuves initiatiques (...).

b. Pendant que le futur initié subit les épreuves initiatiques, la deuxième phase (...) met en évidence les différences, l'antagonisme, voire l'incompatibilité qui s'éprouve dans la communauté entre ceux qui sont porteurs du changement qui se prépare et les autres qui résistent obstinément à ce changement (...). Cette mise en scène, les auteurs l'ont qualifiée d'ambiguë ou de paradoxale parce qu'elle présente publiquement des éléments de culture qui ne sont pas encore compatibles (...). Progressivement, une véritable négociation s'enclenche et les points de vue se jouent et se discutent, ce qui aboutit à un compromis acceptable pour les parties en désaccord (...).

c. La troisième phase est sans doute celle que les médias nous rapportent le plus volontiers, c'est l'organisation d'une fête parfois extraordinaire où l'ambiance, l'humeur et le monde du sentir jouent au premier plan et attestent de la nouvelle soudure communautaire. L'alcool, la drogue, les danses, l'expression des émotions sont fortement sollicités et la fusion de la communauté dans la fête emporte les dernières hésitations à accepter le changement. La dernière phase atteste la réussite du passage. Le sujet réintègre le groupe en accédant à un nouveau statut reconnu par toute la communauté : à présent, il peut grandir et poursuivre son processus d'individuation. Quant à la communauté, elle s'organise différemment, redistribue de nouveaux rôles, intègre de nouvelles normes, et se donne une nouvelle stabilité.

1. La même équipe opère dans deux autres lieux : l'Appartement des Acacias (internat mixte destiné à cinq adolescent(e)s de 16 à 19 ans, où se met en œuvre un projet de vie autonome au moyen d'un soutien éducatif plus léger), et le Team Atelier (structure offrant de façon transitoire à six jeunes de pouvoir se remettre à niveau scolairement et de s'orienter professionnellement, à la suite d'une interruption de l'école ou de leur formation).

2. Comme le souligne B. Fourez, « ne confondons pas rite et rituel. Le rite est un événement, le rituel est ce qui se pratique au sein de cet événement en tant que gestes, paroles, déroulement de faits » (6).

3. Entendons ici la naissance, la puberté, les fiançailles, le mariage, la mort, mais aussi les cycles saisonniers, l'intronisation d'un souverain, etc.

Retour en Occident, bien des années plus tard, avec une double interrogation : à quoi cela peut-il correspondre aujourd'hui ? Se trouve-t-il que nos sociétés occidentales sont en train d'abandonner cette pratique séculaire qui garantissait des repères développementaux, comme le soutiennent certains sociologues ? Si nous pouvons à notre tour observer une telle tendance, nous rejoignons cependant E. Dessoy lorsqu'il avance que tout groupe humain est en mesure de reprendre à son compte une tradition délaissée à un niveau macrosocial, fut-ce dans une forme épurée, simplifiée.

Un jeune homme de 17 ans nous annonce un soir à l'occasion d'une séance avec sa famille son intention de quitter le foyer pour rejoindre l'appartement communautaire. Il se sent prêt, assez sûr d'avoir accompli les progrès nécessaires afin d'entrer dans un lieu qui exigera une plus grande capacité à se prendre en charge au quotidien. S'il a mûri en un an et demi de placement, ce que son père et son éducatrice lui reconnaissent, il ne fait pas encore preuve d'une autonomie constante au moment des levers ou des couchers, il « explose » parfois, ce qui requiert l'intervention d'un tiers, et doit être accompagné de près pour ne pas dilapider son budget mensuel en quelques jours. A la faveur d'une confrontation de visions différentes, au bout du compte majorante, le désir de changement de l'adolescent finit par prendre la forme d'un objectif en cours d'entretien. Des moyens d'atteindre ce but peuvent être également définis, en rapport avec les observations exposées ci-dessus. Un travail d'organisation d'un franchissement peut s'engager dès lors.



Rite de passage en institution ?

L'utilisation de ce modèle dans le cadre d'un placement éducatif nous paraît intéressante à plusieurs égards. C'est que le concept de rite de passage « offre une ligne de conduite thérapeutique générale, des repères, des bornes, et des projets centrés à la fois sur la personne en demande de changement et sur la communauté qui l'entoure » (E. Dessoy, 1996). On le comprend, en plus de guider une démarche, l'idée de rite replace l'individu dans un milieu avec lequel la question du changement est à envisager et négocier. Cette vision que l'on peut qualifier de psycho-sociétale est ainsi sous-tendue par la conviction que la transformation d'une personne ne peut se concevoir sans la transformation conjointe de son ou de ses système(s) d'appartenance.

1^{ère} phase du rite de passage

Penser avec et non sans, tenir compte d'un écosystème auquel un adolescent est relié, tout ceci nous conduit à aborder le travail avec sa famille et lui-même à la lumière de la 1^{ère} phase du rite de passage. Il s'agit là d'œuvrer dans le sens de créer une sorte de passerelle, de jonction dynamique entre deux milieux culturels distincts dont les intérêts ne sont pas toujours convergents comme nous le verrons plus loin. Comment ? Ce moment sensible de l'admission nous demande en effet souvent de devoir « briser la glace » en faisant un pas que les familles redoutent de faire ou refusent de faire en raison de leur vécu⁴. La reconnaissance explicite de l'identité parentale est tout aussi fondamentale en tant qu'elle assure aux parents qu'ils resteront géniteurs et autorité légale (dans la majorité des cas), ce qui a fréquemment pour effet de diminuer leur crainte d'une mise à l'écart. De nombreux thérapeutes, ensuite, sont d'avis que les demandes de traitement individuel ou familial se réfèrent de façon significative à

une difficulté sérieuse d'accès à une nouvelle étape de développement. Du coup, « tout se passe comme si la famille et les intervenants extérieurs disaient à l'institution : nous n'avons pas été en mesure de réaliser un rite de passage qui aurait aidé le jeune à grandir et nous vous demandons d'être le maître de cérémonie qu'en ce moment nous ne pouvons incarner » (E. Dessoy, 1997). Le risque lié à l'acceptation dans l'état d'une telle définition, soulignons-le, est que la famille recule d'elle-même face à des professionnels investis d'une compétence qu'elle ne se voit pas posséder... ou qu'elle soit poussée vers la sortie de la collaboration par ces mêmes experts, persuadés de détenir un savoir supérieur et exclusif quand ils ne sont pas franchement convaincus de la toxicité que la famille représente pour la croissance d'un enfant.

Le projet d'établissement d'une association provisoire⁵, le temps d'un placement, nous paraît éviter ce type d'impasse. Mieux, il cherche à inclure les personnes significatives (parents, fratrie, assistant social, psychothérapeute, etc.) du réseau d'un adolescent dans sa prise en charge institutionnelle pour en faire des interlocuteurs valables et de véritables collaborateurs. G. Ausloos (2000) : « A Chevreys, au cours d'un long processus, nous avons progressivement réalisé que ce n'étaient pas tant les familles qui avaient besoin de nous pour aller mieux que nous qui avions besoin d'elles pour faire notre travail correctement. Louis Emery aimait dire : l'institution est un coffre à outils dont les familles ont la clé ». Des parents ont en effet une vue longitudinale de leur enfant et en détiennent l'histoire, la culture. Ils ont encore traversé et surmonté des crises, trouvé des réponses adéquates à bon nombre de problèmes qui ont perturbé le fonctionnement de leur système familial et ce, avant que quelque chose ne se fige et

4. Nous nous rapportons, entre autres choses, à notre expérience de la prise de contact avec des familles dont un enfant a été placé plusieurs fois en institution d'éducation. Il peut se révéler là des éprouvés (parfois nommés) fort compréhensibles de culpabilité, de honte, de colère impuissante, de méfiance vis à vis d'un appareil institutionnel qui paraît devoir être tenu à bonne distance, du moins au début du traitement.

5. Le terme « provisoire » nous semble particulièrement bien choisi en ce sens qu'il rappelle d'une part à toute famille qu'elle a une vie autonome avant et après le placement, et qu'il fixe d'autre part un cadre temporel au travail conjoint. Ces deux propositions énoncées produisent souvent quelque chose de rassurant et mobilisateur chez les membres du groupe familial.

amène une ou plusieurs personnes à penser qu'un placement en foyer est désormais une mesure nécessaire. Nous avons donc là, à portée de main, des compétences (au sens de connaissances acquises, réutilisables, généralisables) et des ressources (au sens de virtualités, possibilités susceptibles d'émerger dans des contextes qui les favorisent).

Dans cette optique qui vise à offrir la place de partenaires à la famille et aux autres professionnels concernés, il y a lieu de ne pas se contenter d'une déclaration de principe, soit de la simple annonce d'un programme non suivie d'actes. E. Dessoï (1997) le relève à juste titre, **« dire ne suffit pas, faut-il encore le montrer »**. Pour nous être retrouvés quelquefois dans la situation fâcheuse d'oublier la consultation de l'un ou l'autre partenaire sur un point estimé important par lui, nous ne saurions trop recommander de veiller à ritualiser notre parole. La bonne santé de la coopération désirée est à ce prix.

Traiter une personne en associée, c'est déjà selon nous porter une attention particulière à la qualité de son accueil dans l'institution. C'est prendre le temps de l'informer du projet institutionnel ou des enjeux en rapport avec le placement, recevoir ses interrogations, son scepticisme éventuel, mais aussi maintenir un dialogue ouvert avec elle, même en cas d'hostilité perçue. Attitude qui, après tout, est peut-être une première mise à l'épreuve de l'équipe, de sa parole, du lien qu'elle propose, etc., à moins qu'il ne s'agisse d'un exutoire employé afin de surmonter des émotions pénibles.

Toujours est-il que nous pratiquons au foyer de Thônex ce que nous appelons **l'entretien de famille**. Père et mère surtout, la fratrie parfois, sont invités à fréquenter régulièrement l'institution où se tiennent des séances propices à l'échange d'informations, à la coordination de programmes d'action, au questionnement relatif au placement, de même qu'à une recherche commune de sens de comportements désignés problématiques chez l'adolescent.

Si cet appel au dialogue est en règle générale bien reçu malgré l'étonnement de certains parents qui doutent beaucoup de leur apport possible au départ

(« nous sommes impuissants, à bout... »), il arrive cependant que nos rencontres subissent des transformations en cours de route, un régime amincissant, voire de franches interruptions. Ce n'est pas la fin de tout. Une visite impromptue d'un parent au foyer ? Des échanges téléphoniques avec une mère ? Des rendez-vous au domicile de la famille ou dans le bureau d'un assistant social ? Cet ensemble de possibilités sont autant d'occasions de ré-union ou de création d'un **climat thérapeutique**, comme le dirait L. Isebaert.

Il nous tient à cœur de préciser une dernière chose d'importance : considérer l'autre comme un partenaire revient à reconnaître et encourager sa capacité de choix et ce faisant, accepter qu'il puisse émettre des propositions dignes d'intérêt et utiles au regard du traitement. Cette attention portée à la création d'un **« un contexte de choix »** (Cabié M-C., Isebaert L., 1997) nous apparaît d'autant plus essentielle que les parents et adolescents que nous recevons ont fréquemment l'impression d'avoir perdu cette aptitude, lorsqu'ils n'en sont pas objectivement privés (mesure de retrait de garde, placement pénal, par exemple). De quelle manière procéder ? Le cadre même des entretiens peut se prêter à l'exercice : la fréquence mensuelle suggérée pour nous voir convient-elle ? Quelle figure importante pour la famille serait-il bon de convier ? A quel endroit nous retrouver ? D'autres demandes s'inscrivent parfaitement dans cette définition du « comment travailler ensemble ? »

A l'instant où nous parlons d'information, de communication, une mère et le beau-père d'un jeune expriment le souhait d'être appelés par l'éducateur de référence chaque jeudi soir afin de faire le point de la semaine au foyer. D'accord. Nous leur posons ensuite la question de savoir s'ils seraient prêts à en faire de même le dimanche après un week-end passé en famille. Ils répondent par l'affirmative. Un trait d'union se dessine.

Savoir faire familial et savoir faire psycho-éducatif sont ainsi appelés à s'ajuster au sein d'une association dont nous venons de tracer les grands contours.

Le jeune, quant à lui, est entré au foyer où l'attend un vaste travail ayant pour objet son développement correspondant aux « épreuves initiatiques » du rite de passage traditionnel. Débutent alors les entretiens individuels avec son éducateur, le psychologue, la directrice, sans oublier sa participation à un groupe d'échange hebdomadaire baptisé « tamis ». C'est l'amorce d'un changement de soi envisageable pourvu que la communauté qui vient de s'édifier se mobilise également et franchisse une nouvelle étape.

2^{ème} phase du rite de passage

Nous quittons une 1^{ère} phase de recherche de complémentarité ou d'articulation de systèmes distincts pour entrer dans la **2^{ème} phase du rite de passage**. Celle-là même qui représente l'opportunité de faire émerger des conceptions concurrentes, symétriques, ou franchement antagonistes en relation avec la croissance du jeune. Y parvient-on toujours ? Disons-le tout de suite : non. Ainsi que nous pouvons manquer notre rendez-vous avec une famille ou tout autre partenaire au moment de la soudure associative, nous ne sommes pas à l'abri non plus de nous installer ensemble dans une pseudo-entente garante du non changement. Autrement dit de passer des mois dans une atmosphère confortable, cordiale en surface en évitant et virtualisant toute opposition, gommant des différences que l'on sait pourtant nécessaires à la vitalité des systèmes humains. Ce « croisement » de personnes a sans doute de nombreuses explications. Le propos de cet article n'étant pas de les étudier dans le détail, nous nous limiterons à l'évocation de cette impossibilité d'enclenchement qui signe une partie de nos échecs par le maintien d'une association dans sa forme originelle quasi intacte.

Cela étant, les circonstances de dissension restent multiples à l'intérieur des collaborations au profil dynamique. **« La deuxième phase du rite propose de traiter ces conflits de manière explicite de telle façon que leur expression, protégée par la première phase (cohésion) permette en toute sécurité à ces points de vue, d'abord peu compatibles, de progressivement trouver un terrain d'entente »** (E.

Dessoï, 1997). Mais qu'est-ce qui devient conflictualisé dans notre cas ? Nous nommerons d'abord le principe même du placement. Tel jeune, tel père n'en veulent par exemple tout simplement pas : « c'est une idée de ma mère, elle me lâche ! Je ne comprends pas, la mesure est injuste : pourquoi mon fils et pas l'autre avec qui il a fait des conneries ? Ça ne va rien amener de bon, vous allez voir ! » Nous allons mettre ce problème récurrent pour nous en perspective un peu plus tard. Il y a lutte, parfois aussi, pour déterminer le lieu le plus approprié pour un placement. Foyer ouvert ou établissement fermé comme le voudrait par exemple un père désabusé par son fils ?

La durée du traitement est à son tour objet possible de division, à l'image de la situation dans laquelle un juge des mineurs décide de prolonger un placement pénal au-delà d'une année, après avoir estimé que le risque de récidive délinquante demeurerait élevé chez un adolescent. Si la mesure peut paraître sensée à des professionnels qui voient là l'opportunité de continuer à faire évoluer positivement une situation critique, elle peut signifier au contraire une terrible onde de choc émotionnelle pour des parents préparés au retour de leur fils à la maison ! Gageons que cette onde va se propager dans la totalité de l'association provisoire, créant de nouvelles scissions auxquelles nous devrons faire face.

Il n'est pas rare, en outre, d'avoir affaire à des antagonismes relationnels qui puisent leur source dans un écart existant entre la représentation que se fait un parent d'une réponse à donner à un problème et celle d'un éducateur : « vous devriez être beaucoup plus dur avec mon fils quand il ne respecte pas son heure de rentrée. Serrer la vis très fort, punir vraiment, et pourquoi pas lui donner une gifle comme je le fais moi ! »

Nous prendrons encore la peine de mentionner des incompatibilités de vues s'agissant des objectifs à fixer durant la période d'adaptation. Cette mère aimerait tant que son fils traite sa dépendance au cannabis, tandis qu'il balaie son argumentation d'un revers de main : « il n'y pas de problème, puisque ma consommation n'est que récréative ! »

Or si nous voulons persévérer dans notre logique de transformation, « **passer du temps immobilisé du diagnostic au temps dynamique de l'évolution potentielle** » (G. Ausloos, 2000), nous nous devons d'accueillir et traiter des propositions divergentes, d'apprendre à être en désaccord... avant de tenter de nous accorder dans un espace de compromis ou de consensus.



Le papa d'un jeune placé depuis plus de deux ans rompt sèchement les amarres avec lui et notre équipe pendant de longs mois en alléguant que le travail n'avance pas, que son fils Frédéric y met de la mauvaise volonté, que les services sociaux et le Tribunal ne font pas cas de sa personne. Cet homme défend au surcroît l'idée que la santé psychique de son enfant s'est dégradée suite à une opération du cœur subie à l'âge de cinq ans. Partant, il en a beaucoup appelé à l'aide des médecins, d'une hypnothérapeute aussi, afin de trouver le médicament qui le guérirait ou de pouvoir remonter à l'origine d'un traumatisme certainement corrigable, etc. La métaphore de la pièce défectueuse d'un mécanisme est utilisée par ce papa pour figurer le problème, cependant que l'équipe éducative prospecte dans le champ relationnel familial du jeune qui lui donne du grain à moudre en quantité.

Après quelques tentatives infructueuses de reprise de contact, le père finit par accepter une invitation de l'éducateur de référence à s'entretenir avec lui. Se déplacer et discuter, oui, mais à la condition que ce soit avec le référent uniquement et dans sa propre voiture qui stationnerait dans le parking du foyer à une heure convenue ! Entendu. De nouvelles rencontres ont lieu là. Leur contenu, redéfini, porte sur les activités quotidiennes du jeune homme (le « faire »), son projet éducatif global (le « devenir »), de même que sur quelques besoins personnels que le père met en avant. Ce dernier demande ainsi à notre collègue de l'épauler pour mieux se repérer dans le dédale de leur réseau socio-économique.

Et puis, à l'approche des 18 ans de Frédéric, la question du retour au domicile paternel vient naturellement à se poser.

Frédéric, justement, qui a pris l'habitude de tourner autour du véhicule pendant ces entretiens duels, y est admis un soir. Le trio consent à élaborer ce grand changement qui se profile et ses enjeux multiples (évolution positive du rapport crispé entre Frédéric et sa belle-mère, meilleure adoption des normes culturelles familiales par lui, etc.). Parallèlement, il fait ses premiers pas dans un atelier protégé de production.

Tous reprennent en fin de compte le chemin de la salle de réunion du foyer où se déroulent les dernières séances avant le terme du placement.

Que comprend en résumé cette phase de mise en évidence des différences ? Nous retiendrons avant tout le statut fécond donné à l'opposition dont une fonction remarquable est de pouvoir susciter un courant de relation. La considération des bonnes raisons que certains acteurs ont de promouvoir un changement, un type de traitement d'une difficulté comme des raisons tout aussi valables que d'autres associés ont de contester ces points de vue est également centrale⁶.

Finalement, nous ouvrir à ce monde revient à donner la bienvenue à l'expression de toute une gamme d'émotions douloureuses (tristesse, révolte, etc.), quand bien même leur intensité peut avoir de quoi nous effrayer et nous pousser à battre en retraite. Ceci, en gardant en mémoire que la 1^{ère} phase du rite a contribué à une reconnaissance mutuelle garante d'une certaine sécurité relationnelle, un peu à l'instar du paratonnerre qui préserve toute construction humaine des assauts de la foudre.

3^{ème} phase du rite de passage

La 3^{ème} et dernière phase du rite de passage vient clôturer un processus. Après une association recherchée et fondée, une gestion des clivages qui surviennent dans pratiquement toute collaboration, nous arrivons à un moment où les dissensions se sont estompées au profit d'ajustements qui ont été réalisés en groupe, impliquant des concessions et des compromis. Il y a eu un travail personnel de l'adolescent synonyme de croissance que sa communauté d'appartenance peut accepter, elle qui a été continuellement incluse dans ce processus de transformation et a même modifié certaines de ses normes, de ses rites, et de ses croyances. Aussi parle-t-on de phase d'authentification ou de valida-

tion sociale pour définir cette ultime étape de reconnaissance officielle du(des) changement(s) et de « **la nouvelle place donnée à l'initié** » (E. Dessoy, 1996).

Le jeune s'est donc modifié un peu, beaucoup... Quoi qu'il en soit, il va rentrer chez lui, à moins qu'un autre projet ne prenne forme le concernant. Il importe donc de nous attacher à son départ. De préparer cet autre moment délicat avec lui et l'écosystème qui l'entoure. Nous pouvons commencer par le remettre en mots, puis discuter de ses conséquences pratiques, affectives ou relationnelles. Un bilan final est chez nous l'opportunité de reprendre les moments forts, signifiants du partenariat qui s'achève. La famille, l'assistant social du service placeur, la directrice, l'éducateur de référence, et le psychologue s'y retrouvent pour que soient mises en thèmes des questions telles que : qu'avons-nous réalisé ensemble tout au long de ce placement ? Sur quoi nous sommes-nous particulièrement bien entendus ? Et l'inverse ? Quels sont les progrès de l'adolescent que nous voulons mettre en valeur aujourd'hui ? Quels buts n'ont pas été atteints ? Cette revue des choses que nous n'avons pas faites ne nous paraît pas moins sensée que son contraire dans la mesure où son énoncé peut signifier un **cadeau tâche**⁷, soit un programme suggéré au groupe familial pour un futur où nous ne serons plus à ses côtés.

Une fête de départ est encore organisée un soir dans l'institution, durant laquelle le jeune homme prend congé de ses pairs et de l'équipe éducative. La personne qui l'aura accompagné de très près dans ce rite de passage, à savoir son référent, lui remet un présent symbolique à cette occasion.

6. Cette attention particulière nous apprend de plus régulièrement que ce n'est pas qu'à l'interface famille-institution que siège une divergence de représentations. Comprenons que celle-ci peut prendre racine et se vivre déjà au sein d'un couple parental avant d'être transposée par exemple dans un groupe de professionnels ou dans la relation que l'institution entretient avec le service placeur, etc. Ce point nous renvoie au phénomène complexe de l'isomorphisme, qui dévoile l'existence d'une reproduction toujours possible des qualités, des relations entre éléments d'un milieu singulier dans un autre milieu. Nous invitons le lecteur à se référer directement à l'étude approfondie qu'en fait E. Dessoy (2000).

7. L'expression est de Théodore Cherbuliez, superviseur de l'équipe du foyer depuis de nombreuses années.

Première
étude de cas



Un assistant social du SPDJ (Service de Protection de la Jeunesse) nous présente la situation de Salvatore, alors âgé de 16 ans et demi. Nous apprenons que sa famille est originaire d'Italie. Le père a émigré en Suisse à la fin des années 60, où son épouse l'a rejoint quelques années plus tard. Trois enfants sont issus de leur union : Graziella (1973), mariée à Filippo, Giuseppe (1975), et Salvatore (1985). Madame a longtemps travaillé comme aide soignante avant de toucher une rente invalidité en raison de problèmes devenus chroniques à une hanche. Monsieur est responsable d'une équipe de cuisiniers dans le service de pédiatrie d'un hôpital. La sœur aînée, mariée et mère de deux jeunes enfants, a interrompu son travail dans un établissement médico-social pour se consacrer à l'éducation de ceux-ci. Quant au frère, célibataire, il est monteur-électricien de profession.

Salvatore a suivi une scolarité primaire en apparence ordinaire, avant de rejoindre le cycle d'orientation (correspondant à la tranche 12-15 ans à Genève, soit la fin de la scolarité obligatoire) qu'il terminera non promu. Au terme d'une dernière année décrite fort difficile sur le plan scolaire, il boute le feu à des containers à poubelle. Première intervention du SPDJ dans le cadre d'un mandat d'assistance éducative provisoire ordonné par le Tribunal de la Jeunesse. Le travailleur social rencontre alors une famille mobilisable, solidaire, et décidée à trouver avant tout des solutions internes aux problèmes posés. Salvatore trouve une place d'apprentissage (électricien de réseau), tout semble rentrer dans l'ordre au point que le dossier est classé quelques mois après. La situation va toutefois revenir au Tribunal au printemps de l'année suivante, après que Salvatore ait jeté des cocktails Molotov en bande sur une caserne de pompiers. Jugement, incarcération. Une observation et une évaluation psychiatrique sont demandées par le juge des mineurs à un foyer équipé pour ce faire, au cours desquelles on découvre que Salvatore avait en fait cessé rapidement de se rendre aux journées de cours théoriques à l'école et était impliqué par ailleurs dans une dizaine d'autres incendies depuis deux ans. Salvatore va malgré tout reprendre le chemin de l'apprentissage dans un domaine voisin (monteur-électricien). S'il se rend sur les chantiers où sa maman lui amène son repas de midi, il refuse néanmoins de sortir de son lit les jours d'école. Le scénario de l'année précédente se répète ainsi jusqu'à la rupture du contrat d'apprentissage.

Parallèlement, l'expertise progresse et révèle que la sœur de Salvatore s'est beaucoup occupée de lui avec l'aide de son fiancé avant qu'ils ne fondent leur propre famille, ceci pour pallier plusieurs épisodes dits dépressifs de leur mère. En conclusion de l'observation, des indications de placement en milieu éducatif et de prise en charge psychothérapeutique individuelle sont posées pour l'adolescent. Dans l'attente de toutes les conclusions de l'expertise demandée, le juge prononce un placement pénal provisoire au foyer de Thônex. Notons que peu avant notre séance de prise de contact, le psychothérapeute de

Salvatore, très inquiet à propos de son état de santé psychique et de son évocation d'un suicide possible, prend la décision d'une hospitalisation non volontaire. Il prévient ses parents depuis l'ambulance, qui le rejoignent dare-dare à l'hôpital. Trois heures plus tard, Salvatore en ressort sur décision médicale.

Nous allons nous retrouver quelques jours après au foyer pour un premier entretien. La mère, le père, Salvatore... et son beau-frère, que nous n'attendions pas, vont exprimer avec intensité leur colère contre la décision d'hospitalisation de l'adolescent : « **pourquoi n'avons-nous pas été prévenus avant ? Que font-ils des représentants légaux ? De toute façon, ils ont bien compris que c'était une erreur, puisqu'on est revenu avec Salvatore !** »

Filippo va imager le parcours de ce dernier dans un style revendicatif : « **il a fait des conneries pour lesquelles il a déjà payé. Il y a des limites ! Salvatore est dans un tunnel trop long et a besoin de comprendre que la lumière est proche** ».

Quant au principal concerné, il affirme à son tour : « **moi, j'ai envie de bosser et de rentrer chez mes parents** ». Point.

La nécessité de pouvoir s'orienter à partir de repères est développée. Il est vrai que nous sommes dans une position d'attente, dépendants d'une décision définitive que le juge a prévu de rendre deux mois plus tard. Cela étant, nous sommes tenus par ce dernier d'accueillir Salvatore au foyer dans cet intervalle. Soumis à son autorité comme eux. La définition paraît à peu près acceptable. Les derniers échanges vont se construire sur une déclinaison de la volonté du groupe familial de rester uni tant que possible : « **mais pourquoi ne peut-il pas dormir tous les soirs à la maison ? Pourquoi ne viendrait-il pas au moins prendre son souper en famille ?** ».

Aucune demande d'aide n'a émergé. Les problèmes signalés par l'un ou l'autre membre du groupe ont surtout concerné l'extrême sévérité de la justice et l'erreur thérapeutique.

Deuxième entretien, dix jours après. Nous avons proposé aux parents de venir accompagnés de tous leurs enfants et de leur beau-fils, que l'on a senti également impliqué dans la situation de Salvatore. Le clan arrive au grand complet. L'éducateur et moi-même nous tenons d'un côté de la table, les membres de la famille côte à côte, bien serrés, nous font face. Pas l'ombre d'un sourire, des expressions figées... L'ambiance est lourde, électrique, à telle enseigne que lorsque l'éducateur aborde le point de la gestion économique du jeune qui devrait le regarder dès à présent, c'est carrément l'explosion : « **je ne suis pas du tout d'accord !** » assène le père, les lèvres tremblantes.

« **Mais il sait parfaitement gérer son argent !** » ajoute sa femme.

Nous tentons ensuite maladroitement d'esquisser quelques pistes de travail avec eux. Nouvelle volée de bois vert.

Le beau-frère : « **mais comment faire ça à l'aveugle alors qu'on ne sait pas encore ce qui va se passer chez le juge ?** »

Bien vu, très bien vu même, ce que nous pouvons lui rendre. Nous sommes effectivement dans le « **comme si** ». Comme si le placement avait été officialisé, comme s'il était du coup sensé de répertorier leurs ressources, leurs compétences, et de chercher ensemble des directions de changement pour rendre le séjour de Salvatore au foyer le plus productif possible. Le mot « **changement** » tombe à l'eau. Nous poursuivons en soulignant que « **comme si** » est une manière de sortir de la situation assez contradictoire dans laquelle nous nous trouvons, en ce sens que le fruit de nos réflexions communes pourrait s'avérer utile pour celles

et ceux qui accompagneront Salvatore dans la suite de son développement personnel.

Filippo, toujours : « **je comprends ce que vous voulez dire, mais je reste d'avis qu'il faudrait mettre Salvatore à l'épreuve dans sa famille** ».

Sortons un instant de la séance avec le lecteur, pour partager avec lui notre désarroi. A ce moment précis, en effet, le duo que nous formons, l'éducateur et moi, est dans ses petits souliers. Tout comme la famille s'oppose à nous dans l'espace physique, la voici argumenter pied à pied dans un rapport symétrisé dont nous peinons vraiment à trouver la porte de sortie. Nous vivons un genre de choc frontal qui réfère à la **2^e phase du rite de passage**, temps où se jouent des dissensions que l'on sait porteuses. Seulement voilà : à ce moment particulier, nous nous représentons un clan compact, homogène, siégeant sur une berge de la rivière qui nous sépare, et deux acteurs institutionnels qui en font de même sur l'autre berge. L'absence de passerelle trouvée nous laisse, partant, étrangers les uns aux autres. Or comment envisager une quelconque association à défaut d'avoir pu nous donner des signes d'appartenance mutuels ? Sans reconnaissance de nos fonctions respectives ?

Retournons dans notre salle de réunion. Giuseppe prend la parole : « **je pense que c'est à Salvatore de savoir ce qu'il doit faire** ».

L'adolescent : « **ça donne à réfléchir tout ça** ».

Nous respirons, bien que notre sentiment de stagnation ne nous quitte pas.

C'est là que l'aînée fait irruption dans la conversation, sur un ton d'abord offensif : « **c'est compliqué tout ça... Et que font un éducateur, un psychologue dans une institution comme**

celle-ci ? Que pensez-vous de mon frère ? Est-il prêt à entrer dans le monde du travail ? »

Son frère, nous le connaissons bien peu en réalité. Il vient à peine d'entrer dans le foyer où il s'est montré discret et respectueux, à en croire les collègues. Graziella n'ayant pas participé au premier entretien ni cherché encore à obtenir des informations sur notre structure auprès d'un autre membre de la famille, nous prenons le temps de lui expliquer notre mode de fonctionnement, nos rôles, notre intérêt pour les personnes et leurs ressources, la façon dont elle procède face à l'adversité, etc. De façon plus générale, nous invoquons ce nous pourrions faire ensemble si...un ensemble voyait le jour.

Graziella réagit : « **Salvatore, qu'es-tu prêt à faire toi ? Je suis désolée, mais je dois parler d'une chose importante. Il y avait un problème sérieux avec les levers... il faut avoir la volonté de dire les choses...maman pleurait...moi, j'aimerais que vous aidiez ma mère et que vous tiriez Salvatore en avant. Ça peut être différent de la maison ici. On peut l'écouter plus, je crois...je suis vraiment désolée, mais j'ai ma vie à faire aussi et j'ai déjà beaucoup fait** ».

La maman : « **j'ai souffert, c'est vrai, mais je pense qu'il commence à réfléchir** ».

Le papa : « **ce qu'il a fait ne me plaît pas du tout. Pour le reste, ça va** ».

Graziella : « **vous savez, Salvatore est influençable, il se cherche** ».

Son mari prolonge sa pensée : « **il a de la peine à se mettre en route tout seul. Je dois par exemple toujours aller le chercher pour faire de la plongée** ».

Arrive Giuseppe : « **moi, je crois que ce serait pas mal que Salvatore fasse quelques preuves et qu'on s'occupe un peu moins de lui** ».

Un mois et demi encore, et le juge communiquera sa décision : placement pénal d'une durée d'un an minimum. Nous ne reverrons plus Graziella, Filippo, et Giuseppe. Ce n'est pas que nous omettrons de les convier, mais quand nous proposerons aux parents de discuter de cette éventualité en famille, ceux-ci nous répondront que leur fille et leur beau-fils, déjà très pris par l'éducation de leurs deux jeunes enfants, en attendent un troisième. Giuseppe ? « **Il a ses préoccupations à lui. Et nous, parents, on est là pour notre fils quoi qu'il arrive** ».

Graziella l'a dit ouvertement, « **j'ai ma vie à faire** », elle qui a par le passé suppléé aux périodes de fragilisation de sa mère par l'occupation d'une place parentale⁸ auprès de Salvatore. Graziella sort de scène, quitte un rôle qui remplissait une fonction intrafamiliale, en nous adressant au surplus le message que les affaires éducatives peuvent désormais se jouer entre le père, la mère, le fils, et notre équipe. En dehors du fait que des frontières se redessinent, il est intéressant de relever, à la suite de M. Meynckens (1999), « **que bien souvent, le frère et la sœur expriment tout haut des questions que le parent ne peut pas formuler mais qui le touchent au plus profond de lui-même** ». L'aînée a ainsi pris congé de nous, non sans avoir enfin indiqué qu'il y avait lieu de stimuler Salvatore, de le renforcer en situation de groupe, et de soutenir leur mère. Filippo et Giuseppe lui ont emboîté le pas, un frère allant jusqu'à inciter l'autre à traverser dès à présent une authentique épreuve initiatique ! A notre grande surprise, une fratrie « élargie » a fonctionné comme cothérapeute, le temps d'une rencontre, au moyen d'une définition publiée de « **ce qui pose problème en présence de tout le monde, de telle façon que le patient l'entende et que chacun puisse se faire respecter** ».

En une ou deux séances peut-être, quelque chose va se modifier dans notre rapport à la famille de Salvatore. Pas radicalement, il est vrai, car des coups de frein, des désaccords, des refus d'aborder certains

sujets vont jalonner l'entièreté de notre parcours avec elle. Nous vivrons régulièrement des mouvements de fermeture verbale et physique de la part du père et du fils au début des entretiens. Nous nous entendons également dire que « **tout ça ne sert à rien. Salvatore est bien comme il est, rien ne change et c'est parfait** ». Néanmoins, nous amorçons un virage lorsque nous parvenons à tomber d'accord sur le bien-fondé de poursuivre trois objectifs.

- 1 Le 1^{er} se rapporte à la préparation d'une entrée cette fois plus assurée et concertée de Salvatore dans le monde du travail ;
- 2 le 2^e consiste en une expérimentation voulue pour lui et par lui de choix positifs, constructifs lorsqu'il évolue dans des groupes de pairs (au foyer, dans la ville) ;
- 3 pour le 3^{ème} objectif, la mère avance, seule, l'importance que son fils « **fasse la différence entre le bien et le mal en général** »... ceci alors que les parents défendent d'autre part leur implication dans la transmission d'un sens moral que Salvatore ne peut pas ne pas avoir ! Nous tentons alors la reformulation suivante de la demande maternelle : **leur fils va avoir l'occasion de démontrer ce qu'il a appris avec père et mère au travers de toute une série d'actes observables de la vie quotidienne**. La proposition convient au trio.

8. « Parentification » ou « échange de rôle » (M. Heireman, 1989) ? Il aurait fallu approfondir la relation liant la mère, la fille et le fils afin d'apporter une réponse étayée à cette question.

Avec recul, nous nous sommes dit de cette étape fondatrice d'une collaboration « malgré tout » qu'elle avait partie liée avec trois éléments différents au moins ▶

a. l'intervention de la fratrie. Dans notre esprit, une ligne de démarcation s'est tracée lors ce fameux 2e entretien entre des parents qui maintenaient leurs convictions de départ, et la génération suivante qui nous a placés en fin de compte en position complémentaire haute. Bref, à un endroit faisant de nous des personnes ayant quelques compétences en matière de soutien éducatif. Et il est concevable que cette délégation issue de l'ainée d'abord ait été par la suite partiellement admise par le couple parental et Salvatore.

b. le juge, ce tiers⁹ par lequel il nous est aussi apparu possible d'aller à la rencontre et de maintenir une relation avec ce système familial. « **On n'est pas obligés d'être d'accord, mais on peut être d'accord d'être obligés** ». Cette formule de J-C. Clémence¹⁰ a toute sa pertinence dans les cas où l'aide contrainte ressentie comme accablante, injuste, etc. n'empêche cependant pas un traitement de débiter. La chose suppose une légitimation minimale d'une telle autorité avec laquelle Salvatore et les siens ont consenti à composer.

c. l'établissement d'une relation respectueuse. Parmi les attitudes qui nous ont semblé favoriser cela, nous aimerions pointer l'accueil que nous avons choisi de réserver au «non» en presque toute circonstance. Notre intention était là de lui donner une place, un vrai statut à côté des «oui», des lieux d'entente, forts de notre croyance en sa valeur et sa légitimité. Nous ne résistons pas ici au plaisir de relater la devinette suivante, toute de sagesse : «quel est le contraire d'une bonne idée ? Une autre bonne idée !» Qui plus est, entendre le refus a bien souvent pour conséquence d'atténuer le refus. Les doléances écoutées tendent à s'essouffler au fil du temps, cédant ainsi du terrain à la réceptivité de ceux qui les expriment. S'agissant de respect, toujours, nous avons été attentifs à ce que l'éducation donnée par les parents à Salvatore soit positivée autant que possible. Cette reconnaissance basée sur des observations de l'équipe éducative était aussi une manière de leur rendre les qualifications reçues par la fratrie, et de les placer en position haute à leur tour. Soit en situation d'être compétents et méritants. Il n'y a rien de forcé dans cette pratique de la circularité dès l'instant où l'on veut bien considérer que la grande majorité des «bons comportements» agis par tout enfant en milieu institutionnel précèdent en fait son admission.

9. L'usage du mot « tiers » n'est pas innocente. Nous envisageons en clair trois parties distinctes : une famille et une équipe, en position symétrique à la façon des arêtes d'un poisson (l'image est de G. Bateson), et un juge vis à vis duquel le nouveau système que nous formons se trouve dans un rapport de complémentarité. C'est dire que nous (professionnels) avons à nous différencier de cette autorité afin de ne devenir ni son double, ni juge et partie, etc. Ce que nous permet en revanche ce rapport toujours utile à clarifier est l'étude fructueuse, en compagnie des jeunes et de leurs parents, du « que faire et comment faire pour ne plus avoir le juge sur le dos ».

10. Directeur du Centre de Chevrens, autre structure d'accueil de l'Astural pour adolescents à Genève.

Le franchissement réalisé de la **2^e phase du rite de passage à la 1^{ère}**, là où une soudure entre cultures différentes est en mesure de s'effectuer, a amorcé un travail psycho-éducatif particulièrement dense d'une période de quinze mois. A sa conclusion, voisine du 18^{ème} anniversaire de Salvatore, celui-ci dira : «le feu, j'y pense toujours, mais je sais aussi que j'ai appris à me contrôler». Les autres garde-fous qu'il envisageait ? «Je n'ai plus l'âge de faire ça, et je vois que je rentre dans un nouveau monde. Ma famille a souffert et je ne veux plus de cette conséquence. Sinon, j'ai découvert que parler, ça soulage les tensions et ça évite de péter un plomb. Et puis j'ai beaucoup de projets avec ma copine... je sens que j'ai moins besoin de mes parents maintenant». La dernière parole reviendra à la maman : « **nous avons énormément souffert de la situation. Les délits, le placement... c'était une honte pour mon mari, qui en avait marre des fois. Mais il était de notre devoir de parents de venir, d'être proches dans les moments durs, juste à côté de notre fils. Vous savez, cette expérience était riche pour nous. Nous avons appris, même mon mari ! Et Salvatore a changé pour nous : il devient un homme** ».



Seconde
étude de cas



C'est une assistante sociale du Service Médico-Pédagogique qui nous adresse la demande de placement de David, 17 ans. L'anamnèse transmise nous permet d'accéder aux informations qui suivent : David (1983) est le benjamin d'une fratrie de trois. L'aîné, François (1977), achève une formation d'ingénieur en électronique et vit seul dans un studio. Hélène (1978), qui est inscrite à l'Institut d'Etudes Sociales de la ville, est mariée depuis un an. Nous prenons également connaissance du fait que les parents de David appartiennent à un mouvement chrétien dont ils respectent la doctrine, à des degrés différents toutefois. Tous deux présentent des troubles psychiques. La mère que l'assistante sociale décrit fragile, souffreteuse, est suivie dans un Centre de Consultation de Psychiatrie. Elle travaille à temps partiel dans une teinturerie. Le père, enfin, nous est dépeint comme une personne rigide et peu amène. Il touche une rente de l'Assurance Invalidité, ne parvenant plus à exercer son métier de serrurier. Les parents de David se sont séparés autour de sa naissance pour engager une procédure de divorce longue de six années, car très conflictuelle.

Le parcours de David est marqué par une prise en charge psychothérapeutique assez précoce, en parallèle de quoi l'enfant entre un an plus tard dans un internat thérapeutique. De là, il rejoint progressivement un cursus scolaire ordinaire, conclut son école primaire dans de bonnes conditions, et poursuit sur sa belle lancée durant deux années encore.

Mouvement de bascule à la rentrée suivante : David désinvestit brutalement la sphère scolaire. Ses absences sont légion, une attitude de repli jusqu'au mutisme inquiète les enseignants au point qu'ils signalent la situation au Service Médico-Pédagogique où un nouveau suivi psychothérapeutique débute. Cette réponse n'empêche pas David de rester prostré chez sa maman la plupart du temps, se tenant à l'écart d'une école obligatoire qu'il n'achève donc pas. Inscrit dans une structure de préapprentissage quelques mois plus tard, il n'y met jamais les pieds. Son état continue de se péjorer et d'alarmer des professionnels de la santé qui finissent par hospitaliser l'adolescent de façon non volontaire.

David demeurera là une année complète. Il y commettra un tentamen, entre de longs intervalles consacrés au silence ou à se balancer au rythme de la musique « hard rock ». Un neuroleptique lui sera prescrit de sorte à diminuer son taux d'angoisse et des états de terreur verbalisés.

Quant aux encadrants du milieu hospitalier, ils se révéleront touchés par ce jeune, attachant, sensible, et fin. Un jeune qui va remonter la pente pas à pas, si bien que son programme hebdomadaire pourra dorénavant comprendre des moments d'intégration dans un atelier de préformation à l'extérieur de l'hôpital. Et devant cette expérience globalement concluante, l'idée d'un placement en foyer d'éducation assorti à la poursuite d'un soutien thérapeutique individuel verra le jour au sein de l'unité psychiatrique. Ceci, en lieu et place d'un retour à la maison non souhaité par une mère qui, bien que manifestant sa souffrance d'être séparée de David, n'imaginera pas pouvoir assumer plus qu'une à deux visites par semaine de sa part.

Nous invitons le jeune homme à passer deux soirées de découverte au foyer. A côté de cela, nous décidons de convier père et mère séparément, chacun claironnant son intolérance à la présence de l'autre dans le même espace.

C'est une femme qui fait beaucoup plus que son âge qui vient à nous. Elle est de petite taille, voûtée, porte une robe élimée et des lunettes avec des verres fort épais. Ses déplacements sont lents, hésitants. Il nous arrive de lui adresser un sourire qu'elle ne rend pas. Se diffusent au contraire une inquiétude et une désorientation que nous ressentons avec force. David ne sait pas encore si un foyer pour adolescents est un lieu de vie idoine à ce moment de sa vie. Nous le représentons sur le seuil de notre porte d'entrée.

Ce qui l'empêche de déposer ses bagages chez nous ? « J'ai de la peine avec la vie en groupe. Je trouve par exemple tellement débile de se disputer pour une émission de télévision, et j'ai besoin d'être seul aussi ».

David ose tout de même : « mais j'aimerais avoir une vie comme les autres. Je ne veux pas retourner à l'hôpital. J'ai l'objectif d'arriver à me lever le matin et de retourner au travail après la pause de midi ».

Sa maman ajoute : « mon fils a une scoliose et porte un corset. Je voudrais qu'il fasse de la physio pour muscler son dos. Et que fera-t-il en septembre prochain ? Il y a un trou d'une année dans sa scolarité. C'est sa vie, pas la mienne ».

L'avenir, pour David, est des plus vagues : « faut voir... c'est loin... je ne sais pas ».

De leur relation duelle, il ne dira rien, cependant que sa mère se contentera d'un « c'est un peu mieux maintenant ». Elle critiquera au final la nature du lien proposé par son ex-mari à leur fils : « David a peur de lui. Il doit passer aux toilettes avant de le rencontrer. Papa lui lit l'An-

cien Testament qui n'est que tueries sangui-
nares ! » Ses mains se sont mises à trembler.

Le père se présente quelques jours après. Soigné, encore que paraissant à l'étroit dans son costume. Il se dit d'abord satisfait que l'on fasse cas de son avis (« c'est bien une des premières fois »). Son adolescent, il le perçoit « dans un monde imaginaire, celui des enfants, du dessin ». L'atelier où David se rend « est un petit progrès, mais dans le fond il est inchangé. Je crois nécessaire que mon fils soit pris en charge, car les psychiatres ont parlé de danger de désocialisation ou de clochardisation (...). Il est enfant de parents divorcés et je pense que ça l'a beaucoup fragilisé. Vous devez aussi savoir que nous avons des principes au sein de notre église : pas de fumée, d'alcool, de café ou de thé. Ça peut rendre les choses difficiles avec les jeunes d'ici, en plus de leur langage et de leur violence ». Le futur professionnel de David ? « Je songe à un atelier protégé et c'est dans cette intention que j'ai fait une demande de rente invalidité pour lui ».

Son fils n'a pratiquement pas lâché une parole durant l'entretien, en dépit de nos appels. Premier contraste père-fils. Nous attachant à leur style, ensuite, observons que l'un se tient droit comme un i et apparaît sous les traits d'un homme du milieu de siècle dernier, ce que la découpe singulière de son complet et ses grandes lunettes carrées appuient. L'autre est avachi, les cheveux en bataille, vêtu d'un pantalon de camouflage, d'un tee-shirt usé, et libère une odeur fétide qui imprègne la pièce. Saisissant.

David s'est finalement déterminé en faveur du placement. Les premiers entretiens individuels avec lui dévoilent plusieurs centres d'intérêt majeurs : l'ordinateur, la culture nipponne, et les arts martiaux. Sa vision de sa mère ? **« Une femme qui a vécu dans la souffrance et ça ne se referme pas »**. Celle de son père ? **« Un homme qui a des habitudes fixes. Il s'impose ce qu'il choisit. C'est assez impressionnant pour moi »**. David exprime au surcroît son désir de ne heurter aucun membre de sa famille : **« j'ai appris à souffrir en silence. Je communique très peu avec mes parents, ce n'est pas le style de la maison »**. Le conflit est évité, car **« c'est un risque désagréable »**.

Nous prenons le temps d'opérer un arrêt sur images en équipe dans le prolongement de ces rencontres successives. Un temps dédié à l'étude de l'histoire et de l'organisation de ce milieu culturel dans ses grandes lignes, à la définition d'une stratégie d'intervention, de même qu'à la construction des fondements d'une communauté naissante. Il nous vient alors à l'esprit que les forces de stabilisation de ce système familial se révèlent particulièrement puissantes. Approfondissons. Si les parents de David sont officiellement divorcés de longue date, ils n'en restent pas moins comme mariés sous le régime de la haine éternelle. Unis, toujours, mais dans une polarité devenue inverse. Nous découvrons d'autre part chez ce père quelqu'un qui semble nous dire que personne, absolument personne ne va changer. Ni lui, dont la ligne de vie paraît immuablement tracée, ni son fils, resté enfant à ses yeux, qu'il pousse en direction d'une rente qui scellerait leur alliance d'invalides. Evoquant métaphoriquement la mère, juste derrière, nous voyons un vase d'une extrême délicatesse. Et que suscite-t-elle en nous ? Il ressort des contacts initiaux avec cette dame que la grande majorité des éducateurs se sent soignante ou protectrice à son égard, c'est-à-dire bien plus préoccupée par ne pas ébrécher le vase, attiser des plaies ouvertes, que par la perspective de faire évoluer son univers.

Lorsque nous retournons ensuite aux éléments connus de l'histoire de cette famille, c'est pour relever une coïncidence entre les départs consécutifs du frère aîné, de la sœur, et la dégradation de l'état psychique de David. Aurait-il alors reçu et pris la fonction de gardien d'une tradition de dépendance verticale, d'une fidélité vers le haut qui virtualiserait ses aspirations individuelles ? Se pourrait-il que le benjamin se soit senti également lâché et porteur d'une mission beaucoup trop lourde à réaliser seul ?

David nous trouble. Nous identifions bien quelque chose de l'ordre du renoncement à l'affirmation d'une vie personnelle quand nous reconsidérons son tentamen, sa profonde souffrance en silence, sa volonté de ne brusquer ni mère, ni père, l'abandon de sa scolarité, cette longue hospitalisation¹¹ végétative, et un futur qui ne se profile pas. Mais plusieurs signes nous indiquent par ailleurs que David semble vouloir sortir de son système : il s'intéresse aux arts martiaux, au Japon, et a adopté un style vestimentaire singulier. Questionné sur son rapport à sa communauté religieuse, il définit sa position comme **« inactive, non participante »** en son sein, marquant ici une différence avec les quatre autres membres de sa famille nucléaire. Et puis, David a pris la décision de quitter l'hôpital psychiatrique où il ne veut pas retourner.

« Le premier ouvre les portes, le dernier les ferme ». L'adage, évoqué au cours d'un entretien individuel avec David, va provoquer en lui une réaction instantanée : **« un médecin m'avait parlé de quelque chose de proche à l'unité, et je trouvais ça dégueulasse. Abandonner sa mère, vous imaginez... Aujourd'hui, je comprends cette phrase. Je crois que j'aimerais que cette porte se ferme »**.

A ce stade-là du travail, la mère donne son accord pour que soient organisés des entretiens de famille réguliers avec elle. Idem pour le père. Nous disposons maintenant de suffisamment d'informations et d'observations pour nous représenter une famille à transactions rigides, figées, avec laquelle toute intention de changement sera à aborder avec la plus grande circonspection. Ceci posé, il émane de cette étape de prise de contact multiple une sorte de consensus autour de l'importance, pour David, de revenir à une vie ordinaire. On a entendu le père parler d'hygiène et de risque de désocialisation, la mère de santé physique, et David énonce comme objectif premier le fait d'arriver à se mettre en route pour rejoindre l'atelier de préformation qu'il fréquente à temps partiel. Le commun de ces regards nous paraît être ainsi le souci d'une stabilisation et d'une certaine normalisation, par lequel nous allons entrer dans la **1^{ère} phase du rite de passage**.

Les sept rencontres qui vont suivre avec la mère vont être marquées par de nombreuses demandes d'aide logistique de sa part. Participation aux frais de placement, allocations familiale et d'apprentissage, courrier militaire, etc. : **« que dois-je faire avec tous ces documents qui concernent David ? Je suis perdue »**. Il s'est alors agi de trier, d'organiser, et d'orienter mère et fils vers les services compétents. Nous l'accueillons souvent défaite, égotante. Sa voix à peine audible s'inscrit dans le prolongement d'une pensée confuse : **« tout est une éternité »**, ne cesse-t-elle de soupirer. Nous allons tout de même nous intéresser à l'histoire de cette femme et apprendre qu'à l'âge de son fils, elle suivait une formation de couturière, finalement interrompue au profit d'un travail rémunéré qui assurait plus de revenus au groupe familial et le financement des études de son frère aîné. Partir, pour l'ensemble de sa fratrie, a été une expérience affligeante : **« ça signifiait la fin d'importantes rentrées d'argent »**. Les thèmes du sacrifice, de l'abandon auraient pu être développés dans une perspective transgénérationnelle, mais en amont de ce type d'approfondissement,

il y avait pratiquement toujours les pleurs maternels.

Et un fils qui ajoutait : **« vous voyez, il y a des sujets très délicats »**. Une centration sur l'ici et maintenant a toutefois représenté la possibilité d'encourager leurs échanges duels directs en vue de rendre un peu plus compatibles des horaires ou des activités divergents durant les week-ends. L'avenir ? Ce point est amené à mi-parcours de David au foyer, qui s'est mis en effet à imaginer timidement un chez soi, **« une fenêtre avec vue sur un coucher de soleil »**.

La réplique maternelle sera cinglante : **« si tu me lâches, je lâche »**. Elle mimera ensuite le trajet d'un couteau sous sa gorge.

Nous débutons nos séances avec le père sur un mode harmonieux. Il s'intéresse de près à la prise en charge quotidienne de son fils dans notre structure, ainsi qu'à son évolution dans l'atelier de préformation, et nous informe spontanément en retour du parcours de vie de David jusqu'à la décompensation que nous savons. Les objectifs de resocialisation, de soins à apporter à son corps, etc. sont alors au centre des échanges de notre association que nous sentons en augmentation. Ce père exprime de plus sa préoccupation de **« l'importance de la conscience d'une fin (de placement) chez David »**,

lequel réagit favorablement à la direction pointée : **« oui, j'ai envie d'aller voir plus loin de ce côté-là »**. Notre lune de miel va néanmoins cesser brutalement lorsque, à l'instigation de David, nous proposerons au père une réflexion sur leurs projets communs pendant les vacances d'été d'une part, et sur une voie professionnelle (apprentissage d'informaticien ou quelque chose d'avoisinant) envisagée par son fils d'autre part : **« les entretiens de famille ne sont pas faits pour parler de la famille ou contrôler ce que je fais ! C'est moi qui suis là pour contrôler votre travail ! Et concernant la**

11. L'hôpital nous paraît dans cette situation particulière assimilable à un « non lieu » (ne plus être dans la famille, ni totalement en dehors non plus) et à un « non temps » (ne plus vouloir être comme avant, ni désirer encore un après).

formation, je sens bien que David est téléguidé par vous et sa psychothérapeute ! Moi, j'ai toujours dit qu'un atelier protégé était la meilleure solution pour lui ! » L'alliance est rompue. Notre antagonisme relationnel va s'exacerber au point que le père disparaîtra de la scène trois mois durant, en invoquant des problèmes de santé et sa grande contrariété devant le **« sur-place »** effectué par son fils.

« Je suis dans le brouillard absolu » : c'est là que David s'était situé quelques semaines après son admission au foyer quand nous l'avions invité à se projeter dans un futur espace de vie et un lieu formation. Et voilà qu'au fil des entretiens individuels, le jeune homme amorce une révolution qui lui permet de retrouver progressivement une direction existentielle. La suite a consisté, pour nous, à tenter de faire coïncider cette crise ritualisée au plan personnel avec une crise impliquant cette fois père et mère. Bref à enclencher la 2e phase du rite de passage où la question du maintien et du changement allait pouvoir être examinée, jouée, jusqu'à l'émergence d'un consensus recevable pour l'ensemble des acteurs concernés. Las, la tension suscitée par la mise en discussion de ces deux grands projets a comme refermé le système sur lui-même. Coup d'arrêt et interrogations. Aurions-nous été trop hâtifs ? Trop intrusifs ? Le rite initiatique éprouvé par David au sein du foyer serait-il devenu si exclusif que nous y aurions rendu le père étranger ? Quant à l'image d'un départ de la maison maternelle, juste esquissée, on voit l'interdiction menaçante qu'elle a déclenchée.

Sans renoncer aux rencontres avec les parents de David, nous pensons judicieux d'aller frapper alors à la porte de la fratrie. Le père, bien que surpris, ne s'oppose pas à notre intention. La mère l'encourage même : **« Hélène et François connaissent bien le problème dans lequel se trouve leur frère, et démontrent de la compassion à son égard »**. David approuve l'idée à son tour. Aussi prenons-nous contact avec la sœur et le frère en nous adressant à eux à peu près comme suit : **« nous avons besoin de vous connaître, vous qui connaissez bien Da-**

vid. On dit souvent, à raison, que toute fratrie dé-tient des forces qui s'expriment notamment lorsqu'un de ses membres est en difficulté. Ces forces peuvent se combiner à celles que l'on trouve dans les relations qui unissent parents et enfants. Nous pensons donc que vous pouvez avoir une influence positive sur le travail que nous menons avec David et, peut-être, en retirer quelque chose d'utile pour vous aussi ». Feu vert de part et d'autre.

Quatre entretiens se tiendront à partir de là, au long desquels un autre monde va s'ouvrir à nos yeux. Dynamique, solidaire, et chaleureux. Hélène et François commencent par s'intéresser de près aux adaptations que réalise David dans le groupe de jeunes, pour lequel il s'agit d'une **« drôle de communauté où il faut apprendre à ne pas se laisser faire, répondre aux insultes sans agresser, et faire attention à ce que l'humour ne soit pas mal interprété »**. Il en va de même pour le réinvestissement graduel de la sphère scolaire et professionnelle par le puîné. Malgré des **« accidents »**, comme il les nomme, David parvient à se lever plus tôt, accroître son temps de travail à l'atelier, et retrouve **« des rêves d'avant l'hospitalisation »**. Un apprentissage en rapport avec l'informatique le tente, mais en a-t-il les moyens, et est-ce vraiment le bon choix ? Sera-t-il prêt en septembre ? Des problèmes sont ouvertement posés sur la table, qui éveillent bienveillance et conseils.

Hélène relève **« la personnalité très riche dans le fond »** de David, pour qualifier ensuite le fait qu'il reprenne **« gentiment le chemin de l'école, par étapes »**. François se profile et est reconnu comme l'expert du groupe en matière professionnelle. Il est ainsi questionné sur les exigences des métiers de l'informatique, la préparation idéale aux stages d'orientation, etc. Tout ceci, faut-il le dire, dans un respect des choix que David fera. Tant sa sœur que son frère soutiennent en effet l'importance de **« s'écouter d'abord soi-même et de décider en tenant compte du plaisir que le travail apportera »**.

David, que nous avons connu si mesuré dans toute forme d'expression en présence de son père ou de sa mère, s'est mis à parler. Pour livrer ses doutes, ses peurs, ses désirs aussi. Nous le découvrons encore blaguer, se montrer touché par l'un ou l'autre compliment, manifestement à l'écoute lorsqu'il n'est pas écouté. On peut l'appréhender, un mode de contact fort unitaire a caractérisé l'ambiance dans laquelle se sont inscrits nos échanges, qui ont fait la part belle à des interactions surtout complémentaires. Serait-ce en outre que **« le conseil fraternel est mieux entendu car moins empreint de connotation morale ou d'angoisse »** ? La proposition de M. Meynckens (1999) nous a paru en pleine adéquation avec ce contexte-ci.

Alors que nous ne missions pas là-dessus, Hélène et François vont prendre chacun l'initiative de s'entretenir avec leur père à propos du domaine de formation rêvé par David. Un père que nous allons retrouver quelque temps après, non sans avoir décidé au préalable de modifier la ligne stratégique¹² de nos nouvelles rencontres.

12. Cette ligne choisie peut se résumer par : a) ne pas aller là où le père ne veut pas aller (qu'il n'hésite pas à nous signaler si nous nous trompons de chemin malgré nous) b) nous rendre prévisibles, travailler sans louvoyer avec des règles précises (convenir par exemple d'un ordre du jour fixé d'entente avec lui avant nos séances) c) adopter une position complémentaire basse de façon générale en cherchant à obtenir son avis sur à peu près toutes les questions ou problèmes qui viendraient à se poser concernant David.

Nous allons entrer dans un **« ballet »** intéressant avec père et fils à partir de là. Nous reculons et le voici... avancer d'un pas dans notre direction : **« au fait, je voulais vous dire deux mots du dernier week-end où j'ai trouvé mon fils inquiet, comme s'il n'était pas en sécurité chez moi »**.

Et David d'entrer en scène pour exprimer des insatisfactions directement à son père : **« ça ne se passe pas idéalement, ni avec maman, ni avec toi d'ailleurs. J'ai besoin que tu me laisses du temps pour évacuer mon stress de la semaine »**. La confrontation se poursuit au sujet de pressions que David dit subir en relation avec les convictions religieuses de son père d'une part, et sa volonté tenace de passer des vacances d'été toujours au même endroit d'autre part. Première différence. Le ballet se poursuit, puisque une fois le thème de l'orientation professionnelle remis en discussion, le père précise d'emblée : **« écoutez, je crois que je suis lâché sur ce terrain. Ça fait plusieurs années que je ne bosse plus, je ne connais pas tous les lieux de formation du canton. Mes enfants, eux, et les spécialistes du foyer pourraient quand même mieux le guider »**. Il ajoutera : **« je vois certains progrès chez mon fils qui me permettent d'entrevoir quelque chose de nouveau »**. L'écart appelle le rapprochement. Tandis que nous étions déterminés à occuper une position basse dans l'échange, cet homme nous hisse souvent, sollicitant nos connaissances, notre expérience de l'accompagnement de jeunes jusqu'au seuil du monde du travail. Et David de continuer à sortir du bois, d'exposer publiquement un projet d'apprentissage qui se fait de plus en plus précis au fils du temps (concepteur multimédia) et des possibilités que lui offre sa remise à niveau scolaire. Une négociation collective sur le lieu de formation le plus approprié débute après coup. Vaut-il mieux que David se prépare à rejoindre un milieu protégé ou une entreprise ordinaire ? Seconde différence qui témoigne d'un rite de passage relancé, avec un accès devenu possible à sa 2^{ème} phase.

C'est sous l'impulsion de David que nous abordons un soir le thème de son départ de la maison avec Hélène et François. Ce problème que nous savons fort épineux a déjà été réfléchi dans un cadre duel. Pudiquement, par touches successives à même de révéler un besoin de solitude chez David, et une peur de s'immerger à nouveau dans une atmosphère sinistre assimilée à son hospitalisation.

Il s'adresse ainsi à ses frère et sœur : **« je me couche tard les week-ends mais je fais de mon mieux pour respecter le contrat passé avec maman de me lever avant midi. Vous savez, c'est important pour moi de pouvoir évacuer en étant tranquille, à l'écart... il m'arrive aussi d'avoir la trouille de retourner chez maman... la maison est remplie d'habitudes. Je ne veux pas me refaire le voyage qui m'a conduit à l'hosto »**. Pause. Des yeux se lèvent vers le ciel, des sourires embarrassés se dessinent sur les visages : le climat devient lourd de sous-entendus.

Le frère comprend **« qu'il est dur de s'évader avec les parents »**.

La sœur se propose de lui ouvrir sa maison **« dans les moments où soit maman soit papa l'emmerde trop »**.

Il nous faudra une nouvelle séance afin que le benjamin affirme sans ambages : **« je veux partir »**. Oui, David veut partir. Mais David que l'on se représente fidèle, loyal aux siens est également en grand souci pour leur mère dont il sait bien qu'elle est tout sauf prête à cette idée. Et il ne veut pas non plus que son projet accable Hélène et François d'une quelconque manière.

Comment imaginent-ils en conséquence que ce problème doit être traité ? A qui appartient-il de le faire ? Dans quelle situation ? A quel moment ? Nos questions mettent encore une fois des corps en mouvement. Les voici respirer profondément et se regarder tous trois longuement. On entend presque le bruit d'un retentissement intérieur qui ramène le frère et la sœur à leur propre expérience du départ. Des émotions affleurent.

Hélène raconte en quoi elle s'est retrouvée aux prises avec cette grande affaire : **« je vois très bien de quoi il s'agit. Quand j'ai eu à faire face à cela, j'ai commencé par ne rien vouloir dire à maman, puis j'ai changé d'avis. Je l'ai informée que je cherchais un appartement, j'ai préparé le terrain pendant plusieurs mois, et tout s'est accéléré »**. Ses yeux sont humides : **« elle m'a souvent proposé de revenir à la maison après, jusqu'à l'année passée en fait »**.

L'aîné lui emboîte le pas, la gorge nouée, pour lâcher que **« ça a fait boom ! »** pour lui. Une transition brutale ou si peu élaborée, en d'autres termes. Il reprend : **« David est le dernier, il faut y songer. Préparer, c'est l'idéal, mais pas trop non plus »**.

La scène est touchante de dignité et d'humanité. Par le jeu des interrogations ouvertes, de la reformulation et de la circularisation de l'information, la fratrie va dégager quelques lignes directrices d'actions à venir en tenant compte de certains écueils à éviter. Elle s'accordera sur le fait que trop expliciter est inquiéter, de même que sur la nécessité d'éviter tout double langage, d'éventuels faux espoirs donnés à la mère « car elle s'y accrocherait ». Un autre souhait émis par Hélène, François et David sera que nous planifions deux entretiens de famille dès l'instant où ce changement majeur sera en passe de se concrétiser. L'un, conçu comme un temps de publication du choix de David, inclura celui-ci, sa mère accompagnée de son infirmière, l'éducateur de référence et le psychologue de l'institution. Pour ce qui est de l'autre, ils s'y figurent leur maman, eux trois, et les deux derniers cités dans le dessein d'offrir au groupe familial un soutien à sa réorganisation. A l'instant de conclure notre séance, la sœur fera le commentaire suivant à l'adresse de David : « vas-y, ne culpabilise pas. Maman a déjà fait un bon bout de sa vie. Toi, tu as la tienne à construire. Tu ne seras pas le seul à supporter le poids de ton départ. On va s'occuper à trois de maman ».

Il y aurait tant à dire au sujet de ces deux rencontres ! Nous en conserverons surtout la fonction d'amorce d'une seconde crise de portée familiale, qu'une fratrie s'informait être prête à vivre... et à orchestrer¹³ en notre compagnie. Quelque chose se dénoue de la sorte, un scénario se bâtit à la lumière également d'une valeur partagée par l'ensemble des acteurs familiaux : la pitié. Hormis celle qui correspond à un attachement fervent au service de Dieu, il en est une autre forme à considérer selon David : « dans notre communauté, comme on parle d'aide à l'éducation de la part des parents, on parle d'aide dans la vieillesse à charge de la descendance ». C'est que, pour « inactif » qu'il soit devenu vis à vis de son église,

David n'en refusait pas pour autant l'essentiel de ses préceptes.

Coup d'accélérateur. Un petit mois après, en effet, David bénéficie de deux opportunités. L'une est d'effectuer un long stage probatoire qui pourrait déboucher à terme sur un contrat d'apprentissage de concepteur multimédia dans un environnement protégé. L'autre est d'emménager rapidement dans un nouveau lieu de vie (foyer pour adultes) où une place s'est libérée. David approche de ses dix-neuf ans, âge limite pour la prolongation envisageable d'un placement. Il le sait, hésite pourtant, en particulier pour l'entrée en résidence, ce qui ne va pas sans nous remémorer le mouvement avant arrière observé sur le seuil de notre foyer seize mois auparavant. Toujours est-il que David décide de visiter ce lieu d'accueil et donne ensuite son accord pour y engager une procédure d'admission en prêtant le sens suivant à sa démarche : « j'ai compris que ça pouvait être une étape intermédiaire entre ici et le studio. Je sens que j'ai encore besoin d'accompagnement, mais je l'aimerais maintenant allégé ». Père, mère, frère et sœur seront vus tour à tour, séparément ou ensemble, dans le respect des formes convenues de rencontres au début de notre collaboration, et du programme récent élaboré par la fratrie.

Le père ponctuera la fin de placement imminente en validant à sa façon la modification de soi observée chez son fils, de même que sa relation à ce dernier : « motivé par plusieurs choses qu'il a choisies et qu'il ne m'a pas toujours été facile d'accepter telles quelles, David devrait surmonter ses difficultés et ses craintes. Et dire qu'il y a un an et demi encore, il refusait tout contact, prostré. David est dans un processus. Ce foyer a été une chance pour lui et tout finit mieux qu'à l'hôpital où certaines personnes étaient trop autoritaires. C'est une étape importante pour nous tous ».

13. Une telle disposition nous paraît être une bonne application des postulats de la compétence (« une famille ne peut se poser que des problèmes qu'elle est capable de résoudre ») et de l'information pertinente (« celle qui vient de la famille et y retourne ») dont parle G. Ausloos (2000). Cette dernière, rétroactive, met notamment les membres d'un système en situation d'être agents de leur propre changement par la production de ce que l'auteur nomme des « autosolutions ».

Le Foyer de Thônex

Les deux réunions avec la mère auront une couleur différente. Elle pleurera d'abord abondamment à l'écoute de la volonté de passage de son fils en résidence tout en affirmant « ne pas vouloir être un frein pour lui ». L'ultime entretien s'apparentera au passage de témoin imaginé par la fratrie et nous-mêmes, lors duquel Hélène formera le projet d'être un lien possible entre sa mère, ses soucis administratifs, etc. et les services sociaux. On remarquera le frère aîné coacher le début de carrière du benjamin, venu avec ses premiers travaux effectués en stage qu'il nous présente avec une pointe de fierté. Les trois l'énoncent, ils se chargeront des visites à leur maman, des courses du samedi avec elle, sans négliger les repas qu'ils prendront chaque semaine à son domicile. Nous les voyons, partant, se combiner en un tout qui se tient, et n'exclut pas une mère qui tour à tour sourit et sanglote. David conclut sur une des ces métaphores dont il est friand : « la direction de mon chemin a changé. Ça faisait des courbes, c'était sinueux, flou. Maintenant, la ligne est droite... c'est plus normal ». Hélène et François s'entendent pour constater une « réelle progression » de la part de David, lequel « a retrouvé des goûts et des projets de vie ». Et s'il manifeste une certaine crainte à l'abord de ce nouveau virage existentiel, tous deux le rassurent : « le courage que tu as sera de pouvoir y faire face, et non de ne pas en avoir ».

La **3^{ème} phase d'un rite de passage** s'accomplit ainsi, dans l'ambivalence déclarée de l'une comme dans l'authentification d'une évolution individuelle et collective par les autres.

David est parti très peu après. Il a réussi son stage probatoire avant d'entreprendre sa formation de concepteur qu'il a achevée depuis lors. Et si de l'avis des professionnels subsistaient encore une résistance émotionnelle assez basse face aux stress relationnels ou aux contraintes de l'existence, et des limitations perçues sur le plan du contact humain,

il n'en demeure pas moins que David s'est remis en marche. Il a effectivement réappris à utiliser un potentiel intellectuel intact, a émergé de qu'il appelait son « brouillard absolu », et s'est comme dégagé aussi pas à pas d'une logique « schizo » dont l'origine est peut-être à rechercher du côté du schisme parental, soit d'une double affiliation incompatible en lui à un moment donné de sa croissance. Aux toutes dernières nouvelles, David serait sur le point de quitter son foyer pour adultes.



Conclusion

L'examen de ces deux situations traitées au Foyer de Thônex appelle plusieurs remarques finales.

Il serait illusoire de croire que l'application du modèle du rite de passage se réalise de manière linéaire ou continue. Témoin le travail avec Salvatore et sa famille, une succession n'a pas été respectée puisque nous nous sommes rencontrés immédiatement au travers du conflit, de l'opposition, bref de tout ce qui caractérise la 2^e phase du rite. **« L'affiliation qui soutient le changement n'est jamais totalement acquise »** : l'avertissement de M.C. Cabié et L. Isebaert (1997) a été selon nous bien illustré par la rupture de contact vécue avec le père de David, après une étape de soudure associative que nous pensions durable.

Nous pouvons écrire aujourd'hui de **l'association provisoire** visée avec les personnes impliquées dans le placement d'un jeune qu'elle demande à être entretenue, de façon générale. Tel un feu de bois, comme l'imagerait E. Dessoy. C'est qu'elle représente le véritable berceau d'un possible travail commun que nous concevons mal sans un dialogue restant ouvert entre des partenaires qui se reconnaissent mutuellement compétents et complémentaires.

Si le rite de passage est une référence éclairante et porteuse pour la plupart de nos traitements, il nous faut aussi rendre compte du fait que ce recours n'est pas opérationnel avec toutes les familles. Nous nous figurons parfois la naissance d'une collaboration qui ne s'avère que « pseudo » au fil du temps. Il arrive par ailleurs que nous nous heurtions à des refus explicites de placement d'entrée de jeu. En tout état de cause, nous restons dos à dos. D'autres que nous auraient peut-être fait différemment et mieux.

Nous pensons utile de préciser au lecteur que l'inclusion des fratries dans la prise en charge globale des adolescents qui nous sont confiés n'est pas systématique. Les raisons en sont multiples. Au nombre de celles-ci, il peut y avoir l'éloignement géographique d'une sœur ou d'un frère qui pose un réel problème pratique. La très faible intensité d'un lien fraternel, voire la charge négative, destructrice dont notre usager le voit pourvu, nous amène également à renoncer à une invitation qui ne fait pas sens ou est ouvertement redoutée par ce dernier. Il n'est pas exceptionnel non plus de devoir composer avec des barrages érigés par des parents au nom d'une crainte de la contagion d'un cadet par le comportement troublé de l'aîné placé. Et puis, nous passons à côté quelquefois, en nous apercevant par exemple un peu trop tard de l'importance que revêt sa fratrie pour un adolescent ou en ne croyant pas suffisamment à son pouvoir d'aide potentiel.

Aussi riche soit-il, ce travail singulier avec des frères et sœurs ne nous paraît pas devoir se substituer aux entretiens avec des parents, dans la mesure où il ne suffit pas. L'idée n'est pas de mettre à la place, mais au contraire de tenter d'articuler deux fonctions, dimensions différentes issues d'un milieu culturel identique. Il y aurait appauvrissement et même risque à se couper de l'apport vertical, a fortiori lorsqu'il est question d'un passage à l'état d'adulte qui, B. Fourez (1999) le relève, **« se situe par essence au niveau de la transmission »**.

Que devient l'enfant roi placé en institution pour adolescents ? Limites et ouvertures (2015)

Vincent Roosens, Francis Ritz, et Corinne Duclos



Introduction

La réflexion et l'illustration de cet article concernent les difficultés rencontrées par des éducateurs confrontés à un nombre croissant de jeunes, dont l'organisation perturbée de la pensée et des comportements empêche un travail tel qu'il a été conçu dans les écoles sociales, et tel qu'il est effectué habituellement dans les foyers ou autres institutions de placement.

Un nombre croissant de jeunes ? Ce postulat repose d'abord sur nos observations et l'expérience psycho-éducative que nous avons acquise au long de ces vingt-cinq dernières années. Il est ensuite à mettre en relation avec une transformation du rapport de l'enfant à sa famille, et plus largement à la société contemporaine, que nous discuterons dans cet article. Rendre compte de cette recrudescence est enfin battre en brèche l'argument selon lequel « on a toujours connu ça » dans le monde de l'éducation. Nous rejoignons ici clairement des auteurs tels que S. Dalla Piazza (2005), interpellé par la grande proportion de consultations (services de santé mentale ou cabinet privé) pour le syndrome qui nous intéresse, et J. Van Hemelrijck (2005) lorsqu'il

soutient que le phénomène « connaît une véritable explosion ». L'enfant roi est-il un être heureux, épanoui, car doté d'une puissance qui le placerait au-dessus de toute limite ou contrainte ? Cette appellation appelle tout de suite la précision qu'une toute-puissance ne peut se concevoir sans son revers : la toute-impuissance. L'enfant roi est ainsi autant maître en certaines circonstances qu'il ne devient ou ne se vit esclave en d'autres. L'étude de cas emblématique à suivre nous ouvrira à cette dramatique ambiguïté.

Il est à noter que nous avons tenu à respecter les règles de la tragédie classique, à savoir l'unité de temps (24 heures) et de lieu (le foyer d'éducation) !

Une journée mouvementée du jeune Aziz, 15 ans



Aziz a bien de la peine à se lever ce matin. L'éducatrice doit passer à plusieurs reprises dans sa chambre pour l'encourager, puis l'enjoindre à quitter son lit. Aziz bougonne contre l'ordre, avant de lâcher qu'il a joué au poker jusqu'à 4 heures du matin avec un autre jeune du foyer, discrètement. Il finit cependant par émerger, s'habiller, et prendre son petit-déjeuner en tête-à-tête avec l'éducatrice. Le moment est plutôt sympathique, convivial. Ambiance presque familiale.

Il est maintenant temps pour lui de rejoindre l'Atelier Team¹. Temps de prendre le tram. Aziz va arriver au Team en retard. L'éducateur-enseignant qui le reçoit ne manque pas de le lui faire remarquer, tout comme il ne passe pas à côté de la question suivante : **comment imagines-tu décrocher un job en te présentant à un patron un quart d'heure après l'heure convenue ?**

Aziz sourit, un peu gêné, et répond : « **bon d'accord, je ne ferai plus** ». Le programme de la matinée prévoit d'abord la fin de la passation du jeu de l'oie systémique. Il est question des faits les plus marquants de son histoire familiale, puis de leur signification ou valeur symbolique selon lui. La discussion duelle, qui se prolonge à propos de ses loisirs électifs (football, PS 2), est des plus agréables et constructives. Aziz s'exprime avec clarté, éloquence, et entre dans un véritable échange avec l'adulte. On passe ensuite à des branches scolaires. Quelques exercices d'arithmétique rapidement accomplis. Une première fiche de français, une deuxième plus difficile, qu'Aziz laisse à l'abandon. Discussion. Pour lui, « **le Team n'est pas une vraie école. Ce qu'on me donne est trop simple ou trop dur. Et puis ma motivation tombe dès qu'on n'est plus derrière moi** ». Il veut savoir, sans la souffrance d'apprendre. Et il affirme son besoin d'une présence sécurisante face à l'épreuve pédagogique. C'est décidé, il ne reprendra pas sa fiche.

Des travaux de maintenance ou d'entretien des espaces verts faisant partie du programme de l'Atelier, la fin de la matinée consistera à se rendre à la déchetterie. Aziz suit l'éducateur et tombe là-bas sur une fenêtre vitrée déposée dans une benne. Il joue avec, malgré les appels à la prudence insistants du collègue : « **ne vous inquiétez pas, je sais ce que je fais** ». Il jette alors la vitre en l'air pour la rattraper, encore et toujours plus haut et... crac ! le pouce passe au travers. Premiers soins prodigués par l'éducateur devenu infirmier, et direction la permanence la plus proche. Quid de la conscience des risques de la vie quotidienne ?

1. Nom donné à la structure qui offre de manière transitoire une remise à niveau scolaire et une orientation professionnelle à un petit groupe de jeunes issus des foyers de Thônex et de la Servette (Astural).

De retour au foyer l'après-midi, Aziz « **s'ennuie** », pour reprendre sa propre expression. Que faire pour occuper son temps ? Il lui est proposé de lire une revue, d'écouter de la musique en chambre. Négatif. Une partie de 1000 Bornes avec un éducateur va le satisfaire un moment, jusqu'à l'arrivée d'un autre pensionnaire, le jeune Stéphane. Quelques regards entendus et demi-mots sont alors échangés entre eux. Commence une partie de cache-cache assez inoffensive à deux. Mais l'excitation monte au sein de ce duo, et à ce jeu initial en succède un autre, qui permet de donner libre cours à des pulsions agressives orientées vers l'éducateur. Un jeune lui chipe ses clefs, l'autre l'affuble d'un sobriquet dénigrant. Arrivent les insultes. S'ensuit une nécessaire confrontation éducative à trois, puis avec chaque jeune séparément. Voilà Aziz dans le bureau, tête baissée. Les règles de bienséance que nous connaissons tous lui sont rappelées, la différence entre jeu et agression également. Des scénarios pour arriver à une meilleure contention de soi sont imaginés avec lui, pour ne pas en faire un otage du pulsionnel : « **c'est vrai, je fais tout le temps le zouave dès que je ne suis plus occupé, je fais chier** ». Il est là comme un tout petit pris en faute, soumis, vulnérable, presque attendrissant... à en être pris sur les genoux. Accalmie provisoire, car une fois sorti du bureau, son acolyte a vite fait de rallumer une mèche prête à l'emploi. La danse infernale reprend de plus belle. Aziz traverse l'institution en courant, s'éclipse pour réapparaître avec Stéphane sur le toit glissant de la maison en chaussettes. Là, il y fait exploser des pétards de gros calibre achetés la veille avec sa maman. Sommé de redescendre séance tenante du toit, il refuse. L'ordre est réitéré jusqu'à ce que Aziz s'exécute. Nouvelle confrontation avec l'éducateur, qui lui annonce une sanction immédiate consistant en une mise en marge dans sa chambre, afin de réguler son excitation, de créer un espace de moindre stimulation. Cette fois-ci, Aziz n'adopte pas une position de soumission passive, mais se fâche. Il ne comprend pas la réaction du collègue, son langage du risque inconsidéré qu'il lui tient, l'interdit de l'agir nuisible qu'il lui affirme, son insistance à invoquer une nécessaire protection de

son intégrité corporelle. Il ne se montre guère plus réceptif à la peur que l'éducateur a éprouvée pour lui. Aziz, à l'écouter, jouait en ne pensant pas à mal. Toutes ces règles et impératifs énoncés sont du coup reçus comme des entraves à sa liberté. Comme une condamnation au carcan. Révolte ! Et départ en fugue, qui le conduira... à la maison. Sa mère téléphonera plus tard à l'institution. Elle se demande que faire avec son fils. Lui prescrire un retour au foyer, c'est-à-dire à l'endroit où il est attendu ? Elle se tourne vers Aziz, assis devant la télévision, PS 2 en mains, et lui demande s'il serait d'accord de remonter à Thônex. Aziz lui rétorque : « **nan, pas envie, pas maintenant** ». La maman n'insiste pas. Elle discute alors avec l'éducateur de service de la souffrance de son fils qu'elle voit désorienté, s'interroge sur la pertinence du placement. Certes, il a besoin de cadre selon elle, pour ajouter aussitôt qu'il a « **des manques qu'il ne gère pas bien : il se colle à moi comme un bambin et veut qu'on regarde des dessins animés ensemble** ».

Le collègue lui rappelle l'entretien de famille qui se tiendra le soir même dans l'institution, et la prie de faire le nécessaire afin que son fils, elle-même et son compagnon y soient présents. Les trois viendront à l'heure convenue. Les sujets de discussion ne manqueront pas, comme le lecteur peut l'imaginer :

Nous reprenons les événements inquiétants du jour. La mère en est toute troublée et aimerait comprendre : « **je suis perdue. Vous qui êtes des thérapeutes, que croyez-vous qu'il ait dans la tête ?** » Le sens, les raisons de tel ou tel comportement, la réponse à donner à une détresse personnelle, tous ces aspects l'intéressent. Elle s'accuse aussi : « **j'ai mal fait ; on s'est complètement planté** ». Ce faisant, elle tend à le disculper, et entend d'ailleurs peu en général le recours que nous croyons utile à la sanction, en plus de la recherche de signification d'une conduite particulière : « **vous savez, nous a-t-elle communiqué un jour, je crois que le mieux est que l'on s'adapte à Aziz et non l'inverse. Il en est incapable** ».

Ce sur quoi son fils avait répondu : « **c'est juste, ça** ».

La discussion va nous emmener ensuite sur le terrain de la scolarité et du projet professionnel du jeune. La mère et son compagnon ont le souci bien légitime du futur, exprimé à l'unisson : « **mais que va-t-il faire à la rentrée prochaine ?** ». Bien que nous développerons ce point plus tard dans notre exposé, notons déjà qu'Aziz a connu plusieurs expériences de stage qui ont fait long feu. Des stages vécus comme systématiquement contraignants, inintéressants, trop éloignés de la maison. Il aimerait, puis cale, lâche. Beaucoup plus velléitaire que volontaire, à l'image de ce qui se passe lorsqu'il se heurte à une notion scolaire qui lui résiste. La blessure narcissique est grande, et les évitements des situations d'apprentissage sont légion. D'où un programme pédagogique que nous avons imaginé, centré sur le présent.

Nous cherchons ainsi à ce qu'Aziz pacifie progressivement sa relation au savoir ; qu'il vive des expériences de réussite à l'Atelier Team, à même d'augmenter le sentiment de sa valeur ; qu'il s'approprie quelques contraintes de bases (venir à l'heure aux cours, y adopter une posture d'apprenant) ; et à ce qu'il fasse siennes certaines démarches le concernant directement, à l'exemple de coups de téléphone à donner à des entreprises en vue de récolter des renseignements.

La mère et son compagnon souhaiteraient malgré tout qu'Aziz prépare sans attendre des examens d'entrée dans un centre de formation professionnelle, et qu'il retourne au plus vite en stage. Bref, qu'il dirige son regard vers l'avenir. Elle vient d'ailleurs d'appeler un patron à cette fin « **parce qu'Aziz n'aurait certainement pas trouvé ses coordonnées dans le bottin** ». Il faut l'occuper.

En réponse, Aziz leur concède un « **oui** » assorti des conditions suivantes : « **je veux bien aller en stage s'il y a une possibilité d'engagement après. Faudra m'y emmener le matin. Si le patron me prend, je veux qu'il y ait toutes les vacances scolaires et aller au travail en moto, sinon rien** ». Or il n'a pas le permis... La suite de la discussion verra la maman prête à donner beaucoup à son fils en échange de son engagement à se rendre sur le lieu de stage. Leur accordage interne se réalise bien difficilement. Il en va de même pour celui qui concerne notre système avec le leur.

Nous concluons la séance en revenant à la construction d'objectifs de placement, entamée trois semaines auparavant. Aussitôt reformulés, Aziz les écarte d'un revers de main : « **ça sert à rien de toute façon ces objectifs. Moi, je veux retourner à la maison. C'est le seul endroit où je suis bien. Ici, vous ne m'aimez pas** ».

Cependant que la mère et son compagnon ont pris congé de nous, Aziz est resté, à contrecœur. On le voit alors circuler entre le groupe de jeunes et une position de retrait. Après avoir éprouvé la rupture avec son environnement humain, il s'approche d'une éducatrice qu'il sollicite de façon presque exclusive.

Il est l'heure d'aller se coucher. Aziz monte en chambre, de laquelle il envoie des sms à contenu ordurier à un autre jeune, qui s'en plaindra à l'équipe éducative. « L'ennui » sera une nouvelle fois invoqué par lui pour donner sens à sa conduite : « j'étais pris par le jeu, je trouvais ça drôle, j'avais besoin de faire quelque chose, je ne voyais pas la portée de mes mots ».

Ici s'achève la journée mouvementée du jeune Aziz, qui est aussi celle d'une équipe de professionnels et d'une famille...

Nous aurions pu encore parler :

- ▶ du rapport particulier qu'Aziz entretient avec la police, avec laquelle il lui arrive de jouer à cache-cache également. Ramené une fois au beau milieu de la nuit par deux policiers après une énième fugue, il en dira : « c'était génial cette course, comme si les flics avaient fait le taxi pour me ramener »
- ▶ de sa menace au couteau d'un collègue, un soir de forte excitation
- ▶ des traits obsessionnels du jeune Aziz, qui sont allés croissants au fil du placement (très sélectif de la nourriture, lavage répété de certains ustensiles, nettoyage méthodique de la chaise sur laquelle il a décidé de s'asseoir, etc.)

Mais n'est-ce pas déjà bien assez pour une seule journée ?



Formalisation de la problématique

Les points communs des graves problèmes comportementaux présentés par Aziz et un nombre devenu appréciable de jeunes placés semblent être une combinaison d'éléments variables connus sous l'appellation « **hyperactivité** », dont les caractéristiques sont l'agitation psychomotrice, le trouble de l'attention et l'extrême sentiment de dévalorisation, avec des éléments qui réfèrent cette fois aux troubles de la personnalité, parmi lesquels nous trouvons le type « **borderline** ». Cela étant, l'identification de tels signes nous paraît moins intéressante à utiliser à des fins nosotaxiques que pour leur fonction descriptive de difficultés de comportement. Difficultés que nous pensons révélatrices d'entraves ou de véritables blocages dans la construction de la personnalité.

Pour être plus concrets, nous constatons :

Une apparition parfois progressive, parfois au contraire très rapide de cette problématique coïncidant avec la puberté, ce qui appuie la thèse du **facteur déclenchant hormonal**.

Un contexte souvent changeant. Comprenons qu'à l'importance acquise par le groupe de pairs à ce moment du développement individuel correspond souvent un désinvestissement conflictuel et ambivalent des parents. Ce temps s'accorde avec l'entrée à l'école secondaire, qui signifie un système scolaire différent marqué par la perte de la classe unique (contenant social) et de l'enseignant unique (contenant cognitif et affectif)

Une présentation particulière avec un profond mal-être, éventuellement caché derrière une apparence suffisante ; **une auto-dévalorisation manifeste**, elle aussi **sujette à se réfugier dans une arrogance de toute-puissance ; et un manque de maîtrise de l'agressivité**, qu'elle soit verbale ou physique. Dans le premier cas, cela se traduit par l'utilisation de gros mots dont la portée ne paraît pas saisie, ni leur effet en fonction du contexte, ou par de l'impertinence qui devient souvent insolence. Le second cas renvoie à des provocations qui mènent à des bousculades, l'exposition à des rixes, voire à un agir violent franc.

Enfin, et c'est là l'élément principal de notre réflexion, une **instabilité extrême**. Dans le domaine émotionnel, celle-ci se révèle au moyen de fluctuations entre euphorie et désespoir abyssal dans la même journée, avec risque d'acting sur soi-même ou, à l'inverse, d'expression d'une colère et d'une violence non mentalisées. Sur le plan cognitif, cette instabilité revient à une fuite des pensées, au passage d'une idée à une autre sans en faire le tour, à des déficits de logique, et à une capacité de verbalisation des émotions fort réduite. Notons que **seul le présent immédiat est partiellement saisissable**. Le passé est comme effacé ou édulcoré presque instantanément, rendant la reprise d'événements très difficile et paralysant ainsi le principal outil éducatif relationnel. L'avenir est si peu représentable qu'en parler signifie marcher dans l'obscurité. Le présent, pour revenir à lui, est au surcroît discontinu car faiblement relié à une chaîne de causes et de conséquences. L'image devient dès lors celle d'une succession en pointillé de faits produits par le hasard de stimulations exogènes. Une simplification de la lecture psychanalytique permettrait de dire qu'il s'agit là d'une non intégration des émotions et des pensées qui « flottent » dans un sujet dépourvu de structures pour les poser et les organiser. Avec, en prime, une atrophie du surmoi qui n'offre pas de butée pour les pulsions, ni ne retient les passages à l'acte. Aussi passons-nous sans transition de la toute-puissance de l'action à la toute-impuissance de ses conséquences.

L'enfance et le milieu familial du jeune Aziz

Revenons maintenant à notre situation singulière pour convoquer des éléments anamnestiques susceptibles d'éclairer la psycho-sociogénèse de l'enfant roi.

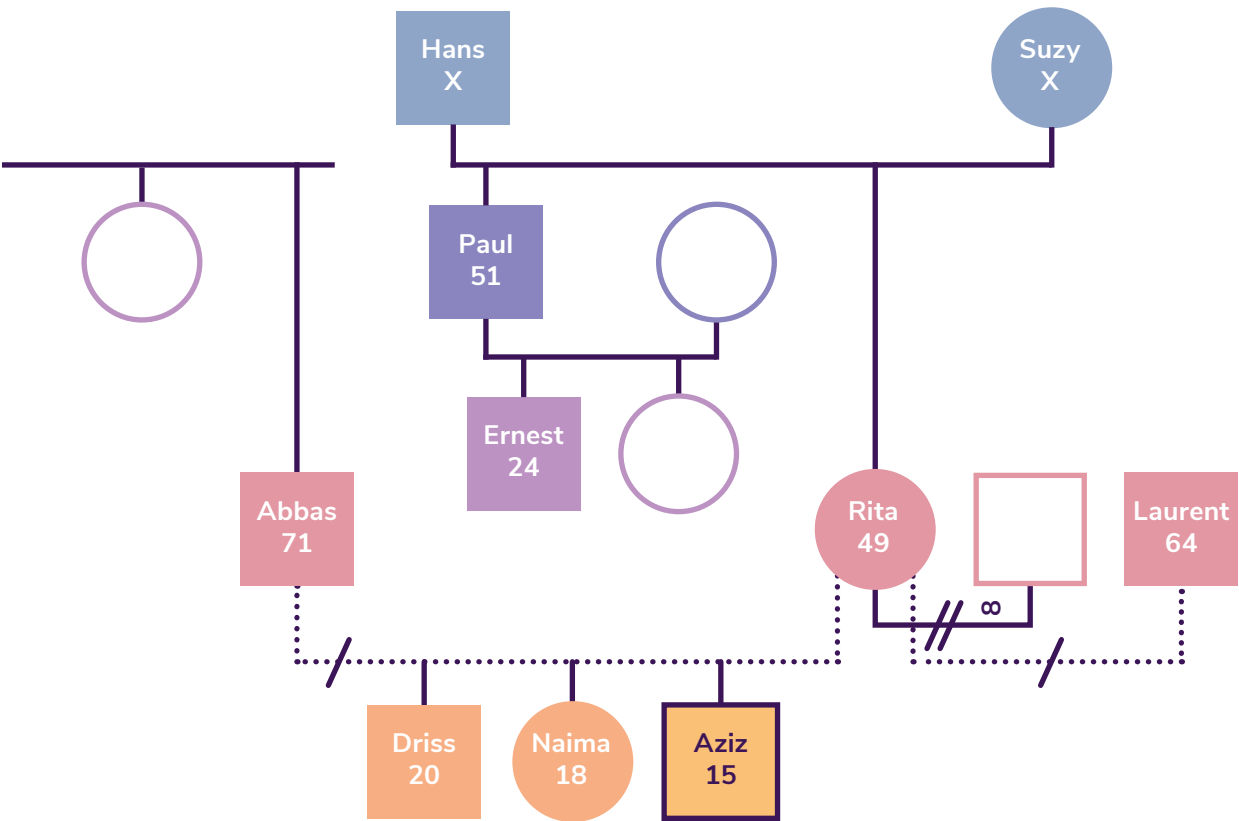


Figure 1. Génogramme d'Aziz

Suzy, la **grand-mère** décédée, est perçue par Aziz comme très douce, aimante, et d'une rare gentillesse : « c'était une deuxième maman pour moi ». Soumise, elle l'était à...

Hans, le **grand-père** autrichien, décédé lui aussi, qui nous est dépeint sous les traits d'un homme très autoritaire, rigide, qui faisait marcher son monde à la baguette : « on n'aurait jamais fugué de la maison », nous dit Rita, la maman d'Aziz, « même en pensée ». Hans a créé une entreprise de carrelage, qui va devenir familiale avec le temps, puisque...

Paul, le **fils aîné**, y travaillera, de même que le **petit-fils Ernest**. Nous avons appris du rapport entre Hans et Paul qu'il était empreint de violence. Le grand-père entrait de la sorte dans l'entreprise en faisant le salut hitlérien et cherchait souvent à régler ses différends avec Paul à coups de poing. Ernest, à part son travail, voue une passion exclusive aux courses de moto et semble peu adapté sur le plan du fonctionnement social.

Rita, la maman, a vécu dans la crainte de son père et a reçu une éducation qualifiée de très « traditionaliste ». Elle rencontre un jour **Abbas**, un homme marocain de 22 ans son aîné, qui fait du commerce avec son pays d'origine. Ils se mettent en ménage et elle vient le seconder à des tâches de secrétariat. Un premier garçon, **Driss**, naît après deux ans de concubinage, suivi de près par sa sœur **Naima**. La famille rejoint le Maroc pour des raisons professionnelles, et s'agrandit dans la foulée de son établissement par l'arrivée au monde d'**Aziz**. Il nous a été rapporté que, parallèlement à ces événements, le mari consomme de plus en plus d'alcool. Une spirale de violence conjugale s'est au surcroît enclenchée. L'état du couple se détériore inéluctablement, si bien que la mère quitte précipitamment le Maroc pour revenir

s'établir en Suisse, chez ses propres parents, durant une année. Aziz a alors trois mois et attendra sept ans avant de rencontrer son père, resté au pays, avec lequel il passera ses vacances plusieurs fois par la suite. C'est dans ce laps de temps que Rita unira son destin à un homme marocain fortuné. Le mariage durera deux ans. La mère s'est présentée à nous au début du placement avec un autre homme, **Laurent**, 64 ans, divorcé lui aussi, et décrit comme « un ami de la famille, un compagnon ». Aziz n'a plus de contact suivi avec son père, dont on a compris qu'il était atteint dans sa santé physique et psychique, et financièrement dépendant de sa famille au Maroc.

Lorsque l'assistant social nous expose la situation, il ne manque pas de relever la détresse du frère aîné **Driss**, lequel a fait des séjours successifs en institution éducative ou thérapeutique, en hôpital psychiatrique, ainsi que dans une prison pour mineurs suite à des délits. Un essai de placement hors canton a été au surcroît tenté, mais pour être rapidement mis en échec. Ce frère y dépérissait en effet, se scarifiait et a fini par commettre une tentative de suicide. Son humeur, depuis, fluctue beaucoup. Il est au bénéfice de mesures fournies par l'assurance invalidité, et tente une insertion socioprofessionnelle en milieu protégé.

Naima est décrite laconiquement sous l'aspect d'une demoiselle de 19 ans, qui se porte bien et prépare ses examens de maturité gymnasiale.

Et Aziz ? Sa vie, son parcours scolaire, ses relations intrafamiliales et celles le reliant au monde extérieur ? Extraits choisis :

Aziz nous parle un soir d'une maîtresse « **méchante** » à l'école enfantine : « **je me suis plaint à ma mère, qui m'a changé d'école** ».

A l'âge de 6 ans, il rejoint une institution pour la petite enfance : « **c'était le comportement** », précise-t-il, « **je piquais des crises à la maison, devant ma mère. Une assistante sociale est venue chez nous et voulait éteindre la T.V. Là aussi, je ne voulais pas, alors j'ai explosé** ».

De lui-même, il zoome sur quelques autres faits remarquables de cette période : « **moi, je suis resté dans la poussette jusqu'à 7 ans. Je n'ai jamais pas marcher, je restais accroché au dos de ma mère. Elle était trop gentille, alors qu'un père aurait dit : "maintenant tu arrêtes ça et tu marches !" Vous savez, j'ai aussi arrêté le biberon à 7 ans. C'était quand même plus tôt que mon frère. Lui, c'était à 11 ans** ». Questionné sur la réaction des grands-parents à ce sujet, Aziz répond : « **ben mon grand-père jetait les biberons à la poubelle, et ma grand-mère en achetait toujours derrière. Même ma mère était contre à un moment, mais ça continuait, continuait avec la grand-maman. J'étais un petit garçon gâté, je recevais plein de cadeaux** ».

Aziz retrouve une scolarité ordinaire et la maison en 5^{ème} primaire. La 6^{ème} est témoin du début de son absentéisme : « **je traînais avec mon grand frère, j'adaptais mes horaires aux siens. Lui et moi, on fuguait dans les parcs, ou bien je faisais semblant d'être malade pour ne pas aller à l'école. Ma mère ne s'en sortait pas**

avec nous, elle écrivait des mots d'excuse à la maîtresse ». Ce n'est pas tout : « **j'ai commencé à piquer des trucs au supermarché, puis j'ai aussi essayé de racketter une vieille dame avec des copains pour lui voler son sac** ». Ce délit lui vaudra une convocation chez la juge des enfants, qui ordonnera un placement dans une institution hors canton, en Valais.

Il commente volontiers cette nouvelle page de son histoire : « **en plus des délits, on craignait le cycle d'orientation pour moi, que je n'arrive pas à m'adapter à différents profs à la fois. C'était correct** ». Il restera trois ans dans cette institution. Aucun problème de comportement sérieux n'y est observé durant les deux premières années. Du côté scolaire, en revanche... La maman nous explique un soir que « **son maître de classe a vécu des premiers mois très durs avec Aziz, puis il y a eu une amélioration. Il a dû, pour ça, beaucoup le valoriser et créer des petites situations de compétition. Je me rappelle que, en primaire déjà, il y avait des problèmes de ce genre. Mon fils pouvait passer des semaines sans parler et se fermer totalement. Je pense que ça a assez bien marché là-bas en Valais, parce que les éducateurs étaient très maternels** ». Les fugues reprennent toutefois la troisième année de placement, en lien avec une péjoration inquiétante de l'état psychologique de l'aîné et de l'impact de cette dégradation sur la maman. Autant de facteurs qu'Aziz ressent avec force : « **il fallait que j'aie vu ce qui se passe à la maison** ». Aziz réclame un retour chez lui, sa mère soutient le projet, tout comme le foyer d'éducation du reste. Il faut préciser qu'il a réussi in extremis un examen d'entrée dans un centre de formation professionnelle, malgré un retard scolaire qui n'a été que partiellement comblé, et un besoin de stimulation pédagogique qui n'a jamais déçu.

Aziz redépose de cette façon ses valises dans l'appartement familial. Il ne fréquentera quasiment pas le centre de formation : « **ça ne sert à rien, ça ne m'intéresse pas. J'ai choisi n'importe quoi pour pouvoir quitter le Valais** ». Le compagnon de la mère ajoutera : « **quarante heures par semaine de présence, des règles strictes, des ateliers inconnus... cette école était au-dessus de ses forces** ». Aziz sera ensuite inscrit à un 10^{ème} degré (12e HarmoS en Suisse), sans plus de succès. La maman tentera bien de lui organiser encore des stages en entreprise, auxquels il ne se rendra au mieux qu'une demi-journée.



C'est ainsi qu'après un trimestre de flottement, de désœuvrement, et d'évitement, Aziz est entré au Foyer de Thônex. Plusieurs entretiens de famille et individuels ont permis de nous familiariser pas à pas avec les spécificités de ce système familial, et la structuration de la personnalité d'Aziz. S'agissant de l'organisation de ce milieu humain, nous pensons intéressant de mettre en lumière les éléments suivants ▶

- a. Ce sont des **interactions horizontales** qui prévalent au sein de cette famille nucléaire. L'ensemble des acteurs apparaît très souvent en position symétrique, telle qu'elle se produit en l'absence de hiérarchie.
- b. Le **cadre**, l'**autorité** sont définis comme **exogènes**. Et bien que la demande conjointe du parent et de l'adolescent vise l'établissement de ces valeurs manquantes, celles-ci sont de facto combattues. Logique paradoxale. Aussi Aziz affirme-t-il : « **il faut m'empêcher de sortir le vendredi, me priver** »... pour passer outre la règle réclamée le jour dit. Quant à la mère, elle attend tantôt une position ferme de notre part (« **soyez paternels, exigeants !** »), et tantôt l'inverse (« **adaptez-vous à mon fils, choyez-le !** »). Bref, il faut mettre et enlever tout à la fois. Nous nous rappellerons ici que cette mère a grandi dans un contexte où prédominait une autorité paternelle persécutrice.
- c. La **relation mère-fils** est à son tour marquée du sceau du **paradoxe**. Il exige d'elle et obtient beaucoup (« **elle m'a acheté tout ce que je voulais** » ; « **à la fin, elle cède toujours** »), mais Aziz souffre et enrage parfois de ses actes de reddition (« **pourquoi tu dis toujours oui à tout ?!** »). Si ce ne sont le père (absent) et la mère, qui va en effet le protéger de ses pulsions à la transgression ? Ou, comme l'écrivait F. Dolto (1984), qui se tiendra face à lui pour lui rappeler que « **si tous les désirs sont légitimes, tous ne sont pas réalisables** » ? Autre situation paradoxale : nous avons entendu la mère demander à Aziz de respecter ses semblables, de se maîtriser, notamment à la suite d'un passage à l'acte commis contre son compagnon. Or beaucoup est entrepris de sa part, dans le même temps, afin de maintenir son fils dans un état de dépendance, où elle en garde précisément la maîtrise. C'est d'ailleurs Aziz qui nous a plusieurs fois répété, mi-amusé, mi-désenchanté : « **elle fait tout à ma place** ».

- d. Adoucir le réel, poncer ses saillances, anticiper toute chute éventuelle : telle semble être la mission de la maman, qui propose un **enveloppement sans contraintes**, constitué de beaucoup d'amour, d'affection, de compréhension, de valeurs humanistes qu'elle cherche à transmettre à sa descendance. Pour le reste de l'éducation, c'est comme si elle s'en remettait aux tenants d'une « **évolution naturelle** »² à l'œuvre en chaque enfant.
- e. Il existe des **disqualifications transgénérationnelles** patentes et redondantes dans ce milieu (Aziz vis-à-vis de sa mère, elle-même à l'endroit de son père, la douce grand-maman à l'égard de Hans l'intransigeant et réciproquement, etc.).
- f. Cet avant-dernier point nous amène tout droit au constat d'un recours régulier à de multiples formes de **violence domestique** et ce, sur trois générations au moins. La liste des maltraitements verbales, psychologiques et physiques est longue. Outre le dis-crédit jeté par chaque grand parent sur l'autre, relevons le régime de terreur imprimé par Hans dans l'ensemble de son clan, et les coups qu'Abbas a portés à Rita; les insultes et bousculades des trois enfants à l'encontre de leur mère; la brutalité dont Aziz a fait preuve envers le compagnon de Rita un soir de colère, et à laquelle celui-ci a répondu sur le même mode; les rapports de force extrêmes au sein de la fratrie, à l'image des passages à tabac du cadet par l'aîné, afin de le soumettre à la nécessité du rangement. Nous n'oublierons pas, au surplus, les actes d'auto-agression répétés du grand frère, autre violence qui a suscité beaucoup d'effroi chez les membres de la famille.

La question du lourd héritage reçu par la mère en particulier nous rapproche en fin de compte de l'hypothèse d'une « **fonction rétrospective** » (J. Van Hemelrijck, 2005) que peut avoir à supporter un enfant dont un parent au moins a été l'objet de mauvais traitements, au sens large : « **les enfants-rois sont, la plupart du temps, des enfants instrumentalisés dans une fonction de réparation (...). L'enfant-roi rappelle l'enfant qu'on a été, mal aimé, peut-être maltraité, il est celui par qui on va pouvoir réparer, rejouer le rôle du père défaillant qui a été le nôtre** ». Aziz, semblable à un miroir, est de cette façon peut-être aussi un descendant à qui il revient de renvoyer une image qui conforte le parent dans le fait qu'il ne ressemble surtout pas à son propre parent. Hélas, l'évidence observée de la répétition des patterns nous montre que c'est souvent le contraire qui se produit.

2. Dans son dernier ouvrage, C. Halmos (2009), propose une intéressante lecture critique de cette croyance selon laquelle l'enfant « programmé pour sa croissance physique, le serait aussi pour son développement psychique, et il pourrait, poussé par des processus internes, parvenir, quasiment sans intervention extérieure, à l'état d'être raisonnable et raisonnant, apte de ce fait à vivre avec ses semblables ».

Le placement d’Aziz en foyer d’éducation : perspectives et limites

Aziz a séjourné un peu moins de quatre mois dans notre institution. Nous pouvons dire avec recul de ce placement qu’il a connu **trois grandes étapes**.

La première étape

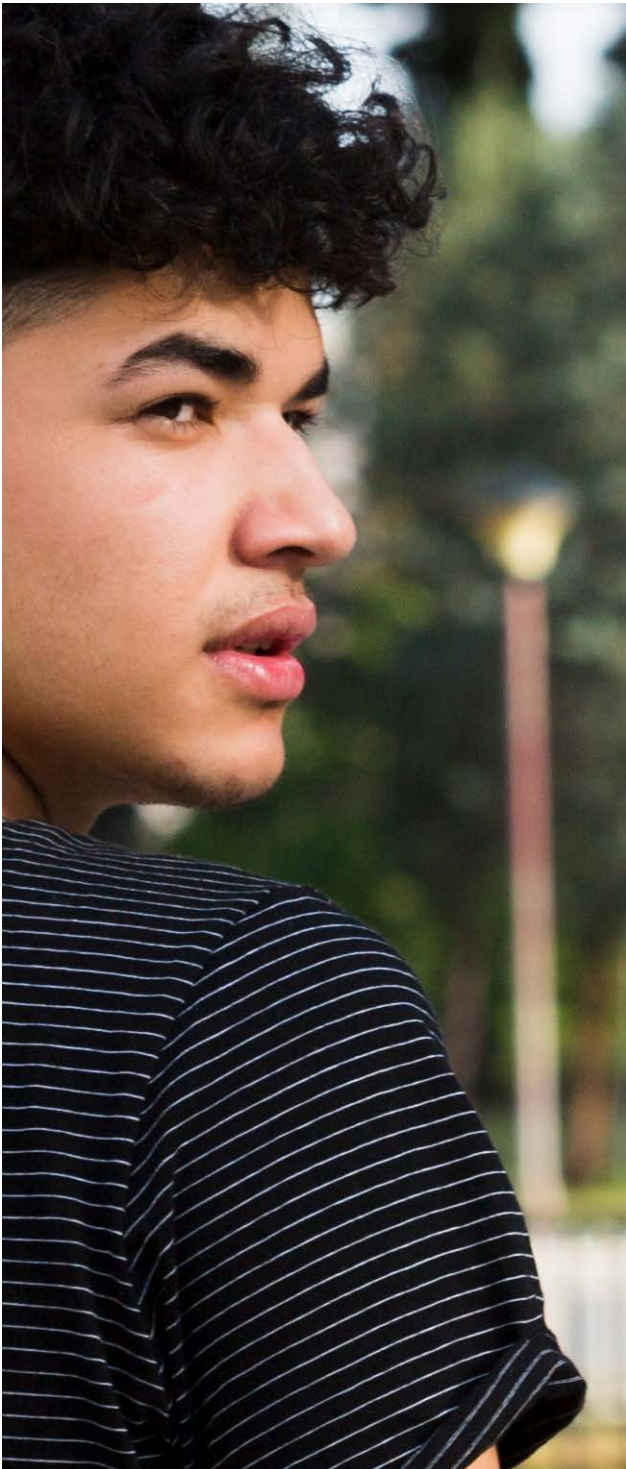
correspond à l’entrée du jeune au foyer, peu avant une période de vacances scolaires, durant laquelle Aziz a effectué des allers-retours entre son nouveau lieu de vie et sa maison. Cette formule, loin de faciliter l’intégration du jeune, a même révélé d’emblée de sérieuses difficultés d’adaptation et mis en exergue notre peine à réaliser une soudure associative avec ce système familial. C’est dire que nos essais initiaux en vue de tomber d’accord sur un programme (organisation de la semaine d’Aziz, découpage des temps passés ici et là, heures de rentrée, par exemple) ont été contrariés par une multitude de transgressions. Du fils, d’abord, qui revenait fréquemment en retard dans l’institution, ne se présentait pas à certaines activités obligatoires, voire fuguait, ce qui donnait lieu à des avis de disparition auprès de la police. De la mère et de son compagnon, ensuite, en tant qu’ils comprenaient et acceptaient la présence qu’Aziz leur imposait à domicile : **« on le voit bien, il ne parvient pas à se détacher de son petit confort, et il veut être là tant que possible »**.

La deuxième étape

a consisté à prendre acte d’une entente de surface trouvée avec cette famille, et à la lui communiquer. Qu’aurait signifié persévérer dans cette voie, sinon nous limiter à produire ce que P. Watzlawick (1975) nommait du **« changement 1 »** ? Et devenir, tous ensemble, des acteurs d’une immobilité comportementale et structurelle ? S’est ouvert alors un temps d’expression de nos divergences, de définition de besoins, d’attentes réciproques, et d’un style de communication. Il s’agissait, en clair, de réussir à créer une jonction³ dynamique entre leur système et le nôtre, de sorte à entrer dans une véritable coopération. De nombreux points de convergence ont pu être établis au cours de cette phase ▶

- ▶ Alternance convenue et délimitée des moments passés en famille et dans l’institution.
- ▶ Structuration de l’activité hebdomadaire du jeune.
- ▶ Maintien et soutien de sa pratique du football en club.
- ▶ Communication étroite entre la mère, son compagnon, et l’équipe éducative, intégrant l’opposition de vues, son expression, et son traitement.
- ▶ Fixation de priorités organisées dans le temps, afin de synchroniser tant que possible nos différents systèmes.
- ▶ Étayage de la mère à sa demande (**« j’arrive mieux à dire non lorsque je me sens soutenue »**), ce qui revenait à apprendre à refuser, résister, et frustrer ensemble l’enfant.
- ▶ Entente sur le fait de favoriser des rencontres duelles entre Aziz et les éducateurs, que ce soit pour des motifs ludiques, pratiques, sportifs, etc.
- ▶ Élaboration d’un protocole de « mise en marge calmante » au foyer, reconnu utile dans les situations d’effervescence vécues en groupe par Aziz. Créer, autrement dit, des espaces d’hypostimulation où il est possible de souffler, d’abaisser son seuil d’excitation interne, de reprendre les faits ayant conduit à cette prise de distance, et d’évaluer avec l’éducateur l’instant idoine pour un retour dans le groupe de pairs.
- ▶ Vigilance partagée à tenir la ligne éducative tracée, en sachant que sa solidité allait être éprouvée.

3. Nous nous référons ici au modèle du rite de passage dont la mise en relation avec notre pratique psycho-éducative a fait l’objet d’un article (Roosens V., et Ritz F., 2007). Cette conception du traitement en institution et de la collaboration avec les familles des jeunes s’inspire directement des travaux fondateurs d’E. Dessoir (1996 et 1997).



Cet important travail de reconsidération a porté quelques fruits durant les semaines qui l’ont suivi, en particulier au plan de notre cohésion globale, comme de la cohérence des réponses données aux comportements d’Aziz. Las, ceux-ci ne se sont pas modifiés en profondeur pour autant, puisque s’il tentait d’adopter ce programme, c’était pour de courts laps de temps. L’autorité des adultes continuait de n’avoir aucune prise ou presque sur lui, les récompenses et sanctions ne représentaient pas un moteur évolutif, sa capacité d’anticipation ne se développait guère... à l’inverse de la nécessité d’une prise en charge de plus en plus individualisée.

Ce fut le prélude d’une péjoration des conduites d’Aziz : actes délictueux et fugues en augmentation, mise en danger de soi, désinvestissement radical de l’atelier scolaire, recrudescence de ses traits obsessionnels. Les liens ténus tissés avec l’ensemble des professionnels du foyer, faut-il en être surpris, s’effiloçaient en parallèle, à l’instar de ceux qui nous unissaient à la mère.

La troisième étape

a commencé avec ces constats, lesquels coïncidaient avec une question qui devenait lancinante pour tous les partenaires du placement : notre foyer d'éducation était-il le bon endroit pour Aziz ? Notons que les outils traditionnels de l'équipe étaient mis en échec, et que ses ressources se tarissaient. Rejeté par ses pairs, isolé à l'intérieur de l'institution, fuyant dès que possible et réclamant son retour à la maison, Aziz traînait un spleen dans nos murs qui n'échappait à personne. Quant à sa maman, d'abord inquiète de la tournure des événements, elle s'était mise à donner du lest à ce cadre redéfini de concert, avant d'osciller entre une position de défense de son fils face à une institution estimée trop laxiste ou trop sévère, et une position d'impuissance déclarée à l'aider.

Notre fragile jointure associative avait donc lâché, une nouvelle fois. Comme si au contact de l'instabilité psychique du jeune Aziz et de celle de son système d'appartenance, l'institution s'était mise à fonctionner en écho ou en miroir.

Quelle utilité y avait-il aussi à poursuivre cette collaboration, dès l'instant où Aziz non seulement ne progressait pas, mais au contraire amplifiait ses symptômes ?

C'est là que nous avons opté pour un retour en famille, après une longue réflexion menée en équipe et avec l'adhésion préalable du service placeur. Cette stratégie paradoxale, on le comprend, a fait suite à la première approche de type structural décrite de façon détaillée jusqu'ici. Il s'agissait de prescrire, cette fois, une proximité complète entre la mère et son fils en vue d'une séparation, et non plus une distanciation pour obtenir le même résultat.

Ce projet de retour a été présenté à la famille lors d'une synthèse finale, à laquelle l'assistant social du jeune était d'ailleurs convié. Voici ce qui leur fut communiqué, à peu de choses près :

« Toutes les personnes présentes au dernier entretien de famille se souviennent sans doute de la discussion centrale que nous avons eue sur le bien-fondé du placement d'Aziz chez nous. Vous Madame, par exemple, aviez engagé le débat en vous demandant si notre lieu était vraiment adapté à la problématique de votre fils, voire même si résider à Genève était la meilleure des solutions pour lui. » Tout est si tentant », disiez-vous, « alors qu'il a tellement de manques, de besoins qu'il ne gère pas bien. N'est-ce pas pour ça qu'il aime tellement se coller à moi ? » Vos doutes profonds ont alors rejoint les nôtres, qui s'appuyaient sur toute une série d'observations. Nous avons ainsi pu noter à quel point toute séparation de sa mère angoissait et désorganisait Aziz. Et il faut bien admettre qu'en comparaison de cette relation vitale vieille de quinze ans, tout ce que nous avons à proposer ne fait pas le poids. Pire, comme le démontre Aziz avec force ces derniers temps, rester ici revient à se dessécher affectivement un peu plus chaque jour, et donc à arrêter son développement. Ceci sans compter son rapport à l'alimentation devenu inquiétant, puisqu'il se nourrit en effet de moins en moins parmi nous. En clair, c'est avec vous, Madame, soutenue par votre compagnon, que votre fils pourra selon nous retrouver un chemin de croissance et continuer de construire pas à pas son autonomie ».

Que dire encore, sinon que la famille était aussi prête qu'inquiète à l'idée de recevoir Aziz ? De là, un très long échange collectif qui a débouché sur l'établissement concerté d'une A.E.M.O (assistance éducative en milieu ouvert), mesure intéressante en ce qu'elle évitait le recours à un nouveau placement, et garantissait la présence sporadique d'un tiers dans leur milieu de vie.

Que faire et comment faire pour bien faire ?

L'expérience de ce suivi psycho-éducatif particulièrement difficile, combinée à d'autres expériences tentées avec plus de succès dans des situations proches, nous ont inspiré les réflexions et propositions suivantes :

La perte de la verticalité

Il n'y a plus un emboîtement de hiérarchies en Occident post-chrétien, où l'on trouvait l'enfant au centre de cercles concentriques représentés par la mère qui a autorité sur lui, mais qui est soumise au père, lui-même soumis à un patriarche ou chef de clan, soumis à son tour aux autorités (jadis coiffées par le roi, encore figure archétypale), lesquelles se retrouvent finalement soumises à l'autorité religieuse (le pape, par exemple, dont le nom est dérivé de papa), représentante de Dieu.

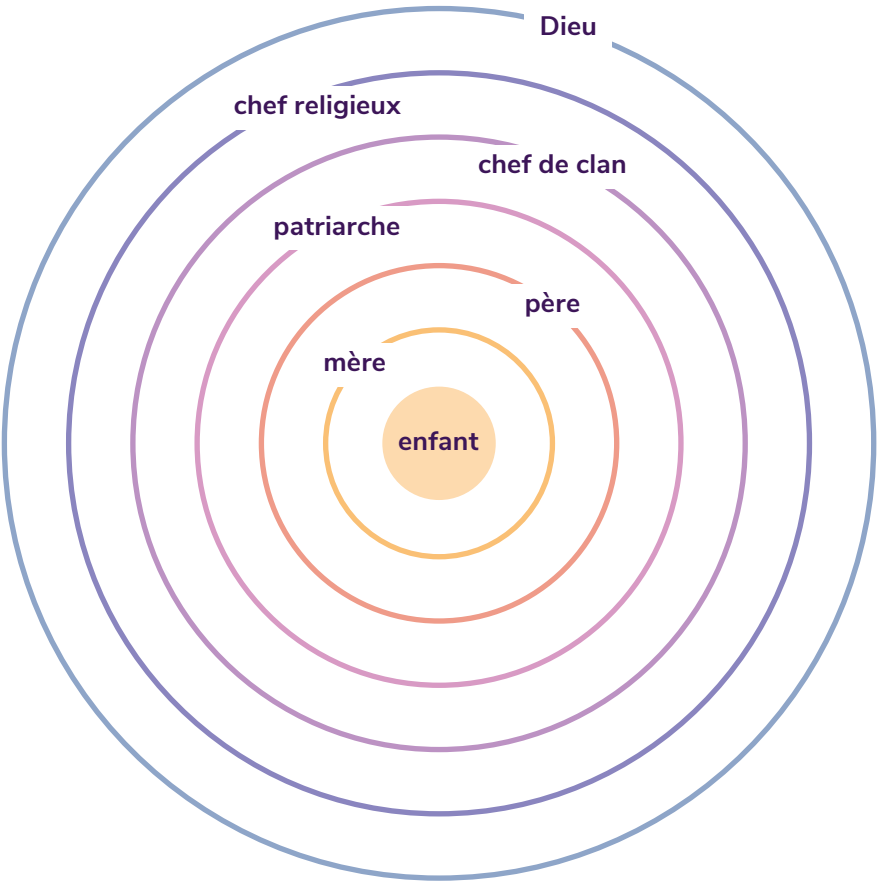


Figure 2. L'enfant et le temps de la verticalité

En dépit de l'aspect forcément caricatural de cette représentation, grandement variable selon les régions, le principe n'en demeure pas moins que l'enfant était témoin de la domination incontestée d'adultes sur d'autres, dont lui-même, domination qui mettait en scène les limites de leur toute-puissance. Ceci, dans un contexte codé, ritualisé, qui ne pouvait avoir qu'un effet structurant et calmant sur son psychisme. C'est le temps long de la verticalité dont parle B. Fourez (1999), qui permet de se jauger à d'autres sources que soi-même, offrant par là à l'individu des repères, la possibilité d'une transmission, d'une transcendance, et d'une permanence : **« il nous fait ainsi accéder à l'univers de la représentation qui peut aboutir au reliant, au spirituel, et au symbolique »**. La progressive évolution vers un mode de fonctionnement sociétal beaucoup plus horizontal, égalitaire, caractérisé par une puissante valorisation du dialogue, de la concertation, la négociation, en un mot de la démocratie de base, ne nous paraît pas mauvaise dans son essence pour peu que le sujet soit assez mature et respectueux pour exercer constructivement cette responsabilité. Or il semble que le modèle éducatif horizontal actuel échoue trop souvent à amener les jeunes à ce niveau de civilité, ce qu'illustre Aziz au travers de ses marques d'irrespect d'autrui en cascade.

P. Traube (2005) l'écrit, **« l'enfant-roi (comme l'enfant-pâte à modeler, avant lui, ou encore l'enfant-vassal) est le produit d'une idéologie dominante »**. Mais quelle est-elle ? Si cette dernière contient en son sein le développement de la pensée égalitaire discuté ci-avant, elle implique encore selon nous d'autres croyances, valeurs, dont la littérature psychosociologique fait état. Nous trouvons, parmi celles-ci : le mythe de l'enfant ou de l'adolescent hors du commun promis à un avenir d'exception, sous les feux des projecteurs, si possible à une vitesse fulgurante et en étant aussi épargné que possible par la souffrance liée à toute construction de soi ; une définition contemporaine de référence du « bon parent », c'est-à-dire aimant, à l'écoute, empathique, très peu frustrant, etc. ; l'enfant et le lien de filiation devenus valeur refuge, serait-on tenté de dire, dans un monde

occidental marqué par l'essor de la monoparentalité, qui rime avec perte de vitalité de l'alliance parentale. L'enfant peut alors devenir celui qui fonde une cohérence et un sens nouveaux à l'existence du parent. B. Cyrulnik n'hésite pas à parler d'« enfants hypersignifiants », le terme « pédocentrisme » a fait son apparition... Bref, nous sommes en mesure d'observer que sur la scène du théâtre des relations humaines, l'enfant fait l'objet d'une attention pour le moins appuyée.

Quel paradigme proposer alors aux éducateurs ? D'abord, résistons à toute tentation d'un impossible retour en arrière empreint de nostalgie, bien que cette option envahisse le champ politique contemporain. Il s'agit, dans notre perspective, de nous adapter à des données actuelles, et non à ce qu'il aurait peut-être fallu faire quinze ans plus tôt. C'est soutenir, en clair, que la tentation d'une verticalisation trop brutale entraînerait une rupture, tout comme l'instauration d'une pseudo-démocratie horizontale ne serait qu'une manière d'abdiquer.

La méta-volonté

Reste une troisième voie qui s'ouvre au monde éducatif. Nous nous appuyons ici sur le modèle systémique dans le but de proposer un « étayage » du jeune, par une collaboration entre famille et professionnels repensée à la lumière de ces changements sociétaux récents. Cette actualisation nécessite de pouvoir mieux lier la proposition de soutien aux parents⁴ avec l'acquisition d'une aisance à poser des principes directeurs et des actes d'autorité que tant la famille, le jeune, que les autres partenaires du placement s'engagent à observer. Et ceci, en ayant préalablement sollicité de manière soutenue la coordination de tous les professionnels impliqués.

Notons bien que cette approche n'occulte en rien la dimension de l'aide individuelle qu'il est approprié d'offrir parallèlement à tout jeune placé, qu'elle soit de type éducatif, psychologique, ou psychothérapeutique. Ces lieux d'élaboration proposés ont selon nous une valeur certaine sur le plan du renforcement narcissique de personnes en sévère mal d'amour d'elles-mêmes.

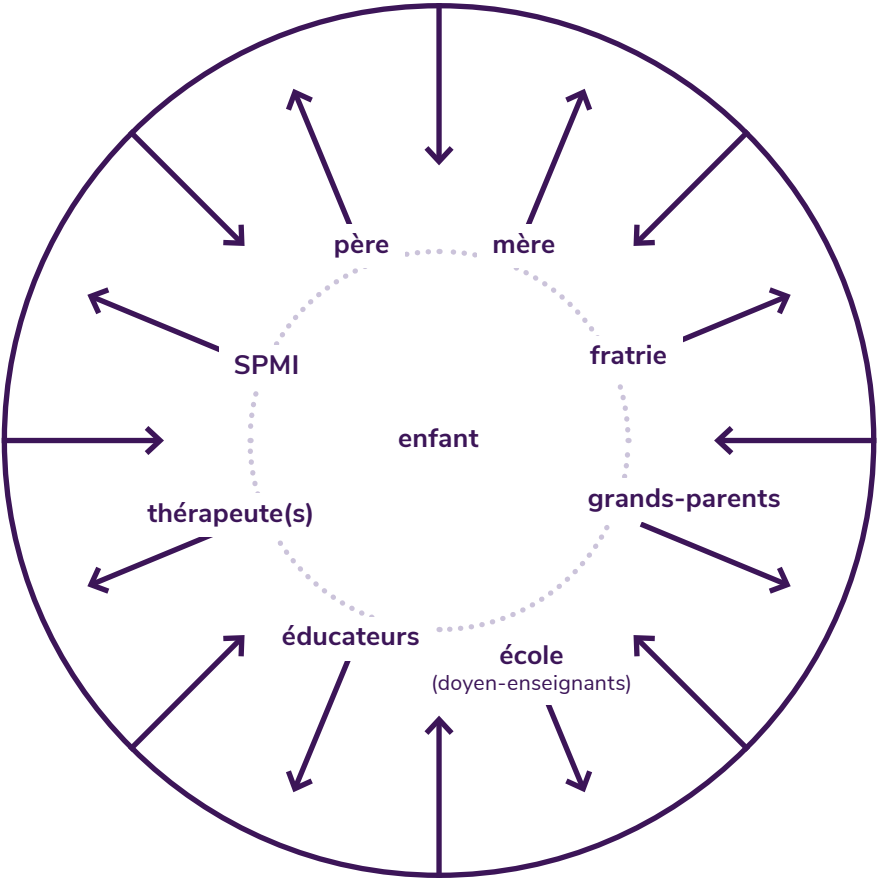


Figure 3. La méta-volonté. Vers plus de cohésion et de cohérence

4. En réalité souvent représentés par une seule personne, généralement la mère, dépassée et déprimée, sans être toujours facile à aider pour autant.

Pour aller à la dimension concrète du travail institutionnel, nous dirons de l'action systémique en question - la coordination des parties prenantes - qu'elle nous paraît devoir être effectuée en **trois temps**, pour tenir adéquatement le choc de l'épreuve de la réalité organisationnelle.

Le premier temps est celui de sa mise en place, qui implique une réunion de réseau, éventuellement précédée de plusieurs rencontres bilatérales.

Le deuxième temps de l'action consiste à rassembler une nouvelle fois tous les acteurs concernés, aux fins d'inscrire durablement le(s) but(s) visé(s) dans l'esprit de toutes les personnes engagées dans la démarche. Précisons-le, l'automatisation de cette double action initiale est rarement relevée comme une répétition stérile par l'ensemble des protagonistes, montrant par là même que le niveau d'inscription dans la mémoire se réalise différemment entre la première mouture exploratoire et la deuxième, qui confirme des choix partagés et fixe quelque chose dans la volonté personnelle et collective.

Le **troisième et dernier temps** de ce processus collectif est représenté par toutes les autres rencontres de réseau qui viendront ponctuer le placement d'un jeune en foyer, qu'elles répondent à une planification ou soient organisées en réaction à des événements particuliers.

C'est ce tout structuré, solidaire et stable dans la durée que nous avons choisi d'appeler « **méta-volonté** ».

L'application de ce principe nécessite de surcroît selon nous un coordinateur de réseau, dont la fonction est d'assumer la constance de l'opération et la permanence de cette mémoire. En effet, notre expérience de toutes les situations associant de nombreux professionnels sans désignation d'un « chef d'orchestre » indique le risque d'un morcellement de l'action et de confusion, bien souvent renforcé par le mode relationnel proposé par la famille.

Il nous semble encore indispensable de couper l'herbe sous les pieds d'un autre faux problème : celui de l'abus d'autorité. Il convient ainsi de ne pas confondre le cadre et le contenu. Comprenons bien que la définition de quelques règles communes utiles à la création de repères guidants et rassurants, ainsi que la conflictualisation de leur éventuelle transgression, n'est en rien antinomique avec la poursuite du dialogue famille-professionnels pour ce qui a trait aux multiples aspects de l'application de ces règles, et à la majorité des points pratiques relevant de la vie quotidienne.

Toute chose ayant un prix, l'efficacité de la prise en charge pour des situations lourdement et longuement péjorées impose un authentique travail en profondeur s'agissant des professionnels, en vue d'améliorer leur aptitude à la coopération. Cet investissement n'est pas une option dans le contexte décrit, mais une condition nécessaire. Tragiquement, certains jeunes ont dû être laissés à leur destructivité (auto et/ou hétéro) par de réels manques de cohésion et de cohérence sur ce plan décrit.

Quant à la complexification des réseaux par l'introduction des avocats, par exemple, elle signifie un défi supplémentaire qui mériterait, lui aussi, une réflexion poussée.

L'organisation des groupes de jeunes

Nous pouvons observer au quotidien en quoi l'excitabilité mentale, l'impulsivité, et la réactivité forte à l'environnement d'une personne représentent un impact sérieux sur un groupe, qui peut rétroagir de différentes manières. Toutefois, lorsque plusieurs jeunes au profil assez analogue à celui d'Aziz cohabitent simultanément dans l'institution, il est fréquent d'assister à des moments de véritable déferlement borderline, où le trouble de l'un potentialise le trouble de l'autre et réciproquement, provoquant un effet de contagion bien connu des éducateurs. Ceci fait qu'une ambiance peut basculer, en un fragment de seconde, de sympathique et chaleureuse à tendue et hostile. Nous savons de plus que si la reprise en main ne se réalise pas très rapidement, la partie est souvent perdue, car l'impuissance des professionnels attise le feu de la toute-puissance des jeunes, multipliant une excitation susceptible de gagner le groupe entier, qui devient alors inarrêtable. L'image du coup de vent sur un incendie est ici adaptée. Le tableau s'assombrit un peu plus quand on s'aperçoit que, aussi instantanée soit-elle, l'intervention du tiers ne garantit pas encore la fin de cette séquence chaotique. Si se désintéresser du groupe, à l'inverse, peut parfois correspondre à lui couper l'oxygène et baisser son feu, cette attitude veut dire aussi manœuvre risquée par non-surveillance, dès lors que ces jeunes ont un potentiel élevé de mise en danger de soi et d'autrui. Non que leur intention soit de nuire, mais emportés par un flux qui les dépasse, ils perdent presque toujours contact avec l'adulte et la mesure de conséquences d'actes commis dans l'euphorie.

On voit qu'une fois amorcé, le phénomène devient très difficilement gérable pour les professionnels. Aussi convient-il d'anticiper afin de prévenir la montée d'excitation problématique. Un essai de solution pourrait passer par un changement de conception

de l'organisation des temps collectifs, en particulier les soirées, moments où l'agitation s'accroît comme chez les tout petits en raison de la fatigue de la journée écoulée, de l'arrêt d'activités très structurées, voire du départ d'intervenants tels que les enseignants, maîtres socio-professionnels, etc. Le taux d'encadrement diminue de fait, et voici le groupe réuni autour du repas. Une étincelle se produit...

Anticiper, dans notre cas, reviendrait à enrayer la circularisation de l'excitation par le fractionnement du groupe en plusieurs sous-groupes. Ceux-ci pourraient manger en tablées séparées, si possible dans des pièces distinctes, et bénéficier d'une autonomie plus ou moins grande selon le degré atteint dans l'autogestion de leur ambiance. La fin du repas ferait à son tour l'objet d'une préparation, de même que le programme qui lui succède (télévision, jeux, sorties, etc.) : quoi, comment, avec qui, depuis quand et jusqu'à quand ? Dans cette vision, les éducateurs disponibles encadreraient davantage les sous-groupes qui le requéraient, avec une fonction de « pare-excitation » dans et entre ces derniers, de manière à atténuer l'effet de propagation décrit plus haut. La composition de ces mini-groupes nous apparaît fondamentale, aussi bien pour procéder à des rassemblements par affinités électives, complémentarités identifiées, que pour rechercher la contribution apaisante, elle aussi pare-excitatoire, dont certains jeunes savent faire preuve.

Diviser pour mieux régner ? Nous dirons de préférence séparer pour mieux encadrer et sécuriser des périmètres affectifs et relationnels.

S'agissant d'organisation, toujours, il est un outil que nous employons depuis de nombreuses années : la réunion hebdomadaire obligatoire du groupe de jeunes avec une partie de l'équipe encadrante. Lieu et temps où se communiquent des informations, décisions (dimension verticale), s'échangent des vécus individuels en lien avec la vie institutionnelle, des propositions de traitement de problèmes collectifs

ou d'amélioration du programme quotidien (dimension horizontale), le « **T8** » (c'est ainsi qu'il a été baptisé) est un moyen valable de régulation globale et d'accès à la citoyenneté. Un moyen, autrement dit, pour réfléchir le vivre ensemble et poursuivre la socialisation des pensées, des émotions, dans un espace contenant.

Nous voici donc en train de promouvoir l'exercice communautaire après avoir trouvé quelque vertu au fractionnement : une contradiction ? Pas tant que cela, en ce sens que ce temps voulu fort par l'institution mobilise plusieurs éducateurs de concert, lesquels se réservent la possibilité de suspendre momentanément la présence d'adolescents dont le comportement empêcherait la tenue de la rencontre. Cependant, remarquons qu'à l'exemple d'autres actions éducatives perturbées par la problématique qui nous préoccupe, le « **T8** » a été repensé pour évoluer dans un registre qui accorde une plus grande importance encore à la préparation, la structuration, et à la formalisation de l'activité. En un mot, à sa ritualisation⁵.



5. Laurence Ossipow, Marc-Antoine Berthod, et Gaëlle Aeby, respectivement anthropologues et sociologue, ont très bien rendu compte de cet espace-temps marquant de notre réalité institutionnelle dans leur livre « Les miroirs de l'adolescence » (8), publié fin 2013. Ils y évoquent un processus fonctionnant « selon certains rouages démocratiques », apparentable à un « rite de gouvernance » ou « politique au sens large ». Le « T8 » concorderait ainsi « presque à la lettre à ce que Van Gennep aurait décrit comme un rite de passage enchâssé dans un rite de passage plus vaste correspondant à la parenthèse structurante du placement dans la vie d'une jeune ».

Conclusion

Fallait-il continuer ce placement moyennant de nouveaux aménagements ?

Avons-nous bien fait de l'interrompre en faisant le choix d'une stratégie paradoxale ?

Est-ce qu'arrêter est ...abandonner ou soulager une famille et une institution d'un pesant fardeau ?

Nous n'aimerions pas éluder ces questions complexes, bien que notre balance ait penché, à un moment donné, du côté de la fin. Une question qui nous rappelle aussi que le double message implicite ou explicite « **ni avec vous, ni sans vous** » que nous adresse ce type de système familial finit tôt ou tard par être pensé, éprouvé, et ainsi partagé par les professionnels appelés à l'encadrer.

Nous avons donc pris acte que le maintien coûte que coûte d'Aziz dans l'institution éducative contribuait à « **abaisser le seuil d'activation de son fonctionnement borderline** » et à le rendre de plus en plus envahissant, pour reprendre la terminologie de L. Cancrini (2009). Nous faisons allusion, plus concrètement, à une perception clivée de lui-même comme du monde environnant à son sentiment profond d'ennui ou de vide intérieur, sa sérieuse difficulté à s'appréhender disjoint de sa mère ravivant sans cesse une angoisse de perte de l'objet d'amour, ses actes de plus en plus téméraires, son entame d'une grève de la faim, pour ne citer que ces signes cliniques.

Nous avons également noté que ce fonctionnement envahissant s'était étendu au champ éducatif et thérapeutique, puisque cette mère oscillait entre une position d'idéalisation de notre démarche, la gratifiant parfois de manière excessive au mépris de son pouvoir, et une position de dévaluation radicale de cette même démarche, restaurant provisoirement son estime d'elle-même. Cette alternance n'a pu être infléchie, et n'a dès lors pas évolué vers une représentation intégrant des images bonnes et mauvaises de soi et l'autre.

Quant à notre équipe psycho-éducative, celle-ci n'a pas échappé aux « **risques contre-transférentiels** » invoqués par L. Cancrini (2009). Cela a signifié entrer parfois dans une danse avec cette famille, autant rythmée par l'espérance que par le découragement. Nous y avons cru, avons bâti, puis nous sommes irrités devant des projets attaqués et éventuellement ruinés. Impatience, sentiment d'inadéquation, vives inquiétudes, et mises à distance ont participé à un ensemble de contre-attitudes, dont l'effet d'enraiment du progrès n'est pas à négliger non plus.

Les alliances que nous nous employons à établir avec les systèmes familiaux n'échouent pas toujours, loin s'en faut. C'est le cas où savoir faire familial et savoir faire éducatif parviennent à se reconnaître suffisamment pour entrer dans un rapport avant tout complémentaire. Réaliser une telle jointure est alors synonyme de création d'un cadre sécurisé et sécurisant, au sein duquel il apparaît possible d'atteindre un consensus sur un programme de soins à même de résister à ses futures et inévitables mises à l'épreuve. Le milieu institutionnel, ne faisant alors en principe plus figure d'épouvantail, peut rendre l'éloignement d'une famille soutenable et même favoriser une reprise de croissance chez le jeune placé et son système d'appartenance. Un authentique rite de passage peut alors débuter, dans lequel nous serons en mesure d'œuvrer comme « **serviteurs du changement** », pour conclure sur une expression chère à E. Dessoy.

Mais à quoi peut encore bien servir un placement en milieu éducatif en 2019 ?

Vincent Roosens

*En hommage à Théo Cherbuliez,
la plus belle des lumières
jamais diffusée dans le brouillard.*



Contexte de la réflexion

Sous l'influence de différents facteurs, le monde romand de l'éducation spécialisée est entré dans une phase de mutation qui nous interroge.

Il est d'abord une réalité socio-économique qui s'impose en particulier dans le canton de Genève où notre foyer est situé, dont les conséquences ne sont pas à négliger. En effet, des programmes de rigueur budgétaire décidés par notre Conseil d'Etat visant une réduction globale des charges du service public et parapublic (dont les associations) ont été activés et sont dans l'air du temps, ce qui signifie en clair une baisse des subventions allouées. L'impact de telles mesures sur le taux d'encadrement des personnes confiées aux professionnels de l'éducation est direct, et il s'agira désormais de « **faire au mieux** » avec des moyens susceptibles d'être objectivement diminués. Légitimes sont les craintes des mêmes professionnels que les prestations offertes aux usagers concernés ne faiblissent, à l'instar du temps consacré à l'ensemble des partenaires d'un placement. A ceci nous faut-il joindre encore le risque bien réel qu'en entamant son tissu social, une société s'expose à une augmentation de comportements déviants par manque de contenant.

Prenons maintenant un peu d'altitude pour transcender les frontières de notre canton et, du haut de la nacelle de notre montgolfière, apprécier un deuxième élément remarquable de la mutation engagée. Nous faisons allusion à une perception en évolution du séjour en milieu éducatif, dont une des sources en Suisse est à situer « **dans le contexte de la reconnaissance des placement abusifs du passé avec leur cortège de violence et les courants de désinstitutionalisation qui s'ensuivent** » (E. Paulus, 2014). Une question aussi sensible et médiatisée n'aura échappé à personne ces dernières années. Si nous tendons ensuite l'oreille en direction du pays francophone voisin, nous serons attentifs à la voix de J. Trémintin (2009) qui, commentant un ouvrage de la pédagogue sociale Anna Rurka,

parle d'un « **nouveau paradigme de la promotion des usagers (développement de leurs potentialités et renforcement de leurs compétences) qui a remplacé le modèle passé de leur protection (assistance et dépendance aux institutions)** ».

Autre temps, autres croyances : notre lecture des actes du colloque « **Préventif, éducatif, curatif... and if ? Bientôt la fin des institutions ?** » (Morat 2014), et du rapport « **Réforme de l'éducation spécialisée** » (Office de l'enfance et de la jeunesse - Genève 2013) nous a indiqué à quel point l'aide apportée à l'enfant en difficulté se concevait plus que jamais sous l'angle de la prévention et de la priorité de son maintien dans sa famille¹. Cette transformation idéologique s'est traduite très concrètement par un développement important de structures d'accompagnement socio-éducatives de type ambulatoire, souvent présentées comme des alternatives au placement. Dépendant tantôt des tribunaux, tantôt des services de protection des mineurs, ou alors constitués en associations de droit privé, ces dispositifs répondent aux noms devenus familiers d'A.E.M.O (action éducative en milieu ouvert), A.E.D (aide éducative à domicile), U.A.P (unité d'assistance personnelle), etc. Nous pouvons constater aujourd'hui avec un certain recul temporel qu'une telle démarche, louée pour sa flexibilité et son moindre coût au regard des frais engendrés par un placement, produit des résultats encourageants auprès d'une partie des familles qui acceptent d'y entrer. Et, qu'à ce titre, elle mérite d'être soutenue et pérennisée.

Nous avons choisi d'accueillir ces nouveaux partenaires du paysage institutionnel avec intérêt, dans un état d'esprit fondé sur la coopération, et la reconnaissance d'une complémentarité possible de nos interventions. Avec une distance critique aussi, face à l'éventualité d'un glissement entre le projet de maintien d'un enfant dans son système d'appartenance, au nom de son droit à vivre en famille, et le projet de

l'y maintenir coûte que coûte. C'est une chose que de chercher à activer les ressources d'acteurs familiaux, soutenir le développement de leurs compétences, c'en est une autre que de s'obstiner à ramener un sujet dans un environnement qui n'est, provisoirement du moins, pas en mesure de pourvoir à ses besoins malgré les efforts entrepris. Il y a même alors danger à persévérer dans une voie qui ne présente pas d'autre issue que la péjoration d'une situation.

Nous sommes d'avis qu'il y a aujourd'hui des pensées diffusées, de l'ordre de la croyance, dont le pouvoir opérant existe lorsqu'il est question d'envisager des mesures d'aide. Et ce, d'autant plus si la personne qui les véhicule a un potentiel d'influence sur la palette des choix à disposition. Ainsi telle assistante sociale nous déclarait que « **le placement n'est par principe pas une solution** ». Tel magistrat, s'expliquant publiquement à propos d'une audience à laquelle il avait convoqué un adolescent, regrettait d'avoir à lui annoncer qu'il devait « **malheureusement le placer** ». Sans oublier les nombreux écrits, rapports, etc., concernant l'émergence des systèmes d'aide alternatifs, qui nous rappellent qu'un de leurs buts est d'« **éviter le placement** ». Devons-nous entendre « **éviter** » comme « **se détourner de personnes ou d'objets, dont la rencontre est désagréable ou nuisible** » (Littré) ? **Serions-nous passés d'une nécessité qui fait mal à un mal plus si nécessaire ?**

Or les mots n'ont pas seulement un sens, ils ont aussi un poids. C'est donc chargée d'images de ce type qu'une famille peut se présenter à nous, à moins qu'elle n'ait été en amont au contact d'un thérapeute percevant le placement en foyer comme une « **réponse adaptée** » à sa problématique, d'une juge n'hésitant pas à parler de « **chance** », ou d'un intervenant en protection de l'enfant soucieux de préparer au mieux une entrée en institution, en associant parents et enfant(s) à la discussion sur son bien-fondé.

Rien n'est innocent ici. Et comme aimait à le formuler Théo Cherbuliez, « **décrire, c'est prescrire** »...

Le troisième et dernier élément de ladite mutation se rapporte au phénomène de déjudiciarisation. Cette tendance observée en Suisse, en Belgique, et en France notamment, veut dire concrètement accompagner un mineur et sa famille qui en auraient besoin avec moins de mesures judiciaires mises en œuvre, moins d'aide contrainte, et, à rebours, avec une adhésion souhaitée aussi libre que possible, une recherche de coopération, de compromis, etc.

Nous voyons au minimum une double explication au phénomène dans notre pays. L'une tient à la baisse significative du nombre de délits commis par les mineurs en Suisse², et l'autre à la diminution de la réponse aux infractions par des mesures d'enfermement ou de placement pénal³. « **Les jeunes dérapent moins** » titrait ainsi un journal de la place en mars 2016. Une excellente nouvelle, bien sûr, qui cependant ne suffit pas à rendre compte, seule, de la déjudiciarisation en question. C'est dire que l'autorité juridique a, selon nous, pris le virage paradigmatique discuté ci-avant. N'est-ce pas le président du Tribunal des Mineurs lui-même qui, au sujet de la réduction du recours à la détention préventive pour le jeune justiciable, faisait le commentaire suivant : « **l'idée est de le maintenir, dans la mesure du possible, dans son environnement naturel** » ? On rend plus à la famille, autrement dit, avec un soutien socio-éducatif éventuellement appuyé. On prononce beaucoup moins de placements pénaux depuis plusieurs années, ce dont nous sommes les témoins directs. Tel est le fait, entre autres, d'une justice à visage plus démocratique, consensuel, compassionnel, qui a sans doute adopté les valeurs émergentes de la contemporanéité si bien cernées par B. Fourez (2007, 2009, 2014), J-P. Gaillard (2009) et J. Kelle rhals (2012), pour ne citer qu'eux. Nous allons de la sorte vers davantage d'horizontalité, bien conscients de vivre une ère où les droits individuels sont devenus une référence majeure, et en misant plus que jamais sur les ressources ou compétences des acteurs familiaux. Loin d'idéaliser le passé, nous nous sentons partie prenante de ce changement de contexte socio-historique, mais non sans l'appréhender de manière lucide. Ceci pour en relever de possibles

1. Il est piquant de noter que ce paradigme contemporain, qui valorise ouvertement la famille, coexiste de façon contradictoire avec une tendance à la stigmatiser en l'identifiant comme « toxique ». Un vocable dont l'usage s'est répandu et popularisé ces dernières années.

limites ou effets pervers, parmi lesquels : a) une justice de proximité qui offre une écoute attentive, bienveillante, la chance de penser en commun, est aussi en risque de participer à une confusion des rôles par faible différenciation d'avec les attributs de l'éducateur ou du psychologue, par exemple, et lorsqu'elle se refuse à prendre une fonction de poigne, bref son glaive, quand les circonstances en réclament la nécessité b) à faire de la préservation dans le milieu d'appartenance de l'adolescent une absolue priorité, nous ne sommes pas à l'abri de pratiquer une forme nouvelle de négligence, voire d'abandon, en particulier dans les situations où la maltraitance est devenue une affaire omniprésente, chronique, et à haut potentiel de destructivité c) enfin, le quasi-renoncement au placement pénal s'apparente à la perte d'un levier d'intervention intéressant, d'un outil de travail qui avait pourtant fait ses preuves auprès d'un nombre appréciable de jeunes présentant un trouble de la personnalité antisociale, spécialement. Et à leur endroit, une intercontenance forte du juridique, du social, et du thérapeutique, continue de nous paraître une mesure très appropriée.

2. Selon l'Office Fédéral de la Statistique, les infractions commises par des mineurs de 10 à 17 ans ont reculé de 42% à Genève entre 2009 et 2014, soit dans la même proportion que dans le reste du pays.

3. L'OFS, toujours, a chiffré le recul constant du nombre de jugements prononçant une mesure institutionnelle d'enfermement ou de placement contre des mineurs : -70% entre 2010 et 2014.

4. C'est à dire des trois foyers organisateurs d'un milieu humain (ambiance, éthique, et croyance), tels que conçus par E.Dessoy (1991).

Quatre vignettes

La présentation des quatre récits qui vont suivre emploie le même canevas, dans le dessein d'en faciliter la lecture et de rendre compte au mieux de notre démarche éducative.

Aussi commençons-nous par recevoir, en règle générale, un intervenant en protection de l'enfance lors d'un temps de rencontre destiné à récolter des informations relatives à la famille que nous pourrions accueillir ultérieurement. On y parle d'histoire, soit de trajectoires individuelles et collective, de ressources internes comme externes au système, de l'aide reçue jusque-là et de ses effets, des motivations de l'intervenant à placer un adolescent maintenant, du travail préparatoire qu'il a accompli avec toutes les personnes concernées par cette perspective, etc.

Une adéquation perçue entre une problématique définie, nos instruments, et un potentiel développemental imaginé pour la famille concernée nous conduit à l'étape suivante de notre procédure d'admission. Il s'agit, cette fois, d'entrer en contact direct avec des parents, leur enfant, éventuellement ses frères et sœurs, ou d'autres figures qui leur sont significatives. **« Une famille est comme un jardin enneigé, que nous allons découvrir pas à pas, sans savoir ce que nous foulons ».** Cette métaphore que nous devons à T. Cherbuliez résume parfaitement une phase durant laquelle nous allons tenter d'ouvrir des portes. Celles des mondes du sentir, du percevoir, et du croire⁴, les leurs comme les nôtres, tous encore passablement ignorants de ce que cette exploration va révéler. Une demande, même minime, existe-t-elle ? Un projet commun est-il envisageable ? Si oui, cette question posée : un placement pour... quoi ? Et que pensons-nous constructif de leur proposer en retour ? Il s'ensuivra des développements, qui correspondent à l'évolution de chaque situation au fil du temps. Aucune conclusion, en revanche, notre volonté étant de mettre l'accent avant tout sur le comment, des transformations amorcées, et non sur la clôture de processus.



Quatre vignettes pour un seul article, cela peut sembler beaucoup ou... si peu, compte tenu de la grande richesse du travail en institution.



Donatello De l'enfant victime à l'adolescent en devenir Anamnèse, demande initiale

C'est un premier placement pour Donatello, alors âgé de 14 ans. Il vit chez ses grands-parents à Genève depuis l'âge de deux ans, tandis que ses parents, divorcés, résident en Italie. Il a deux frères. L'aîné est resté auprès de la mère, tandis que le benjamin est éduqué par le père. Lui, le garçon du milieu, a subi des abus sexuels durant sa petite enfance, commis par le fils adolescent d'un ami des grands-parents. La culpabilité de ces derniers reste vive. L'I.P.E (intervenante en protection de l'enfant) du SPMi (Service de protection des mineurs) nous expose une éducation « à l'ancienne », faisant la part belle à la surprotection. La grand-mère porte ainsi toute l'organisation quotidienne concernant Donatello, qui nous est décrit comme un être presque inexistant

sur le plan social, usant de manière excessive des écrans, et présentant une hygiène problématique. Il refuse par exemple de se laver les parties intimes, et souille régulièrement les W.C. Si Donatello a commencé de nombreuses activités, c'était toujours pour les interrompre. On note une grande désorganisation sur le plan scolaire, des difficultés de concentration, des oublis en série, et une agitation en classe qui alterne avec des moments d'extinction. Il suit une psychothérapie individuelle depuis l'âge de 7 ans, et participe à des camps annuels mis sur pied par une association venant en aide aux enfants abusés.

Des tensions intrafamiliales nous sont signalées, en particulier avec sa tante Sofia de huit ans son aînée, qui vit elle aussi à la maison. Il est question de rivalité, jalousie, et d'un rôle parental pris par Sofia, que Donatello lui conteste. La relation s'est crispée avec le grand-père également, fatigué par l'inertie et le désordre du garçon. Quant à la grand-mère, elle nous est dite fragile physiquement, aux prises avec des maladies chroniques justifiant des hospitalisations.

C'est le garçon qui a « réclamé » un placement, à en croire sa psychothérapeute. Tant cette dernière que l'I.P.E et le conseiller social de l'école de Donatello y sont favorables. Le besoin d'un encadrement éducatif est reconnu par ce trio de professionnels, afin d'organiser la scolarité du jeune, lui offrir un terrain fécond pour l'interaction avec des pairs, réguler le temps passé sur l'ordinateur, et l'amener à prendre soin d'un corps désinvesti. L'A.E.M.O était un premier projet envisagé, mais abandonné par l'I.P.E et la pédopsychiatre car estimé insuffisant en considération de la sévérité des symptômes présentés. Nous apprenons que la position des grands-parents est à la résignation, mais pas la fermeture, dès lors que l'école et l'emploi démesuré que fait Donatello de l'ordinateur les inquiètent beaucoup.

Nous pouvons parler dans leur cas de demande d'aide partielle.

Prise de contact, observations, premiers éléments de compréhension

Une toute première rencontre s'effectue avec la grand-mère et son petit-fils, au terme de laquelle nous tombons d'accord sur le fait qu'il vienne passer deux soirées de découverte au foyer. Mouvement de recul du garçon tandis que nous nous retrouvons une semaine plus tard en salle de réunion, après qu'il ait pourtant donné son aval à une entrée en matière : « depuis que ça a commencé, je ne me sens pas bien, je veux rester en famille ». Donatello aspire à ne pas « faire de la peine » à sa grand-maman, pour laquelle c'est au petit-fils de décider. La voix du grand-père absent de la séance va se faire entendre par sa femme, qui dépeint un homme « triste » et usant de la menace d'un renvoi de Donatello en Italie. Nous choisissons d'accueillir cette volte-face, d'y trouver un sens, de donner écho à la souffrance exprimée par la grand-mère de ne pas y arriver (« on a tout essayé »), à une difficulté de se séparer qui lui soutire des larmes en abondance, de même qu'aux craintes liées à cette expérience totalement inédite pour eux.

Surtout ne rien précipiter... Nous proposons d'étendre la phase d'admission en leur suggérant de nouvelles rencontres avec tous les professionnels qui soutiennent la mesure. Des rencontres qui devraient idéalement inclure le grand-père, dont nous apprenons qu'il vient de lancer à la maison à Donatello : « il ne faudra pas nous reprocher de t'avoir abandonné ! » Loyauté, déloyauté : le thème est très sensible. Outre le fait qu'il nous paraît opportun de faire mûrir une demande d'aide que nous voyons poindre, même brouillée, nous sentons l'importance d'œuvrer afin que la décision de placement ne repose pas sur les seules épaules de Donatello. Deux semaines s'écoulent jusqu'à la réunion suivante au foyer. « On a décidé que c'était oui, nous sommes prêts à signer » : la grand-mère s'est fait le porte-parole du groupe familial, après le tour de consultation recommandé. Donatello peut entrer.

L'impression qu'ils nous laissent, cela étant, est celle d'un arrêt collectif : patterns transactionnels fixes, impuissance rageuse ou tristesse, essais, échecs. Frappés, nous le sommes par l'inertie de ce garçon d'une profonde passivité, indéfini. Il a l'allure d'un vieux jeune, à moins que ce ne soit d'un jeune vieux, somme toute très peu en prise sur le temps de la transformation pubertaire, négligé sur le plan vestimentaire, replet, mou, et asexué. Des moments d'animation se produisent toutefois dans sa vie, lorsqu'il est face à un écran.

Un placement pour... quoi ?

Des grands-parents, une psychothérapeute, une I.P.E, et un conseiller social nous demandent explicitement « de cadrer et stimuler » Donatello. Ou quand la définition du problème pose problème, en ce sens que nous nous sentons d'emblée invités à le voir irresponsable, nous occuper de son sort, et éventuellement le blâmer. Bref, à le traiter comme il a appris, et perpétuer de la sorte le modèle « adulte actif – ado passif » qui leur sert de référence. Le repérage précoce de cet appel à renforcer un isomorphisme nous incite à penser la perturbation d'un ordre bien établi. Donatello a été en effet couvert des années durant : à nous de le découvrir ! Comment ? Et si nous l'étonnions en l'intéressant aux tâches qu'il pourrait estimer être ou faire siennes ? Et si nous nous fixions comme but de résister à la tentation de la complémentarité rigide avec lui, en reconnaissant et interrogeant son maître intérieur ? Celui à qui l'on poserait des questions telles que : « que veux-tu ? D'accord, tu insistes pour nous affirmer que tu oublies tout. Et si tu te décidais à te souvenir, que ferais-tu ? ». On l'aura compris, c'est vers un programme de responsabilisation du garçon, partagé avec cette famille, que nous voulons tendre. Avec ce vœu secret que nous formulons en équipe que Donatello puisse passer un jour de « j'ai été amené » à « je suis venu » au foyer.

Porter un regard d'ensemble sur la dynamique intra-familiale est aussi avoir à l'esprit la jeune tante Sofia, instituée parent à un moment donné, avant d'être

mise en défaut par Donatello qui la considérait plus comme une sœur qu'autre chose. Il nous semble valable de l'associer à la réflexion un temps, de sorte qu'elle puisse nous exposer ce qui pose problème selon elle, proposer des directions de changement, pour laisser ensuite le couple grand-parental s'arranger avec nous tandis qu'elle quitterait une position « up », afin de mieux se consacrer à bâtir sa vie de jeune adulte.

Une coopération très étroite avec les grands-parents est envisagée, sous la forme de téléphones hebdomadaires entre la grand-mère et l'éducatrice référente, et d'entretiens de famille d'une haute régularité. L'intention est d'y donner une place de choix au grand-père, dans une double fonction de soutien de son épouse et d'encouragement à la reprise de croissance de Donatello.

Avec un système d'une stabilité si élevée, il s'agira en outre de démontrer autant d'intérêt pour le changement que pour le non changement, en ayant bien conscience, la chose étant en l'espèce exacerbée, que nos possibles réussites signeraient sans doute leur échec. Il y a eu en effet tant d'essais couronnés d'insuccès que toute amélioration hors du milieu familial nous apparaît une pilule bien difficile à avaler. Aussi choisissons-nous de leur donner le pilotage de la conception de la plupart des changements à réaliser, et de soumettre toute idée de transformation que nous pourrions avoir à leur approbation.

Nous compterons sur la loyauté de Donatello à ses grands-parents pour qu'il les expose le moins possible à l'insuffisance, la honte, etc., autant que nous ne perdrons pas de vue leur mérite de personnes impliquées et réellement soucieuses du bon développement de Donatello.

La question de l'abus sexuel, traité en psychothérapie depuis de nombreuses années, nous donne à phosphorer. Mettre en mots, raconter, élaborer, d'accord... mais à partir de quand courrons-nous cependant le risque de fabriquer une personnalité victimaire par excès de préoccupation ? Quelle est

la limite au-delà de laquelle l'action thérapeutique devient éventuellement contre-productive ? Nous craignons à ce stade une aggravation iatrogène ou victimisation secondaire (Van Gisjeghem, 1992), que la grand-mère entend et illustre même à sa façon : **« comme il n'avait plus grand chose à raconter, Donatello m'a dit qu'il s'était mis à réciter des choses imaginaires en thérapie de groupe »**. L'aider à grandir, de ce point de vue, signifiera ne pas nous attacher directement au trauma, et imaginer qu'il pourrait oser enlever quelques plâtres ou béquilles, à des moments qu'il jugerait adéquats.

Nous songeons à établir un climat de rencontre favorable à l'émergence de désirs chez un être dont l'imaginaire est comme en berne. Orphelin en termes de désir, justement, chez une mère et un père qui l'ont tous deux abandonné, Donatello nous donne l'impression d'être passé à côté de la période de latence, si propice à la découverte du monde et de son fonctionnement. Misons donc sur la naissance d'un goût pour l'exploration : et s'il allait au-delà de son quartier, déjà ? Dans quelle formation se verrait-il, ensuite ? Serait-il partant pour une nouvelle initiation musicale, sportive, ou artistique, enfin ? Resteront d'inévitables plages de vide, d'absence, d'attente, et de frustration du recours spontané à l'ordinateur lorsque surgira l'ennui. Mais n'est-ce pas là un programme tout aussi constructif pour le déploiement des ailes de l'imaginaire ?

La culpabilité infinie de la grand-mère mérite à son tour une réception particulière. **« La faute »** dit-elle, pour ajouter : **« j'ai dû prendre le monde entier sur moi »**. Inexpiable ? Toujours est-il que nous sommes prêts à discuter du bien-fondé de la protection donnée à l'enfant, remarquer la sollicitude dont elle n'a cessé de faire preuve vis-à-vis de son petit-fils, et relever son engagement de grand-mère lorsqu'elle a recherché ou facilité la mise en place de dispositifs thérapeutiques. Nous pressentons qu'une partie du travail qui pourrait leur permettre, à terme, de tourner une page en faisant confiance à la vie et aux chemins multiples de la guérison se fera hors de la présence de Donatello. La grand-mère imagera le

propos par une cicatrisation lente, très lente.

Il ne suffit pas de fournir à un enfant les moyens de devenir adolescent. Encore faut-il aider l'entourage à supporter, puis accepter une mue déstabilisante, à la fois réjouissante et inquiétante. Quoi de mieux qu'une association provisoire⁵ d'adultes à même de pouvoir en débattre pour catalyser une émancipation et offrir l'accès à un nouveau statut à Donatello ?

Développements

Durant les deux années de placement qui vont suivre, nous allons assister à différents mouvements dignes d'intérêt sur le plan de la transformation de soi de Donatello et de son système d'appartenance.

C'est ainsi qu'après avoir roulé longtemps sur un tout petit vélo, il opte pour un modèle plus grand, c'est-à-dire un véhicule adapté à sa taille supérieure, à même de lui permettre des déplacements rapides et davantage éloignés de sa base. La valeur métaphorique du changement est réfléchie avec lui, qui s'en amuse beaucoup.

Donatello se lance dans l'achat de nouveaux vêtements, recherche une harmonie vestimentaire. On le voit tirer parfois fierté du fait de grandir, mincir, heureux en voyant que d'autres voient. Son hygiène progresse de façon nette. Cette opération de narcissisation se trouve appuyée par un bilan neuropsychologique qui est tout à son avantage. En somme, il a commencé à apprivoiser son image, n'hésitant plus à en jouer avec le miroir.

Sa socialisation progresse à l'avenant. Donatello s'éclaire dans les entretiens individuels, fait entrer quelques nouveaux visages dans son cercle de proches, quête encore des **« rapports conviviaux »**, ainsi qu'il aime à le dire.

Nous devenons témoins de sa curiosité débûtante, balbutiante à l'endroit des filles. D'un éveil libidinal qui le déroute, mais l'attire de concert.

Un projet scolaire finit par naître après de longs mois de vide, de représentation blanche de tout, et cela en dépit d'un accompagnement éducatif conséquent.

Il nous annonce un jour sa décision d'espacer les séances chez sa psy, puis de clore le chapitre thérapeutique après onze années de suivi régulier auprès de différentes thérapeutes.

Oui, Donatello devient un sujet désirant, plus porté à la définition de soi : ce qu'il aime ou non, veut ou non, nous devient audible. Cet accès supérieur à la parole va également de pair avec l'aventure initiée de la démarcation, la critique de règles familiales, pour ce garçon qui relève et retourne des contradictions aux adultes. Début d'une période de conflictualisation intéressante, qui prend le pas sur la posture de résistance passive que nous lui connaissions au début du placement. Un enjeu devient alors de lui apprendre à civiliser des formes d'expression assez maladroites, car provoquant colère et ruptures relationnelles dans sa famille en particulier, quoi qu'elles soient les signes d'une maturation psychique certaine. Notre médiation transgénérationnelle gagne encore en importance dans ces moments-clefs.

Croître signifiant créer autant de dysharmonie que de promesse de lendemains meilleurs, le grand-père répugne à voir son autorité contestée (**« c'est qui qui commande ici ? »**), tout en jubilant devant ce changement amorcé (**« je vois de plus en plus un homme devant moi et j'en suis très heureux »**). Il en va de même pour la grand-mère (**« il se transforme, c'est merveilleux, mais comment le reconnaître comme ça ? »**).

5. Nous avons donné un développement à cette notion, proposée à l'origine par E. Dessoy (1997), dans notre article « Rite de passage et fratrie : un travail possible en institution » (2007).

Et de qui vais-je m'occuper maintenant ? »). Elle craint tout de même ses pointes d'agressivité verbale, et se dit tentée d'atténuer ce symptôme par un médicament. Nos réunions sont alors la chance d'apprendre à voir ensemble une force vitale nouvelle à l'œuvre, qui comme toute force demande à être maîtrisée. Ne sommes-nous pas en effet face à une des tâches typiques de l'adolescence, qui appartient à la responsabilisation discutée ci-avant ?

Une circularité positive s'est enclenchée. C'est parce qu'il grandit qu'il devient possible de le regarder différemment, et c'est parce qu'on le regarde différemment qu'il grandit.

Wilson. Le chef d'orchestre sans partition



Anamnèse, demande initiale

Deux I.P.E du SPMi se répartissent les dossiers de cette grande famille bolivienne composée d'un couple parental et de ses six enfants. Ces intervenants sont à la recherche d'un foyer pour le deuxième, tout juste 16 ans, qui a confié six mois auparavant à la conseillère sociale de son école secondaire vivre dans un climat de violence familiale généralisée. Il lui rapportait alors des propos dénigrants, des insultes, et des coups portés par le père à la mère comme à ses enfants. Trois autres sœurs en ont fait de même dans leurs écoles respectives. Une mesure dite de « **clause péril** » est prononcée à la suite de ces allégations par le TPAE (Tribunal de protection des adultes et des enfants), qui débouche sur une intervention à domicile marquée du sceau de la confusion et d'une rare violence, à laquelle un nombre important d'intervenants prennent part (policiers ; I.P.E ; sous-directeur du SPMi ; Unité mobile d'urgences sociales ; et psychiatre de garde). A l'exception de la fille aînée, majeure, tous les enfants sont placés par le juge dans un foyer

ouvert en urgence pour cette fratrie nombreuse. Une telle solution exceptionnelle n'étant pas appelée à durer, il convient de trouver des lieux d'hébergement pour chaque enfant : si les trois plus jeunes pourront rester ensemble dans un foyer pour enfants, deux structures d'accueil se doivent encore d'être trouvées pour les plus âgés, dont Wilson. Nous apprenons de sa situation présente qu'elle coïncide avec une scolarité perturbée, c'est-à-dire marquée par un fort absentéisme, de l'insolence vis-à-vis du corps enseignant, et du racket exercé sur des pairs, qui lui valent des exclusions momentanées. Des signes qui s'ajoutent en réalité à un retard important dans les acquisitions scolaires, objectivé par des évaluations. Il a été noté que Wilson exprimait par ailleurs un puissant désir d'émancipation, une sollicitude à l'endroit de ses sœurs, au même titre qu'un sentiment de culpabilité diffus s'avérant très difficilement abordable avec lui. Au surplus, l'adolescent a coupé les ponts avec son père, et n'entretient plus qu'un lien ténu avec sa mère. Hors de question d'envisager un retour futur à la maison pour lui.

Les I.P.E nous dépeignent des parents actuellement incapables de remise en question, refusant toute collaboration avec leur service, proposition d'aide éducative ou thérapeutique, et déniaient toute forme de violence intrafamiliale. Une nouvelle ordonnance leur a toutefois octroyé un droit de visite limité à leurs enfants.

De quoi tant de violence manifestée pourrait-elle signer l'échec, dans le cas spécifique de cette famille ? Questionnés, ces professionnels attirent notre attention sur un regroupement familial vieux de trois ans à peine, qui a vu les aînés quitter la Bolivie pour rejoindre leurs parents établis à Genève avec les cadets. Il se serait alors exercé une pression à l'intégration très forte par le père et la mère sur les enfants concernés, à helvétiser au plus vite. Une appartenance religieuse fervente et plutôt radicale est également montrée du doigt.

Prise de contact, observations, premiers éléments de compréhension

C'est Wilson qui entre d'abord dans l'institution, accompagné de deux éducatrices. Il est là comme un paquet que l'on aurait transbahuté, écoute poliment la présentation de notre fonctionnement, puis se fend d'un commentaire laconique : « **c'est mal barré, on ne va pas y arriver, même avec des efforts. Il y a trop de règles ici, pas de wifi** ». Il ne comprend pas la préoccupation des adultes quant à sa dérive scolaire, ne sait plus la raison d'une séparation programmée avec ses sœurs, et, de toute façon, a « **d'autres trucs à faire** » dans un lieu de vie qu'il voudrait plus permissif. Il passera une première soirée de découverte qualifiée de « **galère** », et rédigera un courrier à l'intention de son juge pour lui signifier que sa place n'est pas au Foyer de Thônex.

Arrivent ensuite des parents sans leur fils, qui a décliné notre invitation, à qui nous nous présentons et exposons notre style de fonctionnement. Notre offre est clairement celle d'une coopération afin d'aider une famille à connaître un état de paix consécutif à une période de vie que nous voyons tumultueuse, bouleversante, et traversée par des forces très dispersives. Le couple nous écoute longuement, sans broncher, puis après nous avoir demandé l'autorisation d'intervenir, prend à son tour la parole. Cet homme et cette femme nous content leur recomposition familiale qui fut « **un casse-tête administratif** », se sentent responsables de leurs enfants par-devant la société, la loi, voudraient de Wilson qu'il respecte des principes utiles à son acculturation ou à la vie citoyenne en général, et s'inquiètent encore des fréquentations d'un fils « **qui fait le grand** » depuis des mois. Tous deux se sentaient prêts à récupérer leurs enfants et n'ont de ce fait pas saisi l'impératif de placement : « **ça n'a pas rendu service, et même tout gâché. Le SPMi a pris nos enfants comme si c'était les siens. Tout est ruiné depuis. Et quoi après ? Nous demandons par exemple à ce que nos enfants soient aidés scolairement, et rien ne se passe. Qui protège qui ? Nous ne sommes pas de mauvais parents et allons nous**

battre jusqu'au bout ». Ils font plus tard référence à une bagarre qui s'est produite entre le père et le fils, considérée telle « **une malédiction** », contraire au message de la Bible. « **Et puis il m'arrive de crier, c'est vrai** », admet le père.

Que faire à partir de là ? La mère se définit : « **j'aimerais que nous trouvions ensemble la solution** ». Son mari lui emboîte le pas : « **il est important de réussir à canaliser l'eau et pour moi, il est nécessaire que nous revenions avec vous en arrière pour comprendre** ».

Nous ressortons de cette séance inaugurale avec de l'espoir, non seulement touchés par la détresse de ces parents, mais aussi convaincus de l'existence d'une structure en eux. S'ils nous ont communiqué leur vécu d'incompréhension, de dépossession, et de stigmatisation d'une part, ils ont de toute évidence des valeurs à transmettre à leur premier fils d'autre part, sans trop savoir comment, et donc au risque de s'égarer. Nous nommons le cycle désobéissance/transgression <—> réponse violente qui s'est installé, avec une responsabilité partielle imputable à un adolescent de 16 ans que nous nous figurons pris dans un rapport de force avec son père, de même qu'avec d'autres figures d'autorité telles que ses enseignants et son juge, qu'il tend à mésestimer sans trop de discernement.

Des ouvertures se sont formées. A la différence de Wilson qui n'a formulé aucune demande, ses parents, eux, se sont montrés intéressés à entreprendre un travail exploratoire avec notre équipe.

Un placement pour... quoi ?

Nous appréhendons un adolescent empêtré dans son excès de pouvoir, un chef d'orchestre démuné de partition à qui échappe une bonne partie des notes de musique dissonantes produites çà et là dans la fosse. Comme le SPMi est provisoirement décrédibilisé aux yeux des parents, voire hors jeu, et qu'une alliance naissante semble se constituer entre cette mère, ce père, et nous, il nous revient d'endosser le rôle de maître de cérémonie d'un rite de passage à même d'organiser l'accès à une nouvelle étape de développement individuel et collectif. En plus clair, nous pourrions devenir un trait d'union, une force de rassemblement visant par exemple à remettre tous les partenaires du placement autour de la table des négociations, ainsi qu'une force de proposition acceptable, eu égard à l'opposition statique et paralysante existant aujourd'hui entre ces parents et le service placeur.

L'entreprise d'un authentique et profond travail de débriefing apparaît essentielle. Comprendons que l'intervention inattendue et musclée à domicile a laissé des personnes en état de choc, stupéfaites. Profondes sont les empreintes. Nous prenons conscience qu'il y aura lieu d'adopter une posture d'écoute active de longues heures durant, afin de recevoir un lot d'émotions négatives qui ont déjà affleuré. Afin de permettre aussi le récit de faits, l'exposé que chaque parent a de l'événement traumatogène, dans une visée ordonnatrice où nous nous essaierons à comprendre l'incompréhensible ensemble.

Avec l'éclatement d'une famille est allé l'éclatement d'individus. Pour ne parler que de Wilson, nous remarquons vite une résistance faible à de multiples tentations, des désirs irréalistes, une menace de plus en plus sérieuse de désinscription scolaire, sociale, et familiale, enfin un refus de presque toute règle ou guidance adulte. Le jeune nous le fait savoir, il veut jouir de la vie ici et maintenant, avec frénésie, et sans plus aucune entrave. « **On peut se représenter l'adolescence par la métaphore d'un bateau dont le moteur s'est développé plus vite que le**

gouvernail » : cette autre image de Théo Cherbuliez (2013) s'incarne bien en la personne de Wilson. Un problème de taille, toutefois : ses transgressions du cadre du foyer et son irrespect des professionnels induisent des fantasmes de contention forte chez ces derniers. Omniprésence du thème de la violence, qui déploie ses tentacules jusque sur notre terrain éducatif. Nous voici contaminés, en train de reprendre à notre compte un pattern transactionnel propre à l'organisation familiale, tout comme dans la situation de Donatello. L'équipe réalise de cette manière qu'elle a du pain sur la planche pour lui retourner autre chose que de la dureté relationnelle en miroir, tout en s'efforçant d'opposer des points de butée à un agir et un parler inacceptables.

Un placement, en l'occurrence, reviendra donc à nous assurer qu'un adolescent retrouve ou conserve sa place dans les différents milieux où il évolue versus une désappartenance consommée dont le prix serait très élevé.

Est-il pertinent de pousser la porte de pièces dissimulant dans leur obscurité des objets tels que la honte et la culpabilité ? Nous pensons que oui, du fait que ce premier sentiment habite avec intensité ces parents et leur enfant. Question d'image pour les aînés qui se croient perçus comme de « **mauvais parents avec un mauvais fils** » par le voisinage, l'institution scolaire, la communauté bolivienne, etc. Honte du fils, en parallèle, qui a pris conscience que père et mère ont perdu non seulement des droits, mais aussi la face... Le second sentiment regarde surtout Wilson, lequel n'avait pas imaginé une seule seconde que sa dénonciation entraînerait des conséquences si drastiques, et qui du reste affirme sans détour : « **j'ai promis à ma mère de changer, d'arrêter de fumer des cigarettes, du H, et de mieux me comporter à l'école** ».

Autant de choses qui nous encouragent à nommer et envisager des voies de sortie de ces pensées ruminatoires, dont on sent qu'elles rongent des individus de l'intérieur.

La nature et la fonction des symptômes de Wilson nous intriguent particulièrement. Nous y cherchons une valeur de message à partager ensuite avec les acteurs familiaux en tentant, au surcroît, de faire la part des choses : qu'est-ce qui réfère en effet au processus normal de l'adolescence, où se met en scène une logique de séparation/individuation, soutenue par l'émergence d'un contre-pouvoir⁶ représenté par Wilson d'après nous ? Qu'est-ce qui relève de possibles vulnérabilités individuelles (impulsivité, déni, vécu anxigène du retard scolaire, etc.) ? D'une crise collective éventuellement non maîtrisée, avec trois enfants devenus adolescents ? D'un regroupement familial tardif et peut-être inducteur de stress adaptatif ? D'attentes parentales que l'on comprend très élevées ? Enfin, la stérilité du premier placement serait-elle à traduire comme une forme de fidélité implicite aux parents ? Un projet devient alors de **« verbaliser au-dedans ce qui a été agi au dehors »** (G. Ausloos, 1981), par la proposition d'une lecture situationnelle et l'emploi de ce qui fait sens pour eux, avec eux. Il se pourrait alors qu'ils déposent leurs armes, pour se fabriquer des instruments.

Développements

La réalité du jeune et la nôtre vont être extrêmement difficiles à relier. Il ne s'est pas présenté sous un jour aimable, ne désire pas nous rejoindre, pour fonctionner au contraire à la façon d'un électron libre, en permanence sur le qui-vive, limitant ses contacts au maximum avec les éducateurs du foyer. Tout ébauche de construction est aussitôt sapée. Sa présence se fait fantomatique de longues semaines durant.

En dépit de cette forme de relation **« non engagée »** (M-C. Cabié, L. Isebaert, 1997), nous expérimentons des approches, adoptons par exemple la posture de ceux qui ne comprennent pas (**« comment es-tu arrivé jusqu'à nous ... que**

fais-tu là ? »), à rebours de toute tentation symétrique. Nous cherchons à ne pas arrondir les angles d'un rapport qui se passe toujours difficilement d'une composante violente, en nous montrant réel, en chair et en os devant lui (**« tu me fais peur... quand tu dis ça comme ça, je ressens une attaque... »**). Nous n'hésitons pas à nous découvrir aussi par la reconnaissance de nos erreurs (**« je n'ai pas été correct avec toi quand j'ai fait ça »**), ce qui surprend ce garçon qui semble n'avoir jamais reçu une graine comme celle-ci.

Vite, nous oeuvrons dans le dessein de reconnecter Wilson au couple parental, non sans avoir solidifié au préalable notre alliance avec eux. Si la stratégie est payante s'agissant de l'évolution de leurs relations intrafamiliales, elle est d'abord inféconde dans notre rapport à l'adolescent. Cet échec procure néanmoins le grand avantage de placer désormais deux parents dans un rôle actif d'intermédiaires. En clair, parce que nous prêtons une oreille attentive à ces parents, ils vont à leur tour s'intéresser à ce que nous pouvons leur amener en matière de suggestions éducatives, recadrages, etc. Parce que nous les soutenons, ils qualifient en retour nos actions auprès de leur fils et le confrontent à ses comportements parfois insultants envers nous. La soudure associative réussie avec père et mère, couplée à la reprise de relation entre ce fils et ses parents, permet à terme de construire un triangle de considération et d'aide mutuelles.

« Mais alors, il y a aussi des règles dans un foyer ? » Aussi surprenante qu'elle puisse paraître, cette découverte appartient à Wilson. Oui, des règles ici comme à la maison... Cette prise de conscience graduelle s'est avérée porteuse, en ce qu'elle a permis un changement d'angle de vue chez Wilson, qui commence à

entrevoir une autorité parentale protectrice, rattachée à des usages sociaux. Il fait un pas d'importance en voulant s'amender : **« j'ai eu de la peine à me contrôler à la maison, c'est vrai, et je n'ai pas toujours écouté, respecté. Il y a quelque chose avec moi, je ne dois pas me foutre de ce qui se passe là-bas »**.

« Peut-être les symptômes sont-ils porteurs d'un sens et disparaissent-ils uniquement une fois que leur message a été entendu » (E. Yalom, 1992). Notre décryptage des conduites de Wilson, également vues à travers le prisme familial, a révélé :

- a. la tension d'un écart entre les attentes du couple parental sur le plan scolaire et le niveau objectivable de leur fils. S'en est suivi un travail de réajustement, pour abaisser une pression subie et préparer l'entrée dans une structure adaptée aux moyens cognitifs de Wilson
- b. l'intérêt de donner un retentissement aux aspirations à l'individuation du garçon, dans un cadre nouveau de liberté négociée, au sein duquel il y a place pour une différence qu'il n'est plus capital de ré-introduire par la force. Soit par une prise d'armes et un passage dans le maquis
- c. une loyauté masquée du fils vis-à-vis de père et mère. Entendons par là qu'en échouant jusque-là avec tous les professionnels impliqués dans sa prise en charge, Wilson réhabilitait des géniteurs injustement privés de certains droits et dont la dignité s'en trouvait bafouée. Certes, il leur faisait **« honte »** par son attitude face au genre adulte... mais la plus écrasante des hontes n'était-elle pas liée à l'image dégradée que ces parents affirmaient avoir auprès de leur communauté ?

Des conditions pour l'édification d'une relation de transmission entre un père et son fils ont vu le jour, offrant au premier de pouvoir s'entretenir avec le second **« de la route à suivre pour devenir un homme »**. Et Wilson de rester assis à côté de lui, à l'écoute, comme s'il s'initiait à apprendre à comprendre.

La préparation individuelle et collective au retour à domicile s'est réalisée conjointement aux autres mouvements décrits. Comment ? En sondant les membres de la famille à ce sujet ; en balisant très concrètement ce chemin où nous avons placé quelques garde-fous de concert ; en majorant leurs temps de rencontre hors de notre présence ; et en concevant ensemble une aide au-delà du placement. Cette démarche s'est opérée avec le souci que des parents exercent au mieux leur fonction, sans que ne plane sur leurs têtes la sanction d'un **« mal faire »**, et qu'un adolescent ne régresse plus à une position oscillant entre soumission silencieuse et guérilla.

6. Pour une compréhension détaillée du rapport entre des comportements contestants individuels et une culture familiale rigidifiée, nous recommandons la lecture de l'article « Terrorisme et démocratie : la mondialisation d'un processus pathogène. Quand le monde fonctionne comme une famille malade... », de E. Dessoy (2005).

Antoine.
« Je ne sais pas »



Anamnèse, demande initiale

La première présentation de la situation est assez atypique, puisque ce sont l'I.P.E, une ancienne éducatrice référente, et la pédopsychiatre d'Antoine qui viennent à nous. Elles nous relatent le parcours d'une mère originaire du Sri Lanka, qui s'éprend d'abord d'un Belge en voyage dans son pays, rentre à Bruxelles avec lui, s'en sépare, avant de rejoindre une cousine à Genève où elle fera la connaissance de son futur mari et père d'Antoine. Cette rencontre qu'elle décrit « providentielle » pour elle vire hélas rapidement au cauchemar, le couple connaissant sans attendre de nombreux et durables épisodes de violence. Aussi l'unique enfant à naître va-t-il baigner dans cette atmosphère singulière qui perdurera au-delà de la séparation du couple, lorsque l'enfant a un an. Elle trouve ensuite un emploi précaire dans une épicerie asiatique qui la licenciera deux ans plus tard. Sans plus aucune activité professionnelle depuis lors et dépendante de l'aide sociale, cette femme présente en outre une addiction à l'alcool qu'elle a récemment

décidé de traiter. La pédopsychiatre nous dépeint une mère aimante bien que limitée en termes d'expression et d'élaboration. Elle est quasi analphabète, en raison d'une scolarité interrompue très tôt au Sri Lanka.

On nous esquisse à grands traits un père charpentier de formation et voyageur dans l'âme, concerné par l'éducation du fils, sans que ce ne soit de manière suivie et protectrice. C'est qu'il peut boire jusqu'à l'effondrement quand il a la garde d'Antoine, lequel a appris tôt par cœur le numéro des urgences. Ses disqualifications d'une ex-femme qu'il estime inapte à éduquer leur fils sont explicites.

A l'âge de neuf ans et dans un milieu toujours aussi dur, scindé, attisant un conflit de loyauté sévère en lui, Antoine parle de vouloir mourir en faisant le saut de l'ange. Une psychothérapie individuelle s'engage, assortie d'une A.E.M.O, afin d'aider la mère à poursuivre l'éducation de son fils dans un climat de sécurité. La mesure n'empêchera pas un placement en foyer l'année suivante, à l'initiative d'une mère doutant toujours plus de ses compétences parentales. Il s'en suivra un séjour institutionnel de trois ans, durant lequel est amorcé un travail sur la croyance de l'enfant qu'il lui revient de porter ses deux parents. Ce sens très aigu de la responsabilité a en effet été repéré tôt par les éducateurs, qui observent aussi le devoir d'excellence que s'est imposé Antoine à l'école.

Le père décède d'une hémorragie interne, brutalement. La culpabilité qu'en éprouve l'enfant devient un thème central. Son endormissement se transforme en une affaire des plus compliquées, et il trouve bientôt refuge dans les jeux vidéo à s'en épuiser. Antoine ne décroche pas scolairement pour autant, si bien qu'un an après, mère et fils demandent conjointement un retour à la maison combiné avec une P.C.E (prise en charge éducative extérieure). C'est malheureusement un revers. Antoine s'absente de l'école, se recroqueville sur lui-même en s'enfermant de plus en plus dans sa chambre d'où il rejette toute aide proposée. Les semaines qui s'égrenent deviennent les

témoins de l'installation d'un véritable état de prostration, auquel une décision d'hospitalisation vient mettre un terme. On frappe à notre porte au sortir de cette étape de soins médicaux.

Prise de contact, observations, premiers éléments de compréhension

Nous avons été prévenus par la psychothérapeute d'Antoine de ses deux grandes peurs au seuil d'un second placement : il pense d'une part que nous n'allons pas manquer de lui demander ce qu'il ressent, question à laquelle il n'a jamais su quoi répondre. Antoine associe d'autre part son entrée en foyer à une mort probable de sa mère, qu'il n'imagine pas pouvoir survivre à son départ de l'appartement familial.

Toujours est-il qu'ils nous rejoignent un bel après-midi d'été, tout juste précédés par l'intervenant en protection de l'enfance. Surpris, nous le sommes d'emblée en écoutant la maman balbutier un français très rudimentaire, malgré une présence de quinze ans en terres francophones. Qu'à cela ne tienne, elle aimerait réussir à communiquer avec nous seule, c'est-à-dire sans interprète.

Ils sont là tous deux en bout de table, appuyés l'un contre l'autre, et ne semblant pas vouloir manquer une seule occasion de se toucher mutuellement. Évasif dans ses propos, le regard fuyant et dans le vide, Antoine passe son temps à monter ou descendre la fermeture éclair de sa jaquette, quand il n'est pas occupé à enrouler des mèches de cheveux de sa mère. Elle arrive non sans peine à nous faire comprendre qu'elle serait rassurée de le savoir entre de bonnes mains, et en contact quotidien avec d'autres jeunes de son âge. Elle se soucie au surplus de son réinvestissement scolaire, vis-à-vis duquel elle attend notre appui marqué, de même qu'elle aimerait que son fils soit constamment accompagné par un éducateur lors de ses déplacements nocturnes en bus. Elle se montre en plein accord avec l'I.P.E quand ce dernier dit l'importance, pour Antoine, qu'il sorte de son inertie, reprenne une pratique sportive suivie, et

accepte de communiquer avec sa mère. Une autre figure familiale émerge à la faveur de nos échanges : la grand-mère paternelle, avec laquelle Antoine a fait de petits voyages en Suisse ou à l'étranger, et chez qui il lui arrive de séjourner.

C'est d'une forme de symbiose silencieuse dont nous sommes les observateurs ici. Aucune parole n'a été échangée entre eux. Tout se passe en réalité comme si leur communication avait élu domicile dans le seul monde de l'éprouvé, du sentir, « là où se trouve notre première manière d'exister avec l'environnement et où la différence n'existe pas encore » (E. Desso, 1988). Nous remarquons et comprenons que leur chorégraphie, si elle fait de prime abord la part belle à la fusion des corps, intègre aussi des mouvements de rupture du contact. Ce sont les instants où Antoine se dérobe soudainement au regard de sa mère ou cherche à lui tourner le dos, par exemple. Ce silence absolu d'abord, et de tels sauts entre le proche et le lointain ensuite, nous interrogent quant à la genèse de leur attachement et à l'effet d'un nouvel éloignement : ces deux-là auraient-ils été à un moment donné interdits de parole ? Et puis, à ce stade, est-ce que séparer reviendra à amputer ou... libérer ?

A côté de la crainte d'un changement mortifère exprimée par le jeune, une authentique demande existe, véhiculée par la mère et le réseau de soins.

Un placement pour... quoi ?

Une priorité nous semble être de veiller à ce que la mère soit bien entourée, en écho à l'effroi du fils, ainsi que pour elle-même. Nous ne tardons pas à recourir au sociogramme pour tracer la carte de ses liens, dont la grande majorité comprend des professionnels de la relation d'aide (assistants sociaux, ethnopsychiatres, médecins de l'Hôpital Universitaire de Genève, éducateurs, etc.). Quelques membres de sa famille résidant au Sri Lanka viennent en outre travailler quelques mois par année dans la région genevoise, membres avec lesquels elle a construit une relation en pointillé. Il va donc s'agir de nous assurer de la continuité de sa reliance, d'entrer en dialogue avec ces partenaires, et de participer au besoin à des rencontres de réseau.

Nous demandons à la mère de dire et répéter à Antoine qu'elle se sent suffisamment forte, avec de tels appuis objectivés, pour tenir debout sans son enfant-béquille.

La perte du père est une autre question cardinale. La psychothérapeute d'Antoine nous rend attentifs au fait qu'en logeant désormais tout près de l'appartement que son père occupait, le fils aura une raison supplémentaire d'y penser. La grand-mère, que nous commençons à recevoir également avec Antoine, situe un déclencheur net de décompensation psychique de son petit-fils à l'endroit de la disparition subite de son fils. Elle a bien tenté d'en parler plusieurs fois avec lui, pour une issue qui était invariablement la même : **« un an après encore, il refusait de me répondre et quittait la pièce »**. En dépit de cette perte déniée, nous estimons valable de lui tendre la perche avec régularité. Nous saisissons vite que ce décès correspond à une expérience émotionnelle traumatique, renforcée par l'arrivée en retard du garçon à la cérémonie funéraire où il a manqué l'hommage rendu par le directeur de son foyer précédent à son père, et où il s'est vu empêcher de voir une dernière fois son corps. Nous apprenons qu'Antoine a pris ensuite l'initiative de faire fabriquer une

plaque commémorative qu'il imaginait pouvoir déposer au cimetière. Une demande toutefois impossible à satisfaire, puisque les cendres du père ont été dispersées dans le jardin du souvenir conformément à sa volonté... Que d'entraves ! Il en résulte un processus que l'on voit inabouti et suspendu, dont la reprise donnerait au garçon les moyens d'élaborer cette mort, de vivre un deuil en passant par le concret, le visible, le cérémonial si nécessaire aussi. Quelle place attribuer par exemple à cette plaque qui repose depuis deux ans au fond d'une armoire ? Antoine nous paraît de la sorte hanté par la mort et porteur d'un fardeau lourd à l'en immobiliser, que nous aimerions le voir déposer.

Comment socialiser un être révélant d'emblée une forme de bizarrerie comportementale et relationnelle, privilégiant un mode de contact distancié avec le monde environnant ? Nous nous représentons un jeune en adéquation partielle avec ce dernier : à l'évidence, les rouages de sa cognition tournent, il fait montre d'un grand appétit littéraire, son esprit logico-mathématique est performant, mais de façon concomitante, ses intérêts restent très ciblés et rarement partagés. Il dit si peu de lui, ou alors de façon factuelle en apparence détachée de tout affect, que nous parlons volontiers d'inhibition socio-émotionnelle pour qualifier cette manière d'être au monde, à laquelle se joint une expérience faible de la décentration affective.

Notre démarche entreprise d'historisation nous conduit à appréhender un sujet ayant grandi dans un système à fonctionnement autistique. Clarifions. Aussi saisissant que cela puisse paraître, ce père refusait à la mère de prendre des cours de français ; en parallèle, il lui proscrivait toute communication dans sa langue maternelle avec Antoine, ce qui a eu pour effet qu'aucune langue ne pouvait être pleinement partagée par eux ; pour ne rien arranger, cet homme évitait tout contact physique avec son fils ; en fin de compte, la curiosité fort limitée de cette femme pour un monde qu'elle décryptait difficilement et voyait rempli de dangers a constitué une ultime fermeture

sur soi dont on ne peut ignorer la portée sur l'éducation d'un enfant en bas âge. Comme elle nous le confiera un jour : **« chez nous, c'était chacun dans son coin »**. Le parcours reconstruit de deux parents en errance, déracinés, peu intégrés, dans leur famille d'appartenance déjà, alimentera notre perception d'un déficit du lien global.

Nous prévoyons une longue phase d'apprivoisement du garçon, dans un milieu de vie qui a la particularité d'être rempli d'animation et de stimulations multiples s'offrant en contraste total avec les apports de son milieu d'origine.

Développements

Les premiers mois de placement vont correspondre à une plongée dans l'abîme, puis à un effondrement complet d'Antoine. En proie à un profond mal-être, il en perdra le sommeil, l'appétit, l'aptitude à penser, et entrera dans un état quasi végétatif. Un épisode dépressif majeur, autrement dit, qui va le ramener à l'hôpital.

La réalité des placements est aussi celle-là : les garçons qui nous sont confiés peuvent **« faire des boucles »**, rendant toute équipe éducative, même animée de la meilleure volonté possible et dotée de ressources créatives, insuffisante pour répondre à la puissante amplification d'un trouble. Il y a alors lieu de recourir à des structures médicalisées, devenues nécessaires en vue d'une progressive réstabilisation psychique. Plusieurs semaines vont passer, jusqu'à ce qu'une réunion de réseau ne ponctue la fin de ce nouveau séjour hospitalier qui débouche sur une prise en charge combinée : un centre thérapeutique de jour entrera ainsi dans une articulation complémentaire de soins avec notre foyer d'éducation.

Comment apprendre à être ensemble ? Lui et nous ? Lui et sa mère ou sa grand-mère ? Et si nous options pour un esprit de recherche, empreint de souplesse ? Nous essayons alors le silence partagé, avec humilité et attention ; le guet très patient de signaux d'ouverture d'un esprit insondable aux intentions peu prédictibles ; le prêt de pensées, d'émotions à Antoine au travers de monologues qui pourraient éveiller à terme quelque chose en lui, le faire réagir dans le sens d'une acceptation ou d'un refus de notre définition ; la parole secouante, la colère chaude avec un espoir de vitalisation de nos échanges.

Nous restons vigilants en équipe au surgissement de contre attitudes négatives chez les encadrants, qui peuvent découler de leur sentiment de ne pas exister ou d'être réduits à

Chris. « Le problème avec nous est que nous sommes tous torturés »



Anamnèse, demande initiale

Chris est l'aîné d'une fratrie de trois enfants. Sa mère a épousé un Cambodgien bouddhiste dans son pays où elle a résidé quelques années, et avec lequel elle a conçu Chris et sa sœur Mylène. Des raisons économiques surtout expliquent la volonté du couple de quitter un jour le Cambodge pour s'installer en Suisse, sans que l'homme n'y trouve jamais sa place. Il va en résulter un divorce et un retour dans son pays natal pour le père de Chris et de Mylène. Deux années s'écoulaient avant que leur mère ne se lie à un Malgache à Genève.

Chris commet une tentative de suicide par défenestration l'année où sa mère et son compagnon se mettent en ménage, et plus précisément lorsqu'elle trouve une famille d'accueil pour recevoir les deux aînés un week-end par mois. Première hospitalisation pour ce garçon alors âgé de huit ans, à laquelle succède une prise en charge psychothérapeutique ambulatoire. Du temps passe, un troisième enfant prénommé Kevin naît dans un contexte de

tensions conjugales et familiales. Toutes les relations prennent un tour de plus en plus houleux dans un quotidien fait d'allées et venues de ce compagnon, ainsi que d'une difficulté croissante, pour elle, à concilier l'éducation de ses trois enfants, son travail, et sa vie de couple en dents de scie. Elle craque et attende à sa vie. L'I.P.E en charge de la situation sollicite rapidement une A.E.M.O. Parallèlement, Chris entre à l'école secondaire, commence à consommer du cannabis (qu'il lui arrive de dérober à sa mère), s'essaie au petit trafic, à l'alcool également. La mesure d'aide à domicile est interrompue, car estimée trop légère, à l'image d'un suivi à peine entamé dans une fondation spécialisée dans le traitement des addictions. Une énième explosion survenant entre Chris et sa mère pousse le garçon à demander et obtenir un placement dans un foyer dit d'urgence. Deux mois d'éloignement, qui rimeront avec un certain apaisement relationnel, avant que ne reprennent les hostilités. Désespérée, à bout de ressources, la mère décide d'envoyer son fils au Cambodge chez le père pour un trimestre. Nouveau clash au retour. Chris réclame une entrée à l'hôpital psychiatrique à laquelle sa mère consent, pour s'opposer ensuite au traitement médicamenteux prescrit. Elle va lutter de toutes ses forces et arracher la fin de cette hospitalisation volontaire, tandis que l'IPE interpellera en réaction le TPAE, convaincue de la nécessité de retirer la garde à la mère. C'est là qu'est également entamée une démarche prospective auprès de notre foyer, qui pourrait aboutir à un placement censé offrir un cadre contenant et structurant au garçon. Questionnée sur cette perspective, la mère a répondu à l'intervenante en protection de l'enfance : **« je sens que ça devient une évidence, mais ce n'est pas du tout ce que je veux »**. Il nous est enfin communiqué par le service placeur que si Mylène ne pose pas de problème particulier, il en va tout autrement de Kevin, le petit dernier de 6 ans, dont les fréquentes crises de colère, les refus de dormir dans son lit, et le collage quasi constant à sa mère inquiètent beaucoup.

une fonction de récipient de l'humeur parfois irritable d'Antoine. Un équilibre est également trouvé entre retrait et exposition pour ce garçon confronté à une socialisation qui l'épuise. Son désaccordement du monde prend la forme de longues plages de lecture en chambre et d'une bulle retrouvée chez sa mère le week-end. La participation à des camps élève à l'inverse l'humeur d'un adolescent qui s'y révèle insouciant et joyeux.

Une parole à finalité dialogique, des regards qui se croisent, des sourires de connivence vont finir par entrer dans notre espace relationnel.

La plaque funéraire ? Il veut la garder à proximité de lui, rester encore près de ce père que nous devenons autorisés à pouvoir évoquer par touches, en particulier s'agissant de ses voyages ou de son métier de charpentier, qu'il veut embrasser à son tour. Un jour, Antoine exhume des outils lui ayant appartenu, puis nous les présente en affirmant qu'il s'en servira en temps voulu.

Notre constat d'un morcellement familial et de l'esseulement de ses membres nous invite à rassembler désormais la mère et la grand-mère autour d'Antoine dans des entretiens surprenants. Deux femmes pour deux tempéraments, deux approches des mêmes problèmes, deux offres relationnelles marquées par des différences nettes, mais conciliables. L'une touche, protège, s'inquiète, tandis que l'autre, l'aînée, questionne, confronte, encourage à l'exploration... en bon tiers séparateur ! Mettre ensemble, c'est aussi donner une chance à une récitation plus cohérente du passé autant qu'à des projections plus concordantes vers l'avenir. L'inclusion d'une interprète, grâce à laquelle le champ interactionnel s'est enrichi, est devenu un autre moyen d'augmenter la qualité d'être ensemble et de nous sentir tous moins étrangers les uns aux autres, par l'accès au verbe. La place d'Antoine dans les entretiens de famille a

évolué : lui qui se tenait d'abord physiquement hors du cercle des adultes, occupé à jouer avec des tringles à rideaux ou des capsules de café, a consenti à y entrer et prendre place aux côtés des adultes réunis.

Très sceptiques quant aux chances de réintégration du jeune à l'école ordinaire, nous avons été déjà étonnés d'assister à sa reprise graduelle d'apprentissage, avant d'être franchement abasourdis par sa détermination à conclure sa dernière année de scolarité obligatoire à plein temps. **« Quand le fruit est mûr, il tombe »** dit l'adage. C'est ainsi qu'un soir de février, Antoine annonce à son éducateur référent son projet de suivre l'ensemble des cours donnés dès le 13 mars suivant. Point final ! S'il n'en dira pas plus, nous ne nous priverons pas de parler d'un triple succès. Antoine a en effet trouvé en lui les ressources pour revenir de loin, très loin même. Le bénéfice de ce retour sera une promotion avec des résultats concluants qui, cerise sur le gâteau, lui offriront de signer un contrat d'apprentissage de charpentier dans une petite entreprise familiale, particulièrement bienveillante à l'égard de ses employés.

Que dire encore sinon que nous avons appris à croire en lui, en appuyant notamment ses efforts dans le cadre d'un soutien scolaire interne intensif. Ceci, sans maîtriser tous les ressorts d'une reprise en main et d'un changement qu'il a gardés pour une bonne part au fond de lui. Qu'importe, il progresse.

Prise de contact, observations, premiers éléments de compréhension

Nous proposons un temps de rencontre que nous qualifions de préparatoire à une éventuelle prise en charge à cette famille et l'I.P.E, compte tenu de la position devenue plus opposante et révoltée de la mère face à la mesure recommandée par le SPMi. Une mère qui a parlé en outre d'alerter les médias pour faire entendre sa voix. Cette étape préalable est toutefois court-circuitée par le TPAE, lequel ordonne un retrait de garde, différentes curatelles, et un placement au Foyer de Thônex sans possibilité aucune de recours, deux jours avant notre réunion prévue. Nous apprenons dans la foulée que le Tribunal des mineurs va également s'intéresser de près à la situation, puisque le jeune vient de commettre un délit...

C'est peu dire que la mère débarque survoltée au foyer, dénonçant pêle-mêle le coût trop élevé d'un placement qu'elle se refuse à payer, l'échec du précédent séjour en institution, les restrictions imposées à son droit de visite par le tribunal, et une hospitalisation récente aussi inutile que coercitive selon elle. L'impression donnée est celle d'une femme en guerre avec le monde entier, vécu comme inique et persécuteur. Ce premier contact rugueux n'empêche pourtant pas l'instauration d'un dialogue. Nous découvrons donc l'existence d'un grand-père maternel remarié habitant dans la région, avec lequel Chris a une relation plutôt harmonieuse, tout comme avec sa grand-mère maternelle du reste, elle aussi remariée, et qui l'accueille de temps en temps dans le sud de l'Espagne. La mère a songé d'elle-même à inviter son père à ce rendez-vous initial, mais a abandonné l'idée par « **peur de son jugement** » et crainte de sa propre « **émotivité** » lorsqu'elle aborde des sujets sensibles avec lui. Reste un oncle maternel, qui a choisi de rompre les amarres avec leur famille depuis des années, semble-t-il pour protéger femme et enfants de son influence néfaste.

La relation mère-fils se caractérise par une forte propension à l'escalade symétrique, tout désaccord

étant volontiers monté en épingle de manière théâtrale. Elle évoque par exemple leur « **lien très fusionnel** », tandis qu'il lui assène « **avoir dépassé ça** », et ajoute sur un ton péremptoire : « **je n'ai aucun besoin des autres pour me faire. Personne ne doit diriger ma vie à part moi-même** ». Elle dit vouloir réinstaurer un rapport complémentaire avec Chris « **qui au lieu de faire l'ado et de m'accepter comme mère se prend pour mon mari et le père de son petit frère, qu'il s'est mis en tête d'éduquer** ».

Entre elle et nous ? Nous devinons la possibilité d'une alliance, bien que celle-ci nous apparaisse encore très fragile. Lors de nos toutes premières séances de travail, nous voyons en effet cette femme monter sous l'effet de sa tension intérieure, fourbir ses armes, tirer deux ou trois missiles dans notre direction en s'en prenant par exemple à des pratiques institutionnelles « **beaucoup trop permissives** ». Il lui arrive aussi de commettre des dérapages verbaux avec certains collègues lors de téléphones où elle exige à la fois dureté et souplesse éducatives, le retour de son fils à la maison, avant de revenir à un état d'esprit plus conciliant et ouvert. N'est-ce pas dans un de ces moments d'accalmie qu'elle confie être rassurée que l'éducateur référent et le thérapeute de famille soient des hommes, de surcroît d'un âge tout proche de celui du père de Chris ? Le chaud et le froid sont ainsi soufflés à puissance égale par cette mère qui exprime des demandes auto-annultrices, dont elle est d'ailleurs pleinement consciente.

Entre lui et nous ? Le garçon veut bien d'un foyer, « **mais pas pour longtemps** ». Il y décèle l'opportunité « **de mettre un peu de distance, de diminuer les prises de tête en famille** », sans renoncer pour autant à de fréquents passages à la maison « **pour contrôler ce qui se passe** ». Un protecteur demande ainsi à être protégé.

Nous saisissons une constellation familiale unie dans la douleur, où dire est s'exposer à tout moment à l'incompréhension, au conflit stérile, puis au rejet. La proximité rime ici avec blessure infligée ou reçue, l'éloignement avec désert affectif. Un style relation-

nel à caractère borderline se livre à nous, dévoilant dépendances, haute émotionnalité, perméabilité, et instabilité, qui font valser au quotidien des acteurs dont nous ressentons l'épuisement physique et psychique. Totalement à bout de course au moment de l'admission de Chris, la mère a même dû se résoudre à interrompre son activité professionnelle.

Un placement pour... quoi ?

Ce tout désorganisé nous incite à être très attentifs à la structuration et à la ritualisation de nos échanges avec la mère en particulier, dans le dessein de contenir ses sollicitations en cascade et coups de boutoir occasionnels. En effet, comment tenir dans la durée sans ordonner a minima et résister activement à la disqualification ?

Le projet de stimuler le potentiel associatif, cohésif du groupe familial naît dans le même temps. Nous préconisons l'inclusion rapide du grand-père dans une partie des entretiens de famille, et l'ouverture d'une voie de communication avec la grand-mère en Espagne.

Chris a décrété son autonomie. Dans les faits, nous l'observons s'appuyer énormément sur les éducateurs pour la réalisation de tâches quotidiennes en apparence simples, qui néanmoins le désarçonnent. Entre deux séquences conflictuelles, Chris en appelle à sa mère également. C'est qu'il disperse son courrier, égare des documents officiels, perd ses clefs... Tel le mutant cerné par J-P. Gaillard (2014), il lui est tout à fait « **possible de se vivre autonome tout en se montrant dépendant** ». Nous sommes bien là immergés dans la culture de l'individualisation, terreau d'une puissante adhérence à soi, production de soi, et d'un jugement à l'aune de soi (B. Fourez, 2007, 2009 et 2014). Personne n'aurait de la sorte quelque chose à inculquer à Chris, pris dans sa « **fiction d'autonomie** », qui affirme encore haut et fort : « **il faut me laisser jouer ma partie en toute confiance** ». Grande serait alors la tentation de lui emboîter le pas, si nous n'étions pas avertis de la réalité de son arrêt développemental. Comprenons

que Chris ne va quasiment plus à l'école depuis de longs mois, fume du cannabis (beaucoup) et boit de l'alcool (assez souvent) dans sa chambre, volets fermés et porte close, d'où il ne ressort que pour adresser des reproches aux autres membres de la famille ou exiger de sa mère qu'elle se mette à sa disposition. Chris végète, en un mot, mais va nous aider à ne pas prendre son discours autonomiste au pied de la lettre : « **je crois qu'il serait important pour moi d'avoir des activités et des personnes à qui m'accrocher autres que la drogue et l'alcool, qui me permettraient de changer de dépendances** ». Une partie de lui est donc prête à accepter de recevoir ce qui vient d'ailleurs, « **connaître une dépendance liante** » (B. Fourez, 2007), à être guidée en somme. Aurait-il l'intuition d'une dimension manquante à sa construction, qu'il conviendrait de réhabiliter afin de retrouver un chemin de croissance ?

Nous y croyons, si bien que lorsque le mot « **responsabilisation de Chris** » est utilisé d'emblée par la mère et le grand-père en séance pour définir un axe de changement, nous pondérons leur attente. Certes, nous nous adresserons au grand, c'est à dire à celui qui finira par mettre en œuvre à partir de lui-même, mais non sans avoir pris le temps nécessaire pour ouvrir les yeux sur les besoins du petit, au vécu d'abandon aujourd'hui réactualisé et perceptible à travers cette phrase lancée à sa mère : « **tu m'as toujours menacé de me placer** ».

En tout état de cause, un passionnant programme d'ouverture à l'altérité et la réciprocité se dessine.

La solidité du partenariat à établir avec l'I.P.E nous semble ensuite représenter la meilleure barrière contre un phénomène de clivage et de désignation de mauvais objets, que l'on perçoit très actif dans cette économie familiale. On ne peut pas ne pas être contaminé par une telle organisation, où l'autre ne sécurise pas, et peut même se révéler menaçant. Un autre dont les intentions sont facilement interprétées comme des attaques ou des violations. Que faire, par conséquent, sinon se protéger et établir des relations de contrôle quand la méfiance est à son apo-

gée ? Chris a appris à surveiller sa mère, et réciproquement. L'I.P.E, que tous deux ont apparenté à « **un flic** », est tenue tant que possible à distance de leur famille. Faut-il être surpris que, de manière isomorphe à ce fonctionnement, surgisse enfin une tendance à l'intrusion et à la vérification tatillonne des actions du partenaire dans le rapport que nous entretenons avec le service placeur ? Le traitement de cette reproduction identifiée et partagée avec l'I.P.E nous aidera à nous extraire ensemble d'une source d'influence de nature paranoïde très puissante.

Pour autant, il serait réducteur de cantonner l'effet de champ décrit ici à une adoption de comportements ou modes relationnels gênants, qu'il conviendrait d'atténuer. Accorder de l'importance à ce phénomène dans la situation de Chris est nous offrir d'être touchés par les qualités ou forces positives d'un milieu humain aussi, lesquelles sont de réels facteurs de protection relationnelle. En l'espèce, nous noterons l'intelligence pétillante des membres de cette famille, leur capacité à émouvoir, séduire, un humour pratiqué souvent décoiffant, cet ensemble contribuant au tissage d'un lien fort avec eux.

Nous convenons de nourrir un esprit de coopération propice à l'expression de demandes, la négociation, et la confrontation respectueuse de points de vue dans le triangle formé par la famille, le jeune, et l'institution. L'enjeu est de taille au regard de la volatilité émotionnelle démontrée par la mère, le fils, et dans une certaine mesure par le grand-père. Tous sont cependant intéressés à augmenter leur capacité à gérer une pulsionnalité collective ardente, et se disent convaincus de la nécessité d'arriver à faire entendre leurs voix sans destructivité. Cet accueil de personnes pourvues d'une sensibilité à fleur de peau nous paraît devoir porter la marque de la constance, la paisibilité, comme de l'affection communiquée, ce qui n'exclut en rien de s'indigner lorsqu'une ligne rouge est franchie.

« **Qui est en rage n'est pas en peine** » (T. Cherbuliez, 2013). Aussi sommes-nous prêts à comprendre avec eux leur colère, pour mieux la déconstruire et accéder à la douleur qui en est à l'origine.

Quand une estime de soi est sérieusement détériorée, ne laissant plus apparaître que de rares pousses chétives et clairsemées sur le terrain de l'amour que l'on se porte, une valorisation par le négatif, voire l'odieux, est des plus tentantes⁸. Chris dit un soir de lui-même : « **je suis un nul, une merde... je pense que l'humanité n'a pour moi que mépris, donc je la méprise. Je fais le Grinch** ». L'inviter à reconnaître sa valeur sera un autre élément-clef de notre projet psycho-éducatif partagé.

Le thème de la duplicité est reconnu important par l'adolescent, qui nous décrit vivre des doubles réalités incompatibles. Doit-il prendre en charge frère et sœur ou sauver son navire à la dérive ? Veut-il exercer un métier « **honnête** », tel que ferblantier, ou « **malhonnête** », tel que dealer ? Privilégiera-t-il des valeurs matérielles (qu'il rattache à sa mère, courtière en assurances) ou spirituelles (son père a été moine bouddhiste) ? Plus fondamentalement encore pour lui, comment composer avec l'image d'une mère proche mais faillible, et celle d'un père lointain mais vertueux ? Il y a beaucoup, vraiment beaucoup à réunir en Chris.

Cela fait en réalité trois ans que l'école n'est plus investie de manière régulière par l'adolescent. Face à ce constat, la famille mise sur une année passerelle dans l'enseignement secondaire post obligatoire. Nous sommes prêts à soutenir ce mouvement, bien que notre intuition nous conseille plutôt l'abandon d'un circuit traditionnel pavé d'échecs au bénéfice d'une expérimentation dans un atelier préprofessionnel, lui vierge de tout essai. Mais chaque chose en son temps.

8. V. De Gaulejac (1996) aborde ce problème d'un idéal du moi retourné comme un gant et devenu mauvais, chez des personnes rejetées, niées, bref humiliées de différentes manières.

Développements

Nous vivons d'autres accrocs relationnels avec cette mère, cependant de plus en plus soucieuse de les réparer. Elle se montrera sensible à l'argument selon lequel il y aurait grand intérêt à ce qu'elle et nous soyons solides, crédibles aux yeux de son fils, de sorte à ce que sa maison comme la nôtre deviennent des lieux de sécurité. Plus tard, elle rédigera une lettre à la juge du TPAE dans laquelle sera souligné « **un lien de confiance et de transparence** » en construction avec l'équipe éducative. Autre signe appréciable de désescalade : elle a commencé à payer les frais de placement.

A l'arrêt au moment de l'admission, elle parvient à reprendre son travail graduellement et se décide à entreprendre une psychothérapie individuelle. Sa « **rage contre le système** » perd en intensité : « **ce n'est pas tous les jours facile, mais je réussis mieux à faire le poing dans ma poche** ».

La relation qui l'unit à son père connaît une amélioration. Nous remarquons des échanges plus fluides, des réflexions plus calmes, fécondes, lorsqu'ils sont rassemblés dans l'institution. Le grand-père de Chris prend même une place active de co-thérapeute dans la médiation du rapport entre sa fille et son petit-fils, avec un certain succès. Il va ainsi peser de sa présence, non seulement dans l'espace de parole ouvert, mais également en acceptant de prêter main forte à sa fille à son domicile, comme en accueillant Chris chez lui de façon assidue.

Nous voyons poindre quelques éléments de pacification dans la dyade mère-fils. C'est à un ton de voix abaissé, des paroles ou gestes parfois tendres, une écoute et des rires augmentés que nous en prenons tous conscience. Le chapitre meurtrissant de la famille d'accueil peut être abordé un soir. Chris apprend alors de la bouche de sa mère que ce n'est pas son com-

portement qui a été à l'origine de ce recours : « **j'étais épuisée, terrassée par tout ce qui m'arrivait simultanément dans ma vie de mère et de femme. J'étais au bord du précipice et il fallait que je souffle quelques heures par mois pour m'occuper du mieux possible de ta sœur et toi après. Sur qui pouvais-je compter ?** ». Il se croyait « **mauvais** » au point qu'elle doive se débarrasser de lui, il la comprend maintenant « **perdue** » et « **isolée** » sept ans auparavant. Un genou à terre, déjà, mais néanmoins bien décidée à se relever afin d'accomplir sa mission ! Entre ce nouvel angle de vue au potentiel apaisant, des séquences interactionnelles devenues satisfaisantes, et des moments de séparation sans drame au terme d'entretiens ou de week-ends passés à la maison, il leur est permis de « **commencer à rêver d'une vie de famille normale** », comme elle le partage une fois avec nous.

Et puis, des nuances s'infiltrèrent dans leur discours. Qu'elles soient conceptuelles, émotionnelles, décisionnelles, etc., elles ont toutes en commun d'enrichir un système de pensée régi principalement jusqu'ici par le tout ou rien. Nous offrons à la suite Siddharta (H. Hesse, 1922) à la maman, tandis que nous sensibilisons son fils au raisonnement dialectique produit par le héros du roman philosophique. « **Le contraire de toute vérité est aussi vrai que la vérité elle-même** » : accepter des contradictions (internes ou externes) pour tenter leur synthèse, telle est l'articulation ambitieuse que nous ne cessons de proposer à ces êtres si divisés, toutefois en quête d'harmonie.

Elle fera un autre pas notable en direction de son fils durant un entretien de famille, par sa reconnaissance d'insuffisances éducatives : « **c'est juste, mes enfants ont été exposés à de la violence verbale et physique, et je n'ai pas toujours su les en protéger** ». Elle regrette, il écoute. Autant d'étapes nécessaires. Un jour, le pardon ?

Le programme de restauration narcissique de Chris n'avait rien d'une sinécure, nous le savions, tant l'image qu'il avait de lui-même oscillait entre l'infâme et le grandiose, chaque pic vivant dans l'ignorance parfaite l'autre. Une évolution en pente douce va cependant se produire sur ce plan aussi, par la combinaison de plusieurs forces. Il fallait sans doute, pour débiter, que les efforts réalisés par Chris deviennent visibles et encouragés au sein de sa propre famille, où la traque du défaut avait fini par supplanter toute approche positive d'un problème posé. Si la démarche peut paraître évidente, elle n'en a pas moins exigé une rigueur dans la recherche inlassable d'attitudes dignes d'être valorisées.

Le soutien que nous avons voulu apporter au développement de son sens de l'humour est un autre point d'importance. Pas « **un humour destructeur qui ne fera qu'isoler celui qui s'en sert ou blesser les autres** » (S. Vanistendael, 2000), mais l'accès à des plaisanteries et des rires pour mieux vivre une situation difficile, « **faire face à un décalage entre l'idéal et la réalité** », comme pour trouver une place avantageuse dans son groupe de pairs.

De l'humour à... l'amour. Ce gâcheur de la fête qu'est le « **Grinch** » ne s'est pas privé de déprécier le genre féminin de longs mois durant, dans le prolongement direct de son désamour de soi. Que d'insécurité, de peurs travesties en colère et mépris ! Trouvant sa solitude sentimentale pesante, un peu plus confiant en lui au fil du temps, moins méfiant vis-à-vis d'autrui, Chris va s'autoriser l'attirance pour une jeune femme et oser une première rencontre. Echec, mais pas mat, puisqu'il s'en remettra pour essayer encore, plus tard, en tablant d'ailleurs sur l'humour comme instrument de séduction.

Le retour à l'école qui aurait pu contribuer au renforcement de son estime de lui-même se solde par un arrêt en cours d'année. Coup dur. Après une errance de quelques semaines, il se déclare tenté par la voie de la préformation dans un atelier mécanique où il peut être admis rapidement. Chris adopte tout aussi vite le bleu de travail, double mètre pliant en poche, et déambule dorénavant dans le foyer paré d'une nouvelle identité flatteuse.

Tiendra-t-il ? Supportera-t-il les exigences du monde préprofessionnel ?

Quatre pas en avant, suivis de trois pas en arrière : ainsi pourrions-nous figurer l'évolution globale de Chris depuis son admission. Quand il y a progrès, celui-ci n'est pas toujours confirmé et reste tributaire d'événements déstabilisants : une fête de Noël en famille élargie chez la grand-mère en Espagne qui tourne mal ; un nouveau retour à la maison subit du père de Kevin, le benjamin de la fratrie ; des retraites entamées par la mère avec un prêtre-guérisseur, qui ont le don d'épouvanter Chris. Oui, nous nous sommes attelés à une entreprise éducative et thérapeutique titanesque, où à des phases d'intégration succèdent des phases de régression à un mode de fonctionnement plus archaïque, défensif, soutenu par le clivage. Partant, nous apprenons à détecter notre besoin de nous séparer un temps du jeune, pour mieux le retrouver par après, au travers de l'organisation de séjours ou voyages à valeur initiatique. Qu'il prenne donc l'avion pour l'Espagne avec le projet d'aider le second mari de sa grand-mère à restaurer la villa qu'ils ont acquise... qu'il embarque en compagnie d'autres adolescents sur un bateau, entouré d'éducateurs-navigants, pour découvrir le grand large et l'effort solidaire... qu'il séjourne

encore une fois, deux fois au Cambodge chez son père auprès duquel il mène une vie simple, spirituellement nourrissante !

Souvenons-nous de l'appel de Chris à la création de nouvelles « **dépendances** », avec l'adulte et loin des psychotropes. Sa sagesse est de pouvoir appréhender désormais l'hétéronomie non comme une menace, mais comme une chance d'imprégnation structurante.

Éléments communs aux quatre situations

Nous aimerions adopter maintenant un point de vue transversal pour observer et discuter ce qui nous semble rapprocher ces différents systèmes familiaux d'une part, et les associations créées avec chacun d'entre eux d'autre part.

- La fonction d'**alerte** des adolescents. Qu'ils aient dit explicitement la nécessité d'un éloignement ou qu'ils l'aient montrée par des comportements extrêmes, ayant conduit par exemple à une hospitalisation, nous avons pu compter sur eux pour révéler de réels conflits intrafamiliaux, des impasses relationnelles, un isolement du monde environnant, etc., et signaler le besoin de réaménagements structurels.
- Notre approche de la dynamique fonctionnelle de ces familles a mis en évidence que tous ces garçons partageaient le fait d'être porteur d'une **mission**, ne se limitant pas toujours à attirer l'attention du corps psycho-socio-médical sur une situation devenue critique. Rappelons-nous par exemple le petit Donatello, passivisé et s'offrant aux bons soins d'une grand-mère alors active; Chris et sa volonté de surveiller mère, beau-père, sœur, et frère par des débarquements parfois inopinés à la maison; Wilson qui, une fois l'alarme déclenchée, n'a eu de cesse de protéger l'image de ses parents ; et Antoine, entré au foyer avec un parent mort et un autre désorienté, vacillant, sur ses frêles épaules. Infantilisation, parentification : on comprend ici qu'une des pierres angulaires du travail réalisé avec les familles de nos pensionnaires a consisté à soulager l'adolescent d'une mission entravante, voire paralysante sur le plan développemental. Comme l'écrivait G. Ausloos dans son article fondateur « Thérapie familiale et institution » (1981), « une des premières tâches que l'on pourrait assigner à une thérapie familiale serait donc de permettre au patient-désigné de se distancier de son rôle intrafamilial. Et ceci ne peut se faire qu'en présence de la famille, tant il est vrai que l'on ne peut décharger quelqu'un de sa mission que si ceux qui l'ont délégué sont présents, ou en d'autres termes, qu'un contrat ne peut être

annulé qu'en présence des parties contractantes. Dans les familles, la « dé-mission » ne peut être unilatérale ».

- Ce point mène tout naturellement au constat suivant, hissé au rang de conviction au fil des contacts répétés avec ces partenaires privilégiés : **lorsque des parents veulent bien s'associer avec l'institution, l'enfant finira tôt ou tard par leur emboîter le pas**. Il nous faut entendre l'association, en la circonstance, dans une acceptation large qui intègre l'ambivalence d'une mère, le scepticisme d'un grand-père, le mouvement d'opposition d'un père dans l'imminence d'un placement ou face à un volet du programme éducatif proposé. Rien que de très normal, insistons là-dessus, quand on songe à la portée affective de l'acte de séparer un enfant de son milieu de vie. On ne peut donc décidément pas ne pas s'occuper des parents, qui entrent en foyer avec leur fils d'une certaine manière. Le cas de Wilson est emblématique de l'enjeu représenté par la réussite de cette jonction, première étape incontournable en vue de l'établissement d'un solide partenariat.
- **Aucun des parcours scolaires décrits dans cet article n'est rectiligne**. Tous les protagonistes ont de cette manière connu de sérieuses difficultés dans ce domaine d'apprentissage, sources de tourments chez leurs parents, à telle enseigne que la réussite d'une année d'école (ou plus fondamentalement un retour en classe après une période d'absence) a toujours représenté un objectif majeur pour ces derniers. Il n'en reste pas moins que l'emprunt de chemins sinueux, chaotiques, se conclut bien souvent par une entrée en (pré)formation relevant des circuits spécialisé ou protégé. C'est dire qu'un des défis auxquels nous nous sommes employés à répondre est de préparer de telles familles à la réalité d'un futur accompagnement étroit de leur enfant, dans lequel l'A.I (assurance invalidité) pourrait intervenir à terme afin de soutenir des mesures dites de réadaptation. Oui, nous sommes en train de parler d'une préparation à la dépendance dans des cas où le sacro-saint

principe d'autonomie s'applique mal.

- **« L'oiseau refait toujours son nid »** ... et nous l'y aidons. Le choix de cette métaphore est là pour souligner l'importance du phénomène isomorphique que nous comprenons, à la suite de E. Dessoy (2000), comme la manière dont l'institution reprend à son compte, pour la répéter, « une partie essentielle de l'organisation familiale, celle précisément qui maintient le patient dans son état de malade ». L'acceptation de l'idée qu'une équipe éducative puisse développer des réactions spéculaires à un modèle de communication qui ne lui appartient pas en propre, loin de révéler une incompétence chez les professionnels concernés, est au contraire l'opportunité de faire de ce phénomène un formidable outil au service du changement. Voir ce processus à l'œuvre en nous, après contamination⁹, est autrement dit : a) une voie d'accès royale à la culture familiale b) une chance supplémentaire donnée au partage d'éprouvés, de perceptions, et de croyances d'acteurs familiaux, partage qui accroît notre possibilité d'alliance avec eux c) le prélude, enfin, à une démarche thérapeutique étoffée, à même de s'éloigner du risque de renforcement à l'infini d'un fonctionnement hyperstable. Cette reconnaissance de l'existence d'un jeu de miroir liant un jeune placé, sa famille, notre foyer d'éducation, plus éventuellement un intervenant extérieur, a été à chaque fois une référence de taille dans le travail conçu et accompli avec les proches de Chris, Wilson, Donatello, et Antoine dans une moindre mesure. C'est ainsi que nous avons presque toujours commencé nos interventions en disant aux parents : « comme vous allez pouvoir vous en rendre compte, vos problèmes vont rapidement devenir les nôtres ». Par ses similitudes avec la vie de famille, nous voyons dans le quotidien de l'institution un terreau fertile à l'émergence et au traitement de cette question complexe.

- Les actions entreprises avec l'ensemble de ces systèmes familiaux ont pour autre point de convergence une **inscription dans le temps long**. Nous invoquons ce prix à payer lors de la prise en charge de situations particulièrement péjorées (2015), afin de déployer des moyens utiles à une intervention en profondeur. A regarder ce processus de plus près, nous relèverons que s'il est un temps pour l'essai et la transformation, il en est un autre pour la confirmation et la consolidation. Le foyer peut bien sûr abriter cet exercice, mais pas de manière exclusive, puisqu'il existe toujours la possibilité de poursuivre une collaboration au-delà d'un placement sous la forme d'une P.C.E. Tous les jeunes et leur famille au cœur du présent article ont demandé et bénéficié de cette mesure, dont le grand intérêt est qu'elle fait de nouveau de la maison le théâtre principal de jeux relationnels enrichis, que nous pouvons appuyer dans une position excentrée. Il y a un revers à tout, cela s'entend. Durer est aussi potentiellement synonyme de ronronner, stagner, bref tourner à vide. Ne voulant pas éluder cette éventualité qui concerne chaque association créée, nous sommes d'avis qu'elle se doit d'être régulièrement envisagée en équipe, autant qu'avec nos partenaires : les changements voulus sont-ils en train de se produire ? Comment et à quoi sommes-nous aujourd'hui employés ? Est-il l'heure de nous quitter ou de passer le témoin à d'autres intervenants susceptibles d'amener un plus dans la situation ? Trois interrogations parmi d'autres, auxquelles les réponses confirmeront, redynamiseront, ou concluront notre coopération.
- Notons, enfin, qu'une A.E.M.O a été une option considérée ou mise en oeuvre pour trois des quatre familles impliquées. Sans vouloir reprendre la discussion sur cette forme d'assistance récente, qui se limite souvent à quelques heures de travail éducatif hebdomadaire, nous aimerions cependant soutenir l'argument selon lequel **le**

9. T. Cherbuliez ne pense pas autre chose lorsqu'il évoque des « champs d'influence directs ou indirects, atemporels, inconscients, qui ne sont généralement perçus ni par les membres d'un système, ni par les receveurs externes » (2013). Il n'hésite pas à les comparer à des « cadeaux » venant des patients, dont l'utilisation peut être vraiment thérapeutique.

placement éducatif ne devrait plus être abordé comme un dernier recours, une dernière chance, etc., mais bien comme une voie à examiner d'emblée dans un ensemble de possibles. Il y aurait en effet beaucoup à gagner selon nous en agissant plus tôt, plus en amont à l'égard de situations humaines tragiques où la chronicité et l'intensité de certains problèmes ou troubles appellent une présence quasi permanente de tiers professionnels.

Conclusion

Bien que cette image circule encore, un placement n'est pas une extraction radicale d'un milieu d'appartenance signant une privation de relations entre parents et enfant. Celles-ci sont au contraire au centre de l'attention et du travail éducatifs, dans une optique restauratrice et développementale. Ceci étant, un foyer d'éducation est bel et bien une communauté d'appartenance aussi, qui par ce fait même offre une nouvelle possibilité de socialisation. Ce programme nous paraît des plus indiqués dans les nombreux cas connus de systèmes à mono-attachement réunissant une mère désocialisée, sans travail, psychologiquement vulnérable, « **qui attribue à son enfant le seul espoir de sa vie** » (B. Cyrulnik, 2006). Cette « **prison affective** » dont nous parle l'auteur barre alors l'accès à un poly-attachement nécessaire, garant d'une bonne construction identitaire.

De façon plus large, nous voudrions mettre en exergue ce Tout structuré et structurant que représente l'institution, capable de proposer des tuteurs de développement ou de résilience à chaque jeune placé.

Et si nous acceptions l'idée que certaines familles n'ont pas de quoi fonctionner sans l'aide soutenue, constante des services sociaux et des foyers d'éducation, tout bien considéré ? Nous osons le penser, dans le cas d'enfants dont les parents, et avant eux les grands-parents, ont connu des placements sans que le script familial ne s'en trouve modifié pour autant et que des possibilités correctives n'émergent. Nous le pensons encore en nous référant à des constellations où un adolescent peut être absorbé durablement par la détresse de son unique parent, sujet à des troubles psychiques sévères requérant des hospitalisations, quand ce même parent ne disparaît pas subitement dans la nature. Nous le pensons toujours lorsqu'un enfant est exposé à des formes de maltraitance physique à répétition, de nature à créer un sentiment d'insécurité existentielle en lui.

De là cette conviction : **si des placements ont pu être abusifs, ce qu'il était nécessaire d'attester, des non placements peuvent ou pourraient se révéler abu-**

sifs à leur tour. Aussi voulons-nous : **a)** estimer plutôt que magnifier les capacités d'un milieu familial, pour en favoriser ensuite tant que possible la croissance **b)** nous reconnaître la possession de compétences et d'outils, transmissibles, qui font d'une équipe éducative un principe actif du changement au même titre que nos bénéficiaires **c)** admettre l'existence d'éventuelles limitations permanentes chez ces derniers, dont l'effet est d'augmenter notre fonction de guidance auprès d'eux.

Aussi surprenant que cela puisse sembler, il nous arrive même d'être recherchés. Ce sont les situations où l'entrée en institution correspond à un grand soulagement formulé de concert par une mère et son fils, par exemple, la première « **faisant couple** » avec l'équipe pour poursuivre l'éducation du second qui étouffait de contrôle, blâme, capture affective, etc.

La perspective qu'ont des parents séparés, à moins que ce ne soit un père et son fils, de renouer un dialogue interrompu par notre entremise est également une des raisons pour lesquelles nous sommes ouvertement sollicités.

Rien n'étant jamais parfait dans une institution qui ne se conçoit pas comme idéale, il nous importe de rester animés par un esprit de recherche orienté vers l'examen et le progrès de nos prestations. C'est à ce titre que nous avons lancé une étude catamnétique en 2012, dans la visée de connaître l'évolution des jeunes placés un temps au Foyer de Thônex, ainsi que celle de leurs rapports familiaux, avec un recul temporel permis par le fait que l'interview se déroule un an au moins après la fin du séjour éducatif. Nous demandons en outre un feedback aux adolescents et à leurs parents relatif aux prestations que nous avons pu leur offrir durant le placement, avec le pré-supposé que celles-ci demeurent perfectibles.

Mais à quoi peut encore bien servir un placement en milieu éducatif en 2019 ? Sans doute à créer les conditions d'une séparation thérapeutique, si elle est assortie de réelles mesures de soin. On se sépare alors afin de ne pas se perdre.

À propos de
« follow up »
(2022)

Vincent Roosens



Introduction

C'est à la fin de l'été 2011 que l'équipe éducative du Foyer de Thônex s'est décidée à mettre en œuvre un projet de « **follow up** » ou de catamnèse. Jusque-là, nous pouvions compter sur la visite inopinée d'un ancien pensionnaire dans l'institution, une rencontre fortuite avec un parent, pour discuter de manière informelle de leur devenir, évoquer parfois le temps passé ensemble. Et si nous faisions plus ? Et si nous nous inspirions du recueil de petits témoignages spontanés en vue de les systématiser ? Les discussions internes qui s'en sont suivies nous ont convaincus qu'il y avait du sens à retrouver nos partenaires familiaux, et ceci dans une double visée :

- **connaître l'évolution des jeunes placés un temps au Foyer de Thônex, ainsi que celle de leurs rapports familiaux, avec un recul temporel permis par le fait que l'interview allait se dérouler un an au moins après la fin du séjour éducatif**
- **obtenir un feedback des adolescents et de leurs parents relatif aux prestations que nous avions pu leur offrir durant le placement, avec l'idée sous-jacente que celles-ci demeuraient parfaites**

Nous avons commencé par questionner la littérature sur ces thèmes, et cherché des comptes rendus d'expériences de même nature conduites dans des milieux professionnels proches du nôtre. En vain. Il y a certes des articles qui traitent du follow up de patients d'hôpitaux psychiatriques, d'autres issus de centres de traitement psychothérapeutiques ambulatoires (M. Selvini 2003, par exemple), mais rien qui ne réfère au monde psycho-éducatif. Tout ou presque était donc à inventer dans un temps que nous percevions d'ailleurs de plus en plus imprégné par la culture du feedback. A telle enseigne qu'il est devenu rare qu'une visite chez notre garagiste, opticien, ou vendeur de portables se conclue aujourd'hui sans enquête de satisfaction distancielle, à des fins parfois disciplinaires. Précisons d'emblée que notre démarche se démarque complètement de ce modèle.

Méthode

L'équipe a ainsi planché sur un protocole comportant une série de huit questions à l'adresse des parents, et de neuf à l'intention de leur enfant, dans le contexte d'une rencontre qui leur est depuis formellement proposée lors de la synthèse marquant la fin de notre partenariat. Tandis que le thérapeute de famille retrouve les premiers, l'éducateur de référence se charge de refaire le contact avec le jeune suivi par le passé. Nous avons opté pour un délai théorique d'une année avant de solliciter tous les acteurs concernés.

Les questions posées sont les suivantes :

1. Comment décririez-vous votre situation présente ?
2. Si vous comparez votre qualité de vie actuelle à celle qui précédait le séjour de votre fils au Foyer de Thônex, vous diriez qu'elle est ... ?
3. Que pensez-vous que le travail éducatif mené avec votre fils a modifié sur le plan comportemental, relationnel, familial, scolaire, etc. ?
4. Qu'est-ce qui a été marquant, pertinent, important pour vous durant le séjour de votre fils au foyer ?
5. A l'inverse, qu'est-ce qui vous a semblé inutile, insignifiant, inefficace ?
6. Qu'avez-vous appris que vous n'utilisez pas encore ?
7. Qu'aurait été la vie sans un placement au foyer de votre fils selon vous ?
8. Pour les jeunes uniquement : il y a eu différents pans de travail durant le placement : entretien de famille – entretien avec l'éducateur/trice de référence – entretien avec le psychologue – vie communautaire. Qu'est-ce qui a représenté une aide selon toi ? Qu'est-ce qui a été au contraire difficile ?
9. Auriez-vous une ou des suggestions de modification à faire quant à l'accompagnement que nous proposons ?

Quelques précisions utiles : les différences entre le questionnaire des adultes et celui des adolescents tiennent à l'emploi du pronom personnel (vous/tu), et à des substitutions logiques. « **Si vous comparez votre qualité de vie actuelle à celle qui précédait le séjour de votre fils au foyer...** » devient alors « **si tu compares ta qualité de vie actuelle à celle qui précédait ton séjour au foyer...** » ; « **avec votre fils** » se transforme en « **avec toi** » ; etc.

Quand nous parlons des adolescents, nous faisons bien sûr référence aux huit pensionnaires du Foyer de Thônex, mais également aux sept filles et garçons placés à l'Appartement des Acacias, structure d'accueil dite de progression où l'accompagnement éducatif, allégé, vise un degré plus élevé d'autonomisation. Ce lieu n'offrant pas d'entretien de famille ou de soutien psychologique individualisé, la 8^{ème} question s'en est trouvée inévitablement modifiée pour eux.

Cela étant, notre protocole n'est pas appliqué dans tous les cas. Nous avons fait en effet le choix de ne pas le soumettre lorsque la durée d'un placement était inférieure ou égale à trois mois¹, considérant la période trop courte pour être vraiment signifiante.

Aucun refus de principe ne nous a été adressé.

L'aventure a débuté en 2012, alors que Théo Cherbuliez venait encore deux fois l'an des États-Unis partager sa riche expérience de formateur et superviseur avec nous. Lui qui se plaisait à dire « **quand je pose une question, c'est que je suis prêt à tout entendre** » ne cessera jamais d'inspirer notre style de rencontre.

A ce jour, quarante-deux interviews ont pu avoir lieu. Vingt-trois concernent des parents, et dix-neuf des jeunes (onze anciens du foyer, huit de l'appartement). Treize tentatives de reprise de contact avec des pères et mères ont échoué, quatorze avec des pensionnaires. Les taux de réalisation effective du follow up s'élèvent donc respectivement à 64% et 58%.

Quarante-deux interviews... La taille de cet échantillon peut sembler modeste au vu des dix années qui

viennent de s'écouler. De quoi ceci procède-t-il ? Un premier élément explicatif a trait à la durée moyenne des placements, qui est de seize mois, créant un tournus de pensionnaires somme toute assez lent.

Écueils

Nous avons comptabilisé les personnes dont nous n'avons pas réussi à retrouver la trace, et ce pour différentes raisons (changement de numéro de téléphone, d'adresse, émigration, etc.). Dans d'autres cas, nos essais sont demeurés sans réponse : un message téléphonique laissé, un deuxième, un courriel ou une lettre envoyée, mais toujours pas de réaction. Faut-il insister encore ? Abandonner ? La règle des trois essais est le fruit de ce dilemme, et se veut une frontière tracée entre la persévérance et l'acharnement.

Nous n'avons en parallèle pas échappé aux interrogations relatives au sens d'appels restés lettre morte. Que comprendre au fait que quelqu'un puisse dire oui à un moment donné et faire non plus tard ? C'est là que notre entreprise est confrontée à la réalité de pages qui se tournent dans l'existence des gens, de façon sereine et sans désir de retour en arrière. Quant aux systèmes familiaux qui fonctionnent de manière instable, imprévisible, peu cohérente, ils sont là pour nous rappeler qu'on peut se déprendre de l'autre, voire même l'effacer, avec la même force et rapidité que l'on s'y est amarré.

Deux cas de refus de nous retrouver ont été explicitement motivés. Dans le premier, une grand-mère ne s'imaginait pas remettre les pieds dans notre institution en l'absence de son petit-fils qui avait décidé de rompre le contact avec elle. Dans le second, une mère en larmes nous confiait au téléphone que sa relation présente toujours très conflictuelle avec son

fils rendait l'évocation du foyer « **trop douloureuse. Venir, ce serait remuer des choses pénibles, pas dépassées** ».

Il est d'autres réalités institutionnelles susceptibles d'entraver notre procédure. Nous pensons ici aux nombreuses tâches prioritaires du quotidien éducatif qui ont pour effet que les professionnels concernés remettent à plus tard la reprise de contact attendue. Certains follow up ont de la sorte été réalisés deux, trois, voire quatre ans après le terme d'un placement.

Ensuite, travailler avec des adolescents en partie issus de systèmes familiaux à transactions chaotiques, éventuellement délictogènes, revient à s'exposer à un temps événementiel (G. Ausloos, 1979 et 2000) qui nous gagne² tôt ou tard, nous désorganise, en ne cessant de nous ramener à une immédiateté aveugle au temps long et structuré. Toute planification, aussi bien pensée soit-elle, n'est pas à l'abri de subir ces perturbations normales, et « **ces effets sont atemporels, inconscients, et ne sont normalement perçus ni par les membres d'un système, ni par les receveurs externes** » (T. Cherbuliez, 2013). Nous voici donc toujours invités à adopter des modes de fonctionnement familiaux dont peut s'emparer la réflexion d'équipe dans une perspective thérapeutique.

A l'instar de toutes les autres institutions, la nôtre n'échappe pas à des crises qui la traversent : des déménagements, le Covid-19, des départs et arrivées, le lancement de nouveaux projets, longue est la liste des affaires qui ont polarisé l'énergie et l'attention de l'équipe ces dernières années, ainsi que le rappelle C. Duclos dans son historique.

1. Cette ponctuation correspond à ce que nous nommons le bilan de la période d'adaptation, au cours duquel des objectifs de placement élaborés durant le premier trimestre de collaboration sont validés par tous les partenaires engagés dans le travail éducatif. Il arrive que ce jalon marque la fin d'une collaboration tentée, en raison d'une inadéquation identifiée entre ce que nous sommes, ce que nous offrons, et les besoins ou attentes d'une famille.

2. Nous avons abordé les phénomènes de l'isomorphisme ou des champs d'influence dans un précédent article (V. Roosens, 2020) à travers plusieurs études de cas.

Follow up des jeunes placés

Que nous racontent-ils quand nous leur offrons cet espace de parole ? Quels sont les éléments qui reviennent régulièrement dans leurs discours ? S'agissant des **critiques négatives** et **suggestions de modification**, en lien avec les questions 5 et 9 surtout, relevons :

- La face sombre de la vie communautaire, associée à de la dureté relationnelle, des conflits interpersonnels, des vols, une gestion compliquée de certains lieux communs et de l'hygiène. Charles : « **la vie en foyer, c'est devoir s'adapter à ceux qu'on ne choisit pas** ».
- L'absence de connexion wifi à laquelle plusieurs ados ont été très sensibles, en insistant sur le besoin d'un accès pour tous. Le problème est devenu mois prégnant avec les abonnements individuels dont ils disposent majoritairement aujourd'hui.
- La fixation d'horaires trop restrictifs. Il y a une attente de flexibilisation de l'heure de coucher ou de retour dans l'institution. Céline : « **je trouverais bien que vous assouplissiez un peu ce cadre. Par exemple pour moi, le saut a été grand après, je crois que ça m'aurait aidé d'expérimenter avant pour apprendre à mieux gérer mon sommeil, mes soirées, tout ça avec encore la sécurité du suivi des éducateurs** ».
- L'épreuve que peut représenter l'entretien de famille (à Thônex), et dans quelques cas l'entretien individuel. Une épreuve, car les relations intra-familiales peuvent persister à être stagnantes, mortifiantes, contraignantes, malgré les efforts entrepris pour les fluidifier et pacifier. Kevin : « **c'était bien difficile pour moi d'y participer au niveau émotionnel et de me confronter avec mes grands-parents** ».
- Certaines activités obligatoires qui suscitent l'incompréhension ou sont perçues comme vaines (le brunch du dimanche midi à l'appartement, la te-

nue d'un classeur pour les documents administratifs, le sport, la réunion hebdomadaire du groupe de jeunes, etc.). La demande qui pointe là serait d'en être dispensé.

- La présence de sanctions dans notre palette de réponses éducatives. L'un a mal vécu d'être privé de l'activité sportive, l'autre de sorties en fin de semaine, trois pensionnaires se sont plaints d'un service minimum (réduction des prestations éducatives) imposé. Max : « **mettre les jeunes à la rue, l'hiver en plus... J'avais encore plus envie de me révolter !** » La position de Pamela est plus nuancée lorsqu'elle affirme, au sujet des sanctions collectives : « **ce n'était pas inutile, mais inefficace** ».

Qu'en est-il des **critiques positives** et **encouragements à persévérer**, en second lieu ? Cette fois encore, nous avons pu extraire plusieurs thèmes récurrents tels que :

- La face lumineuse de la vie communautaire. Nous n'avons trouvé aucun rejet massif de cette invitation à partager des moments de groupe qui, s'ils suscitent parfois de l'inconfort, de la crainte, notamment en début de placement, sont par ailleurs reconnus comme riches ou nécessaires. Un vrai plébiscite. Plusieurs témoignages soulignent la « **bonne ambiance** » régnant autant au foyer qu'à l'appartement. Un « **esprit familial** » peut être observé dans le premier lieu. Antoine : « **le fait d'avoir vécu avec d'autres jeunes m'a permis de voir différentes façons de fonctionner et a enrichi ma palette de connaissances des caractères humains** ». Pour Hélène, le gain se situe ailleurs : « **ça m'a aidé à travailler ma position dans les relations** ».
- La croissance personnelle que favorise l'accompagnement éducatif. Ce thème regroupe en fait beaucoup d'objets, dans deux types de registres repérables. Nous pourrions nommer le premier « **l'instrumentation normalisatrice** », à la suite de P. Meirieu (1991). Les jeunes invoquent ici volontiers leur apprentissage de la « **frustration** »,

d'une meilleure gestion de « **l'agressivité** », d'une « **adaptation au cadre de vie** », plus largement aux codes sociaux. Sofiane : « **vous m'avez tenu tête, expliqué mes comportements, vous avez repris avec moi, mis des sanctions. Ça m'a donné une structure** ». Le second registre renvoie à ce que P. Meirieu appelle « **l'émancipation individualisante** ». Il est question, en l'occurrence, d'outiller pour libérer, rendre plus assuré. Des jeunes ont indiqué en quoi la relation éducative avait soigné leur estime de soi, confiance en soi, et image de soi. S'émanciper, c'est être aussi capable de se guider. Nous en venons tout naturellement au point de...

- L'autonomie. C'est à l'appartement surtout que cette construction est mise en valeur, et rapportée à une compétence acquise dans le domaine administratif (règlement de factures, budget, etc.) ou scolaire (réussir à « **faire des démarches** », « **s'auto-organiser** »). Jessica : « **j'ai toujours mon classeur avec moi pour mon organisation, mon mari a son classeur, et mon fils a son classeur** ».
- La relation aux éducateurs et en particulier à la figure du référent. Comment sont-ils ou sont-elles qualifié(e)s ? On les trouve « **cool** », loue leur « **gentillesse** », « **respect** », ils « **savent prendre soin** », un partage d'« **expériences** » et de « **conseils** » est envisageable. Le terme d'« **aide** » revient, même s'il n'est pas toujours spécifié. Il ressort des questionnaires que les entretiens individuels (éducateurs et psychologue) sont le plus souvent bien investis et appréciés, et représentent des instants privilégiés en marge de la vie de groupe. Le rapport aux entretiens de famille, dans sa version positive, révèle un moyen d'« **apprendre à connaître** » quelqu'un ou « **d'améliorer les relations** ». Quoiqu'il n'y ait pas de séances du genre prévues dans le concept de l'appartement, faire vivre la famille dans le cadre de rencontres individuelles est de nature à soutenir une transformation heureuse des rapports avec ses parents, sa fratrie, etc.

Follow up des parents

Que partagent les parents avec nous lorsque nous les invitons à considérer les **insuffisances de notre fonctionnement** et que nous leur demandons des **pistes de remédiation** ou des **idées innovantes** pour nos pratiques ?

- Le suivi scolaire est à plusieurs reprises estimé faible, inconséquent, avec une incitation à le renforcer, l'inscrire dans une continuité, et augmenter la « **surveillance des devoirs** ».
- Quelques parents rapportent un « **effet placement** » qui s'estompe, une fois notre collaboration terminée. C'est moins une critique qu'un regret, mais cela vaut la peine selon nous d'être souligné. Monsieur A. : « **mon fils me semblait avoir plus d'assurance à votre contact** ». Madame B. : « **il était entouré par une équipe qui arrivait à le guider, le mettre en activité. Après le placement, il ne se passait plus rien** ».
- Le style éducatif peut être appréhendé comme trop léger, permissif, horizontal. On peut ne pas saisir le tutoiement de l'adulte, une relation entre un jeune et son éducateur qu'on se représente très proche et symétrique, presque indistincte. Monsieur C. : « **il y a le risque d'être trop potes. Je trouve que vous avez accepté facilement ses réactions anormales. Les règles étaient trop adaptées à lui, qui sait si bien profiter des flous** ». On peut aussi estimer que les heures de rentrée de soirées le week-end sont inadaptées à l'âge. Madame D. : « **franchement, minuit pour un jeune de 15 ans le week-end. Cette règle a eu des effets sur moi, puisque mon fils voulait me l'imposer à la maison** ». Partant, nous avons entendu des parents aspirer à un fonctionnement éducatif plus vertical, où « **il faut serrer la vis** », « **mettre des amendes pour les rendez-vous loupés** », « **être militaire** », etc. Il arrive que l'attitude inverse soit reprochée à l'équipe, dans une moindre mesure cependant. C'est alors une « **dureté** » qui lui est prêtée, « **trop de sévérité** », comme après cette

exclusion d'un jeune du camp d'hiver, ou avec la mise en route d'un service minimum qui imposait à un autre de ne pas réintégrer le foyer avant 22h.

- La participation limitée aux tâches communautaires fait l'objet de quelques remarques. Nous ne devrions pas hésiter à mobiliser davantage les adolescents pour le rangement, le nettoyage, et la confection des repas. Et, ce faisant, créer « **plus d'inconfort** ».
- La fin prononcée d'un placement à dix-huit ans pose un réel problème à certaines familles. Madame E. : « **c'est dommage de les lâcher comme ça... Comment vont-ils s'en sortir ? Il y a un fossé entre la loi et la réalité, comme si on devait les élever pour qu'ils aient tout à la majorité. Illogique** ». Monsieur F. : « **que se passe-t-il après dix-huit ans ? Si une crise se produit comme c'est arrivé, pourquoi ne pas faire en sorte que vous puissiez revenir comme médiateurs auprès de nous ? Ce serait un appui certain pour les familles... Nous nous sommes sentis très seuls** ».

Qu'avons-nous reçu comme **feedbacks positifs** de ces mêmes parents et **invitations à garder notre cap** ? Quelles réflexions retrouvons-nous fréquemment ?

- Il y a des qualités humaines qui nous sont attribuées et qui ont contribué à mettre de l'huile dans les rouages de notre association : un sens de l'accueil ; une grande disponibilité (que ce soit lors de nos moments de rencontre ou d'appels téléphoniques) ; une réceptivité ; une capacité à soutenir, entourer ; une recherche d'établissement d'un climat de coopération et de confiance ; enfin, de la tendresse.
- Nous avons peine à imaginer à quel point le terme « **sécurité** » a été employé durant ces interviews par les parents, et cela vaut pour leurs enfants autant que pour eux-mêmes. Pour Monsieur G., le point nodal du travail était « **tout ce qui se rapportait à la fin d'une expression violente. Et ça a décru, même sur le plan verbal** ». Le sentiment de sécurité des adultes se loge entre autres dans une diminution de leur anxiété, un sommeil retrouvé, le fait de réinvestir des activités suspendues, sachant leur garçon accompagné au quotidien. Madame H. : « **je me sentais appuyée, et je crois qu'il a été plus protégé au foyer que partout ailleurs** ». L'allusion au « **cadre** » est directe. Pour Mme I., « **quand il était ici, il y avait une structure, c'est-à-dire des personnes qui mettent des limites** ». La protection, c'est aussi « surveiller la santé, l'hygiène ». Quant à Monsieur J., il a été particulièrement sensible à une « ouverture » durant les entretiens de famille « qui sait mettre les personnes à l'aise, dans un cadre sécurisant ».
- « **Comme une petite famille** », « **une famille élargie** », « **un foyer familial** », « **la maison du grand-père** », etc. : les références à l'organisation familiale sont nombreuses, vraiment. L'attachement des jeunes à certains membres de l'équipe ou à leurs pairs pose-t-il problème ? A une exception près, non. Au contraire, les liens construits dans

l'institution font partie d'un programme de socialisation recherché et encouragé. Monsieur J., de nouveau, a trouvé pertinent cette « **vie communautaire qui va à l'encontre du cloisonnement, de l'hermétisme** », cependant que Madame K. mettait l'accent sur l'importance que son petit-fils « **interagisse avec des jeunes différents de lui** ». Cette « **ambiance familiale** » profite également au parent inclus dans les réflexions concernant son enfant, ses projets, l'évolution de leur relation, etc. La conscience d'un « **ensemble** » formé qui nous lie, nous organise, et nous dépasse est active dans bon nombre d'esprits.

- Le foyer est reconnu comme une étape propice à la transformation de soi d'un adolescent encore « **immature** ». Les signes identifiés de cette étape maturante sont considérables et variés : une meilleure organisation de vie ; une participation supérieure aux tâches de la collectivité ; un soin apporté à sa personne ; une connaissance plus élevée des risques, dangers qui se présentent à lui ; tous les essais entrepris pour accéder à plus d'indépendance, de responsabilité. Si l'on regarde ce changement de statut par la lunette de H. Gardner (2008), nous comprendrons que les parents questionnés sont souvent sensibles au développement de l'intelligence linguistique, intrapersonnelle, et interpersonnelle de leur enfant. Il est intéressant de noter que tout ne repose pas sur les seules épaules d'un enfant, dont on attend qu'il s'amende. Nous avons obtenu de cette manière le feedback de parents pour lesquels un réel travail personnel s'est réalisé, avec des effets bénéfiques reconnus dans le champ relationnel. Monsieur L. : « **tout a été utile, pour sa vie comme pour la mienne. J'ai pu réfléchir avec vous sur comment exercer mon autorité sans le persécuter** ». Madame M. : « **je me souviens qu'avant, je me disais que mon fils avait des problèmes, puis j'ai découvert que ces problèmes concernaient tout le monde. J'ai compris qu'il fallait qu'on travaille là-dessus** ».
- L'utilité de notre fonction de tiers, enfin, est nommée. Un tiers qui sépare, relie, contient, diffé-

rencie, etc. Si tous ces effets sont décrits importants, montrant par là le besoin d'un secours afin de mieux réguler des distances, il en est tout de même un qui est plus espéré que les autres, ce que Madame M., encore, exprime avec clarté : « **vous avez essayé de nous garder tous ensemble, malgré que nous étions en grand désaccord. Vous ne preniez pas parti pour mon fils ou pour moi, mais le parti de la famille** ». Ce besoin de (re)trouver une « **cohésion** » revient régulièrement.

Il y a deux questions posées sur lesquelles nous aimerions maintenant attirer l'attention du lecteur, car l'une comme l'autre sont porteuses d'information qui ne figurent guère dans les comptes rendus ci-avant.

La question 6 : qu'avez-vous appris que vous n'utilisez pas encore ?

Celle-ci en a étonné plus d'un et d'une, qui ne la comprenait pas, ou commençait par un moment de silence avant d'y répondre, voire l'adaptait un peu, quand il ou elle n'énonçait pas quelque chose de surprenant et riche d'ouverture. En tout état de cause, il y a une différence nette entre l'inspiration suscitée par cette question chez les adolescents (7 réponses obtenues sur 19), et chez les adultes (18 réponses sur 23).

La jeune génération conserve des souvenirs d'exercices très concrets (faire la cuisine, la lessive, se lever le matin), au même degré que ceux qui concernent le développement personnel et les compétences relationnelles. Extraits : « **l'exigence personnelle, je n'arrive pas à lâcher. Je ne réussis pas à utiliser les tips que vous m'avez donnés pour être un peu plus cool envers moi. Je ne fais pas assez appel au réseau non plus** » ; « **le savoir vivre. Malgré votre conseil de mettre mon poing dans la poche, c'est quelque chose avec quoi j'ai encore du mal** » ; « **la communication non violente ... je peux me laisser dépasser par mes émotions** ».

Plus de la moitié du groupe parental donne des ré-

ponses relatives à l'encadrement et la distance relationnelle, en se scindant toutefois entre les tenants d'une ligne éducative plus dure qui maintient à proximité, et les tenants d'une flexibilisation du cadre qui rime avec autonomisation. On parle de la sorte de « **règles à fixer et tenir** », de « **fermeté** » dans un cas, et de « **lâcher prise** », « **laisser de l'espace à l'expérimentation** », « **se montrer moins inquiète** » dans l'autre. Mme N. illustre bien cette seconde tendance, de manière métaphorique : « **j'ai été obligée à apprendre à couper le cordon ombilical, à être moins mère poule déjantée. Avant, j'étais névrosée, je parlais de mon bébé, et j'ai dû accepter qu'il grandisse. Il m'a fallu du temps** ».

Nous ne sommes pas surpris de retrouver dans l'interview ces thèmes opposés, selon que l'accompagnement proposé à ces systèmes familiaux privilégie la confrontation structurante à un cadre normatif ou bien l'art de donner plus de longueur de corde, de liberté d'action à un adolescent, dans un but similaire.

Tous ces comportements décrits ont donc en commun de ne pas avoir encore été mis en scène au moment de notre rencontre, du moins en théorie. Dans les faits, des parents nous ont cependant offert des réponses qui rendent compte de processus amorcés après le placement, à la façon d'un effet retard digne de considération. Aussi pouvons-nous écrire aujourd'hui que la question de départ a évolué, en ce sens que nous l'énonçons désormais en plusieurs variantes telles que : qu'avez-vous appris que vous avez utilisé après le temps de notre collaboration ? Qu'avez-vous appris que vous commencez à mettre en œuvre ? Etc.

L'important n'est-il pas qu'une graine plantée dans un pot finisse par germer ? L'essentiel n'est-il pas que lorsqu'une personne se remémore une bonne idée à notre instigation, elle se propose derechef un programme d'action ?

Cet élargissement nous permet d'accueillir ainsi des apprentissages en cours. Monsieur G. : « **j'ai fini par réussir à appliquer une chose, qui est une distance par rapport aux situations délétères potentiellement violentes avec mon fils** ». Et Monsieur L. : « **j'ai commencé à demander des choses à mon fils, je lui pose des questions sur comment ça se passait pour lui à l'école élémentaire pour bien accompagner mes plus jeunes enfants** ».

Nous ne saurions conclure ce point sans mentionner un groupe de réponses inattendues, qui ont révélé un second effet, de type boule de billard. Nous faisons allusion ici à des parents désireux de partager avec nous en quoi des expériences tentées et souvent mises en échec avec leur enfant placé sont néanmoins devenues des sources d'inspiration dans la relation à d'autres membres de la famille. Madame O : « **oui, j'ai appris des choses que je peux utiliser avec ma fille Amélia. J'interdis plus, je ne suis pas d'accord quand elle refuse de faire, et je peux dire que c'est comme ça, pas autrement** ». Madame M., se référant à sa fille cadette et à son mari : « **j'ai utilisé certaines choses, comme écouter la personne qui nous parle. Au début je parlais, parlais, je ne m'arrêtais plus, j'étais complètement dedans, comme mon fils, qui se plaignait d'un manque d'attention de ma part. Mon mari m'a demandé si j'avais une tactique et où je l'avais apprise. C'était ici, je vous l'ai piquée** ».

La question 7 : qu'aurait été la vie sans un placement au foyer (de votre fils) selon vous ?

L'examen des réponses à cette interrogation fait ressortir que dans 61% des interviews de parents et 58% de celles des jeunes placés³, un scénario du pire est imaginé. Nous écartons ici des différences exprimées comme « **ça aurait été plus dur, moins agréable, il m'aurait fallu plus de temps pour at-**

teindre mes objectifs », etc., pour ne retenir que des représentations qui tranchent avec les faits réels. Les dérives sérieuses et issues dramatiques suivantes ont été nommées sans ambages : rupture scolaire totale ; agir délinquant et incarcération ; toxicomanie ; guerre dans la famille ; effondrement psychique, tentative de suicide ou homicide, et psychiatrisation de la situation. Parole à Pamela : « **je pense que je me serais fait jeter de la maison. Au niveau drogues, je pense que je n'aurais pas arrêté. C'est la peur de décevoir les éducateurs qui m'a fait décrocher** ». Madame N., de façon très directe, « **mon fils aurait vraiment mal tourné, même si vous n'étiez pas suffisamment militaires avec lui. J' imagine qu'il aurait fini à la prison de Champ-Dollon ou... à la morgue, après une rixe** ».

Vous ne serez sans doute pas surpris de lire que les parents et adolescents satisfaits du travail institutionnel décrivent cette autre vie, fictive, en usant de mots et d'expression choisis pour faire savoir qu'elle aurait été plus sombre, ardue et pauvre selon eux. Mais que penser quand des personnes estimant que l'action éducative n'a pas produit de changement de comportement significatif arrivent à... la même conclusion ou presque ? Nous avons repéré au moins trois fonctions reconnues à l'institution par les acteurs familiaux, même en l'absence de toute évolution individuelle ou relationnelle positive signalée par ceux-ci : a) la fonction de reliance, qui offre des occasions d'écoute, de partage, de soutien, etc. b) la fonction d'aire de repos dans une vie adulte ou adolescente et c) la fonction de garde-fou (sans mauvais jeu de mots), dans le sens où le placement limite la casse, évite le pire, par un coup d'arrêt donné à une spirale infernale.

Changements

« **Quelle confusion ou quel abus de pouvoir quand les règles ne sont contraignantes que pour un sous-groupe. Si l'institution invite les bénéficiaires à se remettre en question, il est logique qu'il en soit de même pour l'ensemble du personnel** » (M. Meynckens-Fourez, 2017). Cette réciprocité voulue est un des piliers de notre démarche associative, et nous sommes mus par la conviction que nos croyances doivent pouvoir être discutées à tout moment. Des changements se sont ainsi produits à la suite de ces rencontres porteuses, comme d'autres sont en cours. Ils sont réfléchis dans le cadre de groupes de réflexion interne, qui n'hésitent pas à aller également à la rencontre de partenaires tels que le SPMi (Service de Protection des Mineurs), le TMIN (Tribunal des Mineurs), le TPAE (Tribunal de Protection de l'Adulte et de l'Enfant), pour ne citer qu'eux. Si les partenaires varient, le dessein, lui, reste le même.

► Un toute première réorganisation (2015) a concerné l'accompagnement scolaire des adolescents placés. De sporadique, il est devenu systématique en prenant la forme d'une aide aux devoirs bihebdomadaire imposée aux élèves en scolarité obligatoire, et éventuellement recommandée aux autres. Notre accueil régulier de jeunes au parcours scolaire discontinu, voire interrompu, relevant de plus en plus de l'enseignement spécialisé, nous a en outre conduit à solliciter l'expertise d'un neuropsychologue afin de dépister de possibles troubles neurodéveloppementaux, de proposer une remédiation le cas échéant, et de trouver des filières de formation en adéquation avec des capacités et limitations identifiées.

► Les fins de placement sont des moments sensibles. Elles sont bien sûr anticipées, élaborées tant que faire se peut. Il n'empêche que si la réalité de cette séparation coïncide avec un accès à la majorité, qui signifie diminution claire des prestations socio-éducatives, nous pouvons nous attendre à des réactions très inquiètes de la part de parents ou de leur enfant. Bref, de personnes avec

3. Ce pourcentage est à relativiser (73% des pensionnaires du Foyer – 38% de l'Appartement).

lesquelles nous avons tissé un lien de confiance, patiemment, et qui nous font savoir de manière implicite ou explicite qu'elles comptent encore sur notre appui et médiation. Notre réceptivité à ces situations particulières a augmenté ces dernières années, à telle enseigne que nous tombons régulièrement d'accord avec des familles pour qu'un suivi *sur mesure* se réalise au-delà du placement. Un suivi dont il convient de définir la durée, le type, le lieu, et la fréquence. Remarquons que cette poursuite de collaboration s'adresse en définitive aussi bien aux jeunes majeurs qu'aux mineurs.

- Il est un autre visage de la continuation du travail éducatif avec des personnes de plus de 18 ans. Deux adultes peuvent en effet bénéficier depuis l'été 2020 d'une prise en charge allégée dans des appartements distincts d'un immeuble de la cité. Deux nouveaux logements devraient étoffer prochainement cette offre destinée aux 18-25 ans issus de l'appartement ou de foyers pour adolescent(e)s de l'association Astural. Voilà une précieuse solution de remplacement, qui a le mérite d'élargir l'éventail des choix qui se présentent à la population concernée.
- La création et mise en place du concept de *placement modulaire* (2017) s'est non seulement attachée à soigner le passage entre l'institution et la maison (ou tout autre lieu de vie) dans une phase dite « **d'autonomisation** », mais elle a pris le temps de reconsidérer en outre la première articulation concrète entre système familial et système institutionnel, produite au moment de l'admission. Pourquoi ? Nous éviterons une énumération des nombreuses raisons pour lesquelles une entrée en foyer se trouve entravée, pour ne retenir que le constat suivant : cette transition est souvent appréhendée, parfois douloureuse, en certaines circonstances évitées. Devant cette grande difficulté pour certains parents et enfant à se quitter, nous avons flexibilisé la phase dite « **d'intégration** » en

admettant le principe d'une admission partielle, graduelle, réalisable au besoin depuis le domicile du jeune. Les quelques personnes qui nous ont suggéré une formule d'accueil plus souple pourraient y reconnaître leur contribution.

Conclusion

Il y a plusieurs choses que nous aimerions souligner à l'heure de clore ce récit, à commencer par le fait que ce ne sont pas toujours les partenaires les plus critiques ou adversaires du placement qui rechignent à participer au Follow up, ni à l'inverse les plus convaincus par la mesure qui sont prêts à nous recevoir à bras ouverts. Une fois mises de côté les hypothèses présentées dans la partie « **Écueils** », l'occasion est belle de nous remémorer ici en quoi les personnes avec qui nous avons eu des rapports confrontants, conflictuels, sont capables de nous remercier de leur avoir présenté une structure lorsque des désaccords survenaient, et une considération pour leurs raisons de dire « **non** » à telle règle, tel projet, etc., défendus par l'équipe.

Entrer dans cette expérience d'un genre singulier, pour des éducateurs et un psychologue, est un acte que nous croyons formateur en tant qu'il nous amène à exercer et soigner notre attitude réceptive. Ce n'est pas tout simple. Que faire de la sorte des silences des interviewés ? Les respecter, en résistant à la tentation de les meubler ou de les interpréter. Et que répondre à un sourire poli ou à une phrase comme « **rien du tout** », suite à la question posée « **qu'est-ce qui vous a semblé inutile, insignifiant, inefficace ?** ». Nous avons vu des gens manifestement embarrassés par notre invitation à se placer en position méta pour (re)dire une insatisfaction, et pensons qu'il y a là une sorte de biais à l'œuvre, que l'on pourrait qualifier de politesse ou courtoisie, visant à ne pas heurter l'interlocuteur. Notre patience, la reformulation d'une question, l'assurance donnée à l'autre que tout ce qu'il voudra bien partager avec nous est digne d'intérêt, le positif comme le négatif, tout ceci favorisera souvent l'expression d'une parole.

Recevoir, pour l'intervieweur, est une tâche susceptible de le déstabiliser à son tour. Sommes-nous vraiment en condition de tout accueillir ? Des insuffisances ou incohérences pointées, par exemple, sans nous perdre alors en explications et autres justifications ? L'esprit du Follow up tient à ce que nous écoutions, en nous libérant d'une conduite défensive qui annulerait des bénéfices recherchés. Pas toujours

facile...

Un mot sur le questionnaire, pour en dire que s'il constitue une trame fort utile pour conduire de manière organisée les entretiens et permettre leur comparaison, il ne s'agirait pas d'en faire pour autant une liste d'items gravés dans le marbre. L'outil est évolutif, et il était à ce titre réjouissant d'observer l'équipe éducative en réflexion sur le sens et la pertinence de chaque question à l'occasion d'un bilan assez récent de l'exercice. Il en est ressorti en dernière analyse la volonté d'un ajout à l'intention des jeunes de l'appartement : en quoi penses-tu que ton passage aux Acacias t'a aidé à préparer ta vie future ?

Dans la même veine, nous pourrions imaginer demander à toute personne interrogée s'il y a une question qu'elle aimerait qu'on lui pose, qui nous emmènerait peut-être dans un angle mort.

Il nous reste enfin et surtout à exprimer notre profonde gratitude aux jeunes placés, de même qu'à leurs parents, grands-parents, oncles et tantes, pour leur active et généreuse participation à ce travail initié il y a 11 ans. Nous nous sommes retrouvés avec un authentique plaisir partagé en vue d'une dernière rencontre formelle, en marge de laquelle nous avons par ailleurs recueilli des récits spontanés à caractère plus personnel. La force du lien ? Un dernier moment à effet thérapeutique ?

La grande richesse des retours donnés, autant que la qualification d'une démarche appréciée de nos partenaires familiaux, nous encouragent à persévérer.

Ainsi, au même titre que le placement peut transformer une famille, le Follow up transformera l'institution. Longue vie à lui !



Regards de Francis Ritz



Ayant eu l'honneur d'être le superviseur du Foyer de Thônex ces 23 dernières années, j'ai une certaine « **supra-vision** » non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps sur l'évolution du foyer lui-même et de ses concepts inscrits dans le contexte sociétal évolutif.

Tout d'abord, comment peut-on rester 23 ans superviseur d'une même structure ? Il s'agit d'une expérience unique dans ma carrière, courant environ sur 35 années et couvrant une cinquantaine d'institutions et d'équipes de placement, entre autres du Service de Protection des Mineurs, comprenant plus d'une vingtaine d'équipes/foyers éducatifs, dont les mandats sont généralement d'environ 4 à 5 ans.

Dans le cas du Foyer de Thônex, cela s'est fait de manière très naturelle, en remettant en jeu chaque année, très rigoureusement le mandat, et en soupesant ensemble chaque fois les avantages et les inconvénients de la continuité. La qualité des relations personnelles, le plaisir et le confort du travail commun ne se sont pas démentis au fil de ce temps. Charge m'était dévolue, d'évoluer personnellement pour enrichir l'équipe continuellement.

Ceci indiquant d'emblée, à mon avis, une caractéristique particulière de cette équipe permettant de trouver le meilleur rapport entre constance et évolution, c'est-à-dire offrant la sécurité, tant aux jeunes placés qu'aux professionnels favorisant ainsi le développement de leur potentiel et de leur créativité.

Cet isomorphisme¹ et co-évolution des jeunes placés avec leur famille ainsi que des professionnels avec leur direction et institution, est caractéristique aussi de l'optimale application de principes systémiques, avec là également une continuité des idéaux des années 70-80, entre l'émergence de ce modèle dans l'éducation et aujourd'hui. Ceci avec une souplesse dans l'adaptation de ces concepts à la modernité, sans en perdre les intuitions lumineuses des débuts. On peut rendre hommage ici à Guy Ausloos² récemment décédé.

Encore une fois, le Foyer de Thônex associe constance et adaptation au changement. Peut-être peut-il évoluer parce qu'il est stable et rassurant. Cela s'appelle le CADRE, soit une clarté dans les règles du jeu relationnel, permettant aux jeunes et aux professionnels une anticipation des réactions à venir aux comportements agis. Le bénéfice évident en est la diminution de confusion, poison contemporain affectant la construction de la personnalité de nos jeunes.

1. Isomorphisme défini comme la répétition de la même séquence d'interactions avec des personnes ou à des niveaux différents .
 2. Guy Ausloos, né à Etterbeek, le 4 juillet 1940 et mort le 27 avril 2023 à Montréal, est un pédopsychiatre belge spécialisé en thérapie familiale, professeur agrégé de clinique en psychiatrie retraité de l'Université de Montréal. Il est intervenu dans plusieurs institutions romandes pour développer la vision systémique dans l'intervention.

Et le prix alors, car on n'a rien sans rien ? Et bien c'est de supporter la confrontation si mal vécue par nombre de contemporains qui la confondent avec manque d'affection. Un savoir-faire dans la manière d'être, en même temps ferme dans les exigences, et bienveillante dans le lien. Et c'est dans cette combinaison que toute l'équipe du Foyer de Thônex excelle, que les jeunes comprennent à l'usage, et qui donne de si bons résultats sur le long temps des séjours, compétence connue et reconnue par les services de placement depuis des lustres. A noter que la transmission de ce savoir-faire se fait par apprentissage par l'exemple et à l'usage, ce qui implique un taux de rotation du personnel faible et une embauche fréquente en CDI « contrat à durée indéterminée » des anciens stagiaires qui ont bien compris le mode de fonctionnement et adhèrent au principe. Quel en est le prix et le danger, une fois encore ? Savoir garder longtemps les éducateurs en leur donnant l'envie de rester - parce que l'ambiance est bonne et pleine d'humour, de rires et de bienveillance - ce qui est le rôle de la directrice, mais aussi de chacun. Mais aussi, ne pas verser dans l'extrême opposé, version club fermé et immobiliste, ce qui est le contraire de ce qu'on voit, parce que justement, comme expliqué plus haut, la constance et la sécurité du cadre humain et idéologique favorisent l'émergence d'idées et le débat qui sont encouragés. Précisément, Corinne Duclos, longtemps directrice qui vient de se retirer, a incarné ce fonctionnement collectif combinant chaleur humaine, débat franc voire contradictoire, respect dans le droit à l'expression de tous, mais ensuite capacité de synthèse, puis courage et détermination de trancher sans pouvoir toujours plaire à tout le monde. Equilibre si difficile de l'exercice de l'autorité sans autoritarisme, ni manipulation non-plus, qui devient l'alternative si l'on veut s'imposer sans le paraître.

Les idées et l'idéologie dans l'éducation justement, où en sont-elles ?

Je m'avancerai personnellement là, en postulant que le foyer de Thônex n'est pas tombé dans un piège du début des années 2000 qui, de manière très résumée, dit que puisque le cadre est trop attaqué, soit par l'intérieur avec des jeunes de plus en plus intolérants à la frustration, soit par l'extérieur avec un rapport à l'autorité de plus en plus contesté, alors on va remplacer le cadre par la « discussion sur le cadre ». En d'autres mots on discute avec chaque jeune personnellement de chaque contrainte et chaque règle et on pense que le jeune va apprendre par là le sens et l'assimiler. Cela s'appelle soit du post-modernisme, soit du constructionnisme, soit de l'approche-centrée-solution. Mais cela ne marche pas bien dans le contexte éducatif institutionnel en raison d'un effet pervers non-anticipé : la confusion mentionnée plus haut. Le postulat implique une certaine maturité et solidité pré-existante de la personnalité des jeunes placés, mais ceux-ci sont de plus en plus « non-construits » à l'arrivée. Donc au lieu d'utiliser cet apport de discussion pour donner du sens, ils ne le comprennent que comme « tout peut être négocié » voire « on peut imposer notre loi » voire pire encore : comme rien n'est constant, il n'y a plus de loi ni plus rien de prédictible et de sécurisant donc même au foyer, il peut y avoir la confusion et la perte de sens qui régnaient tant à la maison que dans la société dans son ensemble.

Il s'agit d'un double-lien en termes techniques qui « psychotise » les jeunes plus qu'il ne les aide à l'autonomie. En caricaturant on peut dire qu'ailleurs « on discute d'abord et on agit ensuite » mais au Foyer de Thônex, on en est resté malgré tout au « on se soumet au cadre d'abord et on discute ensuite » ce qui aide beaucoup plus à la maturation, mais exige comme déjà dit, des fortes compétences pour résister tout en étant empathiques et bienveillants. Comme ce n'est pas dans l'air du temps dans l'éducation (mais par bon sens on y revient), il a fallu tout l'apport d'un psychologue systémicien pour soutenir

tant les jeunes que les éducateurs dans le maintien de cette constance. Vincent Roosens en l'occurrence, aussi doux que déterminé, a étayé les positions de la directrice qui partageait cette vision. La bonne entente partagée entre eux deux, tout au long de ces années, a validé l'efficacité de leur vision transformée en action concrète, via la bonne entente et l'unité (non sans conflits, désaccords et débats) des éducateurs. Ce méta-système fort, stable et prédictif a fait du foyer de Thônex un des lieux les plus sains qu'il soit, pour permettre l'évolution potentielle maximale possible d'une jeunesse placée de plus en plus carencée au départ.

Pour finir de manière isomorphique, les jeunes (tout autant que le superviseur) ont pu voir et bien sûr tester la cohérence entre les différents acteurs éducatifs et être frustrés-rassurés devant la solidité en souplesse des personnes et surtout de leurs liens sous la pression. C'est cela qui a donné cette si bonne et durable réputation du Foyer de Thônex, auprès du service placeur (SPMi), évoqué et sollicité souvent en premier pour les jeunes difficiles et transgressifs.

Bonne suite lors de la relève de nombreux de ses anciens professionnels partis à la retraite ou ailleurs, et aux plus jeunes, qui ont repris dans un esprit de continuité, auquel se mêle bien sûr, leur créativité en plus.

Nouvelle direction

Sophie Rosselet



Sophie Rosselet

Directrice du Lieu de vie pour adolescents+ KALON

Interview : Comité de rédaction

Comité de rédaction : Bonjour Sophie, cela fait maintenant presque 2 ans que tu as repris la direction de ce lieu de vie. Deux ans d'expérience de direction qui te permettent d'avoir du recul pour nous en parler. L'idée est, d'avoir ton retour pour ce cahier de l'Astural qui retrace un peu l'histoire de KALON. Aujourd'hui, quel est ton contexte professionnel ? Et comment aurais-tu envie de le décrire ?

Sophie Rosselet : La question porte-t-elle sur mon rôle et mon cahier des charges en tant que directrice ou concerne-t-elle plutôt les enjeux que nous traversons actuellement dans notre contexte professionnel ?

C.R. : Nous repérons des enjeux à plusieurs niveaux, il y a des prestations qui ont augmenté. Il y a eu un important déménagement, vous êtes passés de villas individuelles à un immeuble d'habitation, vous êtes donc dans un contexte très différent d'avant. Est-ce que l'équipe est restée la même ? Il nous semble qu'il y a eu des départs à la retraite. Enfin, il y a plusieurs choses de ce type qui entrent en ligne de compte, et puis peut-être aussi les jeunes qui sont accueillis.

S.R. : Alors je dirais, pour partir d'un élément assez concret et précis, qu'effectivement, j'ai vécu le déménagement, donc le réaménagement dans cette nouvelle structure. En 2018, nous sommes passés du foyer initial dans des maisons provisoires qui sont juste là derrière, et puis l'an dernier nous avons emménagé dans ce nouvel immeuble, dans le quartier de Clairval. Pour ma part, en amont de reprendre la direction, j'ai participé avec Corinne Duclos au choix du mobilier, au choix des installations et à la configuration des espaces et des carrés qui formaient

ce lieu, dans l'objectif de les rendre opérationnels et chaleureux. Nous avons vécu toute cette préparation au déménagement, ce qui nous a permis de nous projeter dans ces différents espaces, d'imaginer quelque chose après, de pouvoir visiter, de pouvoir commencer d'envisager comment ça serait concrètement dans ces murs, et puis enfin, de préparer le déménagement avec les éducateurs et les éducatrices. Ce n'était pas un déménagement très compliqué finalement, parce qu'on laissait la plupart des choses sur place. On emménageait dans un lieu neuf avec presque à 90%, du mobilier neuf, des installations neuves, donc on n'avait pas trop de choses comme ça à gérer, mais tout le monde a mis la main à la pâte.

Nous avons porté de l'attention à ce moment de préparation, sans être trop pressés, mais suffisamment en avance pour permettre aux éducateurs et éducatrices de faire leurs cartons avec les jeunes. Parce que c'est quand même un peu anxiogène de changer de lieu, alors si on le fait exister trop en amont, c'est finalement juste angoissant et les jeunes n'arrivent pas tellement à se projeter ni à préparer leurs cartons, c'était donc tout un équilibre à trouver. Et puis, il y a eu le déménagement effectif et la joie de l'arrivée ici, avec aussi des couacs. Par exemple, on a déménagé un vendredi et l'éducateur qui était en charge de la première soirée, a constaté qu'aucune plaque de cuisson ne fonctionnait... Enfin voilà, c'est ça, la réalité d'un nouvel emménagement. Donc pendant 3 jours, ils ont fait des crêpes et des hot-dogs, tout ce qui se faisait sans les plaques, avec des appareils différents ! Donc, c'était un peu d'insécurité aussi pour tout le monde, pour les jeunes, d'être dans ce nouveau lieu qui était assez impersonnel quand même au début. Découvrir tout à coup, cette grande ran-

gée de chambres, c'est quelque chose à appréhender, donc il fallait accompagner, tout ce processus-là, tant avec les éducateurs, les éducatrices qu'avec les jeunes et gérer les inquiétudes de chacun.

C.R. : C'est presque un changement de culture en termes d'habitat. Parce que pendant la construction de l'immeuble vous étiez dans des villas provisoires, mais initialement le Foyer de Thônex, c'était également une villa individuelle. Et toi, depuis combien de temps travailles-tu au foyer de Thônex ?

S.R. : Ça fait 22 ans !

C.R. : Donc c'est beaucoup d'années de pratique dans ce contexte, soit en maison.

S.R. : En maison, c'est ça. Ça change beaucoup parce qu'en maison, c'est très perméable entre le dedans et le dehors. Les jeunes peuvent aller fumer sur la terrasse, il y a cette espèce d'accès entre le dedans et le dehors qui est assez fluide comme ça et aussi un peu flou, donc il y a l'aspect positif et l'aspect plus négatif. Et puis là, d'arriver dans un immeuble, quand on rentre là par la porte, on est dedans, si on sort, on sort vraiment, il faut s'annoncer, le jeune doit s'annoncer ou dire je pars, c'est beaucoup moins perméable. Avant, on utilisait beaucoup cet extérieur pour aller souffler relationnellement, tant les éducateurs que les jeunes d'ailleurs. Enfin, c'était quand même un espace très investi le dehors de la maison.

Donc on se demandait comment ça allait être ici. Ce sont plutôt les éducateurs et éducatrices qui vont sur la terrasse qui a de belles dimensions. Les jeunes aussi vont un peu sur la terrasse quand ils fument et sinon ils sortent, ils demandent pour sortir faire un tour, mais en fait ça pose moins de problèmes que ce que je pouvais imaginer. L'espace de respiration, ils le trouvent différemment et du coup ils sont aussi plus isolés dans leur chambre, donc peut-être que dans cet espace-là, ils se sentent plus avec eux-mêmes, il y a moins besoin de sortir du lieu pour retrouver un peu d'espace pour soi.

C.R. : Cela génère tout de même des changements dans les comportements. On dit souvent que l'environnement architectural configure aussi les relations d'une certaine manière, du coup, il y a aussi un impact sur cette évolution.

S.R. : Oui, je pense que ça, on ne le mesure pas encore forcément complètement. Parce que je me rappelle aussi, que lorsque nous sommes revenus dans la maison sur laquelle nous avons érigé cet immeuble, donc, quand l'ancien Foyer de Thônex, qui a subi des transformations avait été refait, j'avais la sensation au début, que c'était vraiment compliqué quand je faisais la nuit. On n'entendait plus les bruits dans la maison. J'avais l'impression que les jeunes pouvaient faire ce qu'ils voulaient, que je ne les entendrais pas, que tout était très loin. Et je me rappelle qu'il m'avait fallu quelques veilles pour que dans ma tête, psychologiquement, j'appréhende les espaces. Comment ils étaient, et que la sensation de contenir le lieu, pour moi, avec les jeunes à l'intérieur, dans leur chambre, elle se créait petit à petit et c'est ce que j'essayais de leur expliquer. Et ici, ça prendra aussi un moment.

Nous, quand on est là dans le bureau, d'avoir la vision intérieure de toutes les chambres, de tous les jeunes, de tout ce qui peut se passer en fait à l'intérieur de l'immeuble, cela prend du temps. Le contenant presque psychique du lieu, ça se construit en étant à l'intérieur effectivement, mais c'est possible. Comme c'est encore plus insonorisé maintenant, on n'entend rien d'une pièce à l'autre, c'est impressionnant, et ça peut être très agréable, mais c'est aussi, pour les éducateurs qui font la veille, une manière de lâcher-prise, de se dire qu'effectivement, les jeunes peuvent se faire des crêpes à la cuisine, ils n'entendent pas. Donc, c'est aussi une façon d'accepter de ne pas tout entendre. Et puis comme ce sont des veilles dormantes, à part mettre des baby call, on n'a pas prise là-dessus. Alors après c'est d'autres stimulations, ce sont les lumières qui s'allument toutes seules et du coup, ça fait de la lumière sous la porte de la chambre de veille. C'est comme ça que cela indique à l'éducateur ou l'éducatrice qui fait la nuit, qu'il y a une personne qui est en train d'aller aux toilettes et donc, ce sont d'autres perceptions.

C.R. : Est-ce que tu peux dire quelque chose sur le contexte de l'équipe, les changements, puisqu'il y a des personnes qui sont parties, qui étaient là depuis très longtemps ? Et puis toi, peux-tu nous parler de ton passage du poste d'éducatrice au poste de direction ?

S.R. : Alors je vais peut-être commencer par mon passage. Je dirais que ce qui m'a préparée à faire ce passage, (car c'était vraiment une préparation), c'était la procédure de recrutement que j'ai traversée, ce qui m'a déjà permis de me mettre dans une autre posture que celle d'éducatrice au foyer de Thônex. J'ai pu commencer à « murer » cette nouvelle posture. Et puis je dirais que c'est maintenant que je commence à vraiment un peu comprendre, (c'est exagéré de dire « comprendre mon travail »), mais de mieux appréhender tous les différents enjeux qui comportent les différents espaces de responsabilités et les différents espaces d'autonomie.

L'autonomie aussi pour les éducateurs et les éducatrices, ça a été pour moi, je vais le dire comme ça, une forme d'arrachement à l'équipe. Donc ça a été assez long pour que je ne me sente plus, (je me sens toujours faire partie de cette équipe), mais plus comme éducatrice. Parce que vraiment, j'adorais mon travail d'éducatrice en foyer avec les horaires irréguliers, les nuits, enfin, j'aimais vraiment profondément mon travail. Donc, je n'ai pas quitté ce travail parce que j'en avais marre. J'ai quitté ce travail parce que j'étais intéressée par ce poste et puis pour continuer une forme d'héritage de ce que m'avait transmis Corinne, Vincent et aussi Christophe, dont je parlerai après. Donc, il y a toute une partie de renoncement quand j'ai pris ce poste-là. Et puis, quelle place j'allais prendre ? J'ai développé aussi des amitiés dans cette équipe. Donc comment ces amitiés allaient ou non perdurer ? Comment j'allais pouvoir malaxer tout ça et me l'approprier, tout en prenant une posture claire de directrice ? Et pas en étant juste une collègue qui fait autre chose, mon but c'était d'être clairement directrice.

Pour ça, j'ai bénéficié du soutien d'une coach et ça m'a permis régulièrement de prendre de la distance, de trouver ma place. Parce qu'au début, j'avais très envie de faire avec eux. Comme si mon expertise, elle était sur le terrain, je ne me la reconnaissais pas forcément en dehors du terrain. Ce n'était pas évident de développer une place où je me sente légitime, qui ne soit pas directement en contact avec les jeunes. Mais maintenant, je dirais que c'est beaucoup plus clair pour moi. Je me sens plus paisible avec ça. Je n'ai plus l'impression de les laisser, de les abandonner à leur travail. Parce qu'il y avait ça aussi. J'étais une des personnes très expérimentée dans l'équipe, qui quittait le terrain. Et puis Christophe, un autre éducateur extrêmement expérimenté, allait partir en retraite une année après moi. Donc ça faisait des perspectives de modifications importantes, deux personnes (un peu moins pour moi) presque aussi anciennes que Corinne et Vincent, qui partaient quand j'ai pris le poste de direction. J'ai été remplacée par un jeune éducateur qui finissait son stage au sein du Foyer de Thônex, que l'on connaissait et avec qui on était en confiance. Et puis on a fait le processus de recrutement pour le poste de Christophe, qui a aussi été remplacé par une jeune éducatrice. Mais je crois que je n'ai pas forcément mesuré l'ampleur et l'impact des changements sur l'équipe et tout le travail de réaccordage de tout le monde dans l'équipe. Avec des nouvelles personnes moins expérimentées, d'autres plus expérimentées, ça rebat les cartes en fait de la dynamique d'une équipe. C'était très intéressant.

C.R. : Tout comme il y avait une culture de l'habitat, il y a aussi une culture de la pratique qui est très ancrée, très forte dans ce lieu, que Corinne et Vincent expliquent bien dans cet ouvrage. Mais, la pratique systémique des entretiens de famille, nécessite des compétences assez précises, alors, comment le relais peut se faire avec des jeunes professionnels qui n'ont pas forcément ces formations ? Comment fais-tu, pour maintenir ce niveau de compréhension du travail, qui est finalement assez exigeant ? Comment arrives-tu à maintenir cette pratique sur les trois piliers, à savoir le trio équipe, psychologue et direction, et ensuite

comment les professionnels arrivent à s'ajuster, puisque c'est une condition, pour maintenir la cohérence de l'intervention ?

S.R. : C'est très intéressant ce processus, parce que Vincent était vraiment la personne qui avait développé ce modèle avec Corinne, il incarnait finalement cette posture de thérapeute de famille, de psychologue individuel et de soutien de l'équipe. Donc, quand on a fait le recrutement, nous recherchions inconsciemment un Vincent, comme si la silhouette du poste était prédéfinie par lui. Quand on a reçu les postulants, il n'y avait pas de Vincent. Intéressant, il fallait déjà se dire que ce serait une Vincente, donc une femme, puisqu'il n'y avait pas de postulation d'homme qui nous convenait. On a donc reçu des jeunes personnes qui nous plaisaient, qui correspondaient le mieux à nos attentes et avec qui on avait envie de travailler. Parce que je crois que ce n'était pas conscient de se dire qu'on voulait un Vincent, c'était comme ça dans nos têtes. Et on a engagé du coup, une jeune psychologue en train de se former à la thérapie familiale systémique. Et puis, on s'est rendu compte de tout ce que cette nouvelle silhouette nous permettait, de ce qu'elle pouvait proposer, de là où elle avait moins d'expérience, mais là où elle avait d'autres forces. Nous avons réalisé qu'en fait, une autre personne qui propose autre chose, une autre manière de penser les situations, d'être en relation avec l'équipe, d'être en relation avec moi, c'était extrêmement riche. De découvrir en fait, que chaque personne aura des forces et des zones de progression qui lui sont propres. Donc je dirais que là, il fallait aussi tout démarrer. Cette nouvelle psychologue devait s'approprier son poste, trouver une place, lancer des suivis de situations. Et du coup, on a un peu développé son poste, on a ouvert sur les Acacias, on a ouvert aussi sur des suivis pour des jeunes qui passaient en Suite 18, donc on a réouvert sa pratique, ses espaces de pratique. Malheureusement, cette personne, elle nous quitte déjà, donc là, on redémarre un processus de recrutement. Mais ce que je trouve intéressant, c'est que je vois que cette silhouette n'est plus si claire que ça et que l'on découvre des personnes avec des parcours enri-

chissants, on a vraiment de très belles postulations. C'est important qu'on réengage quelqu'un. Donc cela me ramène sur la thématique des 3 piliers. C'est important qu'il y ait un un-e psychologue à l'intérieur de l'équipe, ça permet vraiment de travailler différemment avec les familles. Là on voit que depuis que la psychologue a quitté son poste, les éducateurs et les éducatrices sont juste (sans sens péjoratif), dans des relations sur le quotidien avec les jeunes, avec de la confrontation, avec des moments de tension, avec des moments chouettes aussi, mais de cette place-là, c'est difficile de travailler vraiment avec une posture différente, avec les parents principalement. Avec les jeunes, chacun peut faire un accordage différent, mais avec les parents c'est important d'être en dehors du quotidien pour faire alliance différemment, pour trouver un terrain d'entente, comme en parle très justement Vincent dans les différents textes qui sont dans ce cahier, c'est vraiment de trouver un endroit où on peut s'accorder. On peut faire affaire un moment, ne serait-ce que sur une chose minimale, mais on peut faire affaire. C'est-à-dire cheminer un moment ensemble pour une raison précise qui sera définie dans les rencontres. Pour les parents c'est délicat cette collaboration avec un nouveau lieu de vie pour leur enfant. C'est quelque part un constat d'échec. Alors il faut pouvoir s'accorder, faire alliance pour pouvoir avancer ensemble. Et ça, c'est vraiment je dirais, ce qui manque actuellement depuis plusieurs mois.

C.R. : Donc vous ne remettez pas en question ce modèle du psychologue qui entre en ligne de compte déjà sur les admissions et qui dès le début est accompagnateur de l'équipe pour la rencontre avec les familles et va rester constamment là, en présence. Nous comprenons ça comme une complémentarité des postures vraiment très intéressante. Enfin, c'est un peu la particularité, quand même, développée au foyer de Thônex.

S.R. : Oui, pour avoir vécu comme éducatrice, des placements longs avec des situations familiales comme

presque toutes, extrêmement complexes, ce travail complémentaire avec Vincent, moi comme éducatrice, lui comme psychologue et responsable du suivi des familles, était extrêmement précieux. Même si des fois je n'étais pas en accord, même si des fois je ne comprenais pas ce qu'il faisait, même si des fois je trouvais que ce n'était pas comme je voulais, c'était vraiment important pour faire alliance avec les mams en l'occurrence. Parce que le raccourci, il peut être assez vite pris de se dire, mais finalement votre enfant, il est placé là, c'est aussi le résultat de ce qui a été votre éducation. Et ça, en tant qu'éducatrice, c'est très rapidement là-dedans qu'on est, parce qu'il y a des enjeux. Les parents peuvent nous critiquer et dire, mais vous ne faites pas ce qu'il faut. De toute façon souvent, pour eux, on ne fait jamais ce qu'il faut. Voilà, donc très vite on peut être sur un terrain presque de compétition avec les parents et Vincent, il permettait vraiment de sortir complètement de ces schémas-là, d'aller tout ailleurs et de dire, on travaille ensemble pour votre enfant. Parce que c'est ça le but, c'est de réaffirmer aux parents que l'objectif est que leur enfant aille mieux et qu'il puisse construire une vie qui soit la plus paisible possible, que ses liens avec eux, s'apaisent. Il permettait vraiment de sortir de ces fonctionnements et c'était vraiment extrêmement précieux. Donc, pour l'avoir vécu de l'intérieur et pour le constater dans les situations qu'on peut suivre et dans lesquelles on peine en ce moment, c'est vraiment un atout, ça fait réellement tiers, c'est vraiment important.

C.R. : Et comment vois-tu finalement l'intégration des nouvelles personnes dans l'équipe avec la culture que vous portez vous les anciens ? Je reparle de culture de pratique, comment s'insère-t-elle ? Est-ce qu'il leur suffit juste de pratiquer, d'être à votre contact ? Suivent-elles des formations ? Et vous avez aussi un intervenant extérieur qui aide aussi à construire cette culture d'équipe finalement ?

S.R. : Oui, on a des supervisions. On dispose des ap-

ports de Francis Ritz qui nous supervise, et qui est vraiment un systémicien. Et puis on a maintenant aussi Serge Guinot, qui travaille de manière systémique, donc pour varier un petit peu les plaisirs et varier les superviseurs, ce qui introduit un peu de nouveautés aussi dans les supervisions. Cela nous permet une fois par mois, d'avoir des temps de réflexion et de penser les situations de manière systémique. Je dirais aussi que je porte une attention particulière, (un peu comme ce que Corinne dit dans son texte), à faire circuler la parole et à permettre la conflictualisation autour de décisions qui ne sont pas portées par tout le monde de la même manière, ce qui est régulier dans une équipe. Mais de prendre du temps en fait pour discuter de ça, pour que chacun puisse dire où il en est. Après, on ne fait pas cela de manière stérile, de type « chacun met ses tripes sur la table », ce n'est pas ça, c'est vraiment d'exprimer ce avec quoi chacun et chacune peut travailler. Il faut quand même être suffisamment en accord. Ce sont les membres de l'équipe qui, sur le terrain, portent les décisions qu'on prend collectivement. Il faut qu'ils puissent, chacun à leur manière, s'accorder avec ce qu'on a décidé en équipe. Il y a des choses qui peuvent prendre du temps. Mais je pense qu'il est important de garder ce temps-là, parce que sinon, on ne se sent pas entendu, on ne se sent pas considéré en tant que membre de l'équipe. Il est primordial que tout le monde puisse se sentir entendu et écouté sans que cela ne prenne non plus toute la place. C'est assez subtil comme exercice, des fois, je ne vais pas assez vite, des fois je vais trop lentement. C'est un équilibre délicat à trouver, mais je pense que j'ai la même intention que Corinne. Il convient aussi d'utiliser des situations qui sont très conflictuelles, très agissantes, très compliquées pour les éducateurs et les éducatrices sur le terrain, pour finalement créer des espaces d'accordage. Parce que ce qu'ils ou elles vivent au quotidien, quand il y a un jeune qui est tout le temps, en train d'acter des choses violentes, des insultes, des menaces, des transgressions, cela les oblige à chaque moment à se mettre d'accord pour définir comment ils et elles vont porter la soirée par exemple. Comment vont-t-ils appliquer les décisions prises en réunion, en fonction de ce qui se joue sur

le moment, là, sur la soirée. Si on décide que le jeune ne peut pas manger à table, plein de choses découlent de cette décision-là et comment chacun et chacune va porter cette décision sur le terrain. On a eu ça depuis qu'on a déménagé, des situations très agissantes qui, même si elles s'avéraient extrêmement épuisantes, déstabilisantes, désécurisantes et inquiétantes pour tout le monde, ont généré malgré tout, un bénéfice secondaire, représenté par ces moments d'accordage dans une équipe qui est nouvelle, où les membres ne travaillent pas tous ensemble en même temps. Cela permet de transmettre ses valeurs sur le terrain, dans le quotidien ; ce à quoi on croit, comment on porte le cadre, comment on porte la relation et de le rendre visible à ses collaborateurs, collaboratrices. En tant que membre de l'équipe éducative, je trouvais que c'était extrêmement riche, donc j'essaye aussi de leur rendre cette richesse parce que c'est épuisant, vraiment pour tous et toutes, surtout sur le terrain.

C.R. : Quels sont les challenges et perspectives en ce début d'année ? À quelles difficultés peux-tu être confrontée et quelles sont tes intentions par rapport à la gestion de KALON aujourd'hui, par rapport aux jeunes et à cette équipe ?

S.R. : Par rapport aux jeunes, la tension est toujours focalisée sur la question de « comment être un groupe ? » Ce sont des groupes éducatifs, c'est-à-dire qu'il y a 8 jeunes ici, 7 jeunes aux Acacias. Comment faire groupe avec des individus possédant très peu d'outils relationnels, très peu de capacité d'être en lien ? Avec des jeunes qui ont d'importantes tendances à attaquer le lien, les relations, les lieux et le cadre ? Donc, c'est comment on joue entre l'individuel et le collectif ? Mais ça, j'ai l'impression que depuis que je travaille ici, c'est une question. Mais comme la société tend vers de plus en plus d'individualité, de reconnaissance des besoins spécifiques, nous on garde une intention forte sur le cadre qui rassemble et qui permet de vivre ensemble, en tenant compte des spécificités, mais qui ne sont pas au détriment de tous les autres ou des éducateurs et éducatrices. Je dirais aussi qu'un de mes défis,

c'est d'assurer notre devoir de protection des jeunes, mais si une équipe ne fonctionne pas, elle ne va pas pouvoir protéger les jeunes et leur permettre de progresser. Donc mon intention, c'est de protéger l'équipe, qui elle ensuite travaille auprès des jeunes. De même, mon intention, c'est de garder une cohérence dans les suivis et non pas d'être en contre-attitude ou en contre-réaction de ce qu'ils peuvent faire vivre au quotidien et ça, ce n'est pas toujours évident. Il faut accompagner l'équipe, il faut accompagner la pensée, entendre aussi les plaintes, tout en remettant les limites de ce que l'on peut faire ou pas, même si un placement est insupportable, je ne peux pas y mettre fin du jour au lendemain, ça ce n'est pas possible. Il y a différentes étapes à respecter, comment on rend visible ces étapes, tant auprès du jeune, auprès de l'équipe, auprès de la famille qu'auprès du service placeur. Un des défis aussi cette année, c'est que je vais commencer cette formation qui m'éloigne du terrain 3 jours par mois. Ça ne paraît pas énorme mais en fait, on a réfléchi sur la manière dont l'équipe puisse procéder pour prendre des décisions en mon absence. Il a été décidé de désigner un suppléant différent à chacune de mes absences, afin que je puisse suivre ma formation sans avoir à porter le quotidien de KALON pendant trois jours et que l'équipe aie la latitude de prendre des décisions quand je ne suis pas là. C'est assez chouette comme perspective. Enfin voilà, quand je le dis comme ça, j'ai l'impression que ce sont des petites choses, mais en fait, c'est ce qui permet que ça marche, que chacun se sente en confiance pour prendre des décisions, tout en sachant en même temps que je suis quand même là. Enfin, c'est un peu comme un parent.

C.R. : Quand on t'entend, on perçoit qu'il y a un héritage à défendre et que c'est ce que tu es en train de faire en ce moment, un héritage à poursuivre avec des remises en question bien entendu, puisque les personnes changent, avec la capacité de s'ouvrir à d'autres choses, mais en gardant quand même le cap et le fil rouge du modèle ?

S.R. : Oui, je dirais qu'on tient à notre modèle. J'ai grandi professionnellement dans ce modèle et j'y adhère profondément. Alors on fait évoluer des choses petit à petit. Ce dont je ne me rendais pas compte au début lorsque que j'ai pris ces fonctions de direction, c'est que, quel que soit le micro changement que je propose, cela peut impliquer que je ne trouvais pas bien ce qui se faisait avant. Mais c'est vraiment une manière de rendre visible ce que je pense, ce que j'aimerais, tout en laissant de l'espace pour que l'équipe puisse s'exprimer si ça ne lui convient pas. Il y a des choses que je fais quand même, c'est tout un exercice comme ça. Moi, j'aime imaginer, j'aime créer, j'aime ouvrir des choses, mais en fait, de faire ça, ça peut être très désécurisant. Donc je dois le faire avec une certaine mesure, en prenant le temps qu'il faut aussi. Ce sont des choses importantes et même des choses qui ne me paraissent pas du tout importantes en fait, tout à coup, elles sont très importantes pour le reste de l'équipe. Il faut vraiment prendre soin et pas juste balayer les réticences, mais prendre le temps qu'il faut pour que ça soit acceptable pour chacun et chacune.

C.R. : Pour revenir un peu sur les jeunes. On parle beaucoup aujourd'hui de l'autonomie mais aussi de la participation des jeunes (protection mais aussi participation). Comment vois-tu la participation des jeunes, dans un foyer où ils sont placés contre leur gré, sans que ce soit leur choix ? Est-ce que c'est une thématique que vous développez ?

S.R. : Oui, on la développe. Ce qui me vient là, à travers ta question concernant la participation des jeunes, c'est comment on va aller les rejoindre, les retrouver là où ils sont ? Parce que souvent ils n'ont pas envie d'être là, ils aimeraient mieux rentrer à la maison, ça ne se passe pas comme ils veulent. Voilà, ils ont certainement plein de raisons de penser ça et du coup, nous sommes contraints de faire un bout de chemin ensemble et ce bout de chemin, ça peut être de réfléchir pour faire en sorte qu'ils rentrent à la maison par exemple. Souvent c'est quand il n'y a plus aucun accordage, quand ils sont en opposition massive avec le placement, qu'ils ne comprennent

plus pourquoi ils sont là, que l'on doit repasser par là, pour se retrouver quelque part de nouveau. On doit aller les rejoindre en fait. Moi j'ai l'impression que c'est ça pour moi leur participation, c'est comment on peut aller les rejoindre là où ils sont, avec leurs besoins, tout en étant en phase avec leur réalité. La plupart, du jour au lendemain, ne peuvent pas retourner vivre chez eux. Il y a certaines étapes que l'on doit respecter, que l'on doit rendre visible tant pour eux, que pour les parents et pour le service placeur. Comment peut-on faire en sorte que les choses se passent ou ne se passent pas si ce n'est pas possible ? Il y a toute une structure à l'intérieur du foyer, de l'organisation de la semaine, il y a des endroits où ils peuvent exprimer ce qu'ils aimeraient, organiser des activités. Enfin voilà, ce sont des dispositifs qui leur permettent de s'exprimer. Peut-être l'aspect négatif que je pourrais relever dans cette volonté qu'ils puissent s'exprimer, qu'ils puissent participer, serait qu'ils tombent dans l'illusion qu'ils peuvent décider, parce qu'en fait, il y a plein de choses qu'ils ne peuvent pas décider. Alors oui, ils peuvent ne pas faire ce qui est attendu d'eux et ça, c'est leur capacité de décision, où ils mettent leurs pieds, s'ils se lèvent ou pas, s'ils vont à l'école, s'ils ne vont pas à l'école, il y a plein d'endroits où ils peuvent décider, mais il y a des endroits où ils ne peuvent pas décider. En fait ils ne sont pas encore en capacité de décider ça. Lorsque j'entends que la parole du jeune doit être au centre et tout ça, oui et non. En fait, la parole du jeune, elle est au centre pour ce qu'il est et ce qu'il ressent, mais elle n'est pas au centre pour ce qui se décide. Enfin, je trouve que c'est faux. Il ne faut pas se leurrer quoi. Il ne faut pas les leurrer.

C.R. : Comment te représentes-tu les profils des jeunes aujourd'hui, par rapport au profil des jeunes, d'il y a quelques années ? Est-ce que tu pointerais quelques spécificités que tu peux retrouver aujourd'hui et qui n'étaient peut-être pas là avant ?

S.R. : Oui, il y a quand même des évolutions. Après c'est beaucoup par période, donc moi je pense qu'au début, quand j'ai commencé, les jeunes étaient beaucoup plus dans la confrontation, dans le passage à

l'acte, il n'y avait pratiquement pas une nuit sans fugue. Moi quand je bossais là, il y avait beaucoup de placements pénaux parce que c'était aussi avant la révision du droit pour les mineurs, donc il y avait beaucoup de placements pénaux, avec des gamins qui étaient tout le temps en train de piquer des scooters, de sortir, de faire des casses, etc... Maintenant, il n'y en a pratiquement plus, donc c'est beaucoup moins des transgressions de société qui nécessitent un placement ou en tout cas d'être suivi par un juge. On a vécu pendant toute une période, des situations plutôt d'arrêt, de jeunes qui sont à l'arrêt, qui ne vont plus nulle part, qui ne vont plus à l'école. Dans ces cas-là, il faut trouver des outils pour comprendre ce que signifie cet arrêt ? Pourquoi ? Comment ? C'est comme s'ils n'avaient plus d'essence, plus de moteur, plus rien, pas cette énergie. Quand un gamin sort toutes les nuits, cette énergie on la sent, elle est là. Il y a quelque chose qui est vivant, alors que là, tout à coup, c'est comme s'il s'agissait de jeunes qui étaient au fond de leur lit avec plus aucun intérêt de rien. Et je dirais que maintenant on a un peu des deux, on retrouve aussi des jeunes qui sont beaucoup plus agissants, de manière frénétique mais assez vide. Et puis je dirais que là, (mais je trouve que c'est plus dans le monde général) avec tous les adolescents que je vois de manière générale, la question est : comment donner du sens à son existence dans ce monde-là ?

C.R. : Et les familles, changent-elles aussi ? Tu vois des changements dans les familles ?

S.R. : Ça fait un moment qu'on a principalement comme interlocutrices des mamans, les familles, ça se résume principalement à des mamans. Après, il y a toute la question de l'autorité, mais pour moi c'est une évolution de la société que personnellement je trouve plutôt positive, c'est à dire que l'on n'est plus juste dans une acceptation d'une autorité, verticale, qui n'est pas questionnée. Là on questionne toute la notion d'autorité, qui peut faire autorité, pourquoi, en quel nom ? Même si ça comporte des travers, (parce que ça donne des jeunes qui n'ont plus beaucoup de repères), je trouve que c'est quand même important pour une société de ne plus accepter simplement,

soit l'autorité de Dieu, soit du père, soit du grand-père, du prêtre, etc... Je trouve que c'est plutôt bien, que ça change, comme les questions d'identité. On a des jeunes qui ont des questions d'identité très fortes autour du genre, ça peut être vécu comme quelque chose de très perturbant. Bon, et en même temps je trouve que c'est intéressant moi de questionner aussi ces notions de genre.

C.R. : On a beaucoup parlé du Foyer de Thônex parce que ça fait plus de 40 ans qu'il existe. Et là, on change complètement, ce n'est plus un foyer, c'est un espace de vie nommé KALON et KALON, cela veut dire quoi ?

S.R. : Oui alors ça a été aussi tout un grand processus. Ça été difficile d'être confrontée à cette demande de changer de nom. En fait, il nous a été demandé de changer de nom, de profiter finalement de ce changement de lieu pour se renommer, et disons que c'était vraiment compliqué parce que ce n'était pas notre volonté. Après on s'est plié à cette volonté et puis on a essayé de faire différentes choses. On a fait différents groupes de travail, on a réfléchi à des possibilités, puis à chaque fois, entre deux séances, on trouvait que chaque proposition que l'on avait évoquée n'avait plus de sens, enfin, c'était très compliqué. C'était très émotionnel aussi de devoir changer de nom (alors que franchement, Foyer de Thônex, ce n'est pas un nom de dingue, je veux dire, ce n'est pas très beau). Mais voilà, c'était comme si on devait quitter quelque chose.

C.R. : C'est un processus identitaire en fait.

S.R. : Oui, c'est ça. Prendre un nouveau nom, est-ce que ça veut dire qu'on perd notre histoire, qu'on perd l'héritage, qu'on perd tout ce qui constitue aussi les valeurs de ce lieu, la manière de travailler, la manière d'être en relation avec les jeunes, avec les familles ? Enfin, c'était en fait bien plus profond que ce que j'avais imaginé. Alors, j'ai proposé de faire un rituel avec l'équipe pour identifier ce qui était notre héritage et définir ce que l'on voulait emmener dans ce nouveau nom, avec quoi on avait envie de partir.

Ce qu'on a fait dans l'ancienne maison qui accueille A2Mains filles actuellement. On a pris ce temps-là et c'était vraiment très joli de voir quelles valeurs chacun et chacune avait envie d'emmener. Ça permettait de se relier de nouveau à toutes ces valeurs, à ce qui fait notre histoire, ce qui fait notre identité en fait. Comme chacun en a nommée une ou deux, ça a généré une sorte de panel, de bouquet, de tout ce qu'on a pu vivre et ce qu'on avait envie de continuer à vivre ensemble. Et puis après, il fallait arriver à un choix et on l'a fait. Nous avons finalement opté pour KALON, qui signifie le cœur et le courage en Breton et qui semblait pour nous se lier à nos valeurs et à nos principes de travail aussi.

C.R. : Est-ce que les jeunes ont participé au processus de ce choix ?

S.R. : Alors on a essayé, mais ils n'en avaient rien à faire et proposaient des noms d'équipe de football, mais donc ça ne nous donnait pas très envie. Donc ça ne les a pas tellement mobilisés. Par contre, après, ce qu'ils ont pu dire, c'est que l'on ne s'était vraiment pas tellement creusé la tête, alors que ça faisait des mois qu'on travaillait sur cette histoire !

C.R. : Dans cet ouvrage, va apparaître un article sur « le follow up », cet outil de travail d'observations longitudinales, que vous vous êtes donnés pour suivre les effets des placements. Où en êtes-vous avec cette démarche ?

S.R. : Alors, le principe de cette recherche, c'était de recontacter la famille et le jeune, une année après mais pas au-delà. Généralement, c'est une année, une année et demi, voire deux ans, parce qu'on tarde un peu et on n'est pas toujours à jour. Actuellement, c'est un peu à l'arrêt, vu que la psychologue, elle n'a pas vraiment repris et c'est vrai que moi, je n'arrive pas à porter cette pensée-là. C'est aussi une réalité de ce poste, c'est que je ne peux pas penser à tout. C'est vraiment quelque chose qui repose sur les épaules de la psychologue. Et puis elle ne s'est pas tout de suite saisie de la chose et il n'y a pas eu de fin de placement rapide. Donc, il faut qu'on remette ça

en route. Je mets tous mes espoirs sur la prochaine personne.

C.R. : Parce que c'est un challenge de faire ça. C'est très difficile en fait ?

S.R. : Ça dépend. Il y a des personnes qui ne répondent pas du tout, du coup ça reste un peu lettre morte, mais la plupart du temps quand on le fait, ce sont des chouettes moments. Et puis c'est intéressant de voir ce que les jeunes pensent après coup, comment ils ont vécu ça. Généralement le follow up avec les parents, c'était Vincent seul qui s'en chargeait, sauf s'il y avait un lien particulier avec le parent, on n'était pas convié en tant qu'éducateur ou éducatrice. Mais du coup, les jeunes, c'est nous qui les suivions. Par exemple, pour les jeunes des Aca-cias, c'est en tant que référente que je faisais les suivis. Je trouve que c'est en fait assez chouette d'avoir l'occasion de revoir le jeune. Voilà donc, il y a plus ou moins d'assiduité pour recontacter une personne ou des parents, parce qu'il y a certains parents pour qui c'était compliqué de se dire qu'on allait reparler de leur fils un moment, parce que les relations ont été très difficiles avec eux. Mais je trouve que c'est un bel outil. Ce qui m'a rassurée dernièrement lorsqu'on a fait un entretien avec une jeune maman avec laquelle on a terminé le placement de son fils qui avait été très compliqué, c'est qu'elle a pu nous dire combien elle avait été soulagée d'avoir bénéficié d'un lieu où il y avait une cohérence autour des discours des adultes, dans la manière de répondre quand elle appelait, dans ce qui était proposé comme cadre et comme réponse aux transgressions de son fils. Donc je me disais, qu'on avait réussi à garder un peu la cohérence, parce que c'est un challenge et que des fois j'ai des inquiétudes à ce niveau-là.

C.R. : Une dernière question : vous êtes dans une nouvelle maison, et vous êtes nombreux dans cette nouvelle maison. Qu'est-ce que ça apporte ? Il y a un autre foyer, il y a une antenne du Service Éducatif Itinérant et le secrétariat général. Comment se passe la collaboration avec les autres structures ? Est-ce que dans cette dynamique, quelque chose

émerge ou est-ce que c'est de la sympathie simplement de se croiser de temps en temps ?

S.R. : C'était une des craintes et un des intérêts d'être là. Surtout au niveau de la dynamique entre les jeunes, les jeunes garçons et les jeunes filles, qu'est-ce qu'ils vont bien faire dans ces escaliers ? En fait, rien du tout. Sachons-le, ils ne se croisent presque jamais et s'ils se croisent, ils sont presque terrorisés, donc ils sont très gênés. Nos fantasmes de couples dans les escaliers, pour l'instant, ça n'est pas une réalité. Ils se croisent très peu. Nous concernant nous l'équipe, je ne sais pas vraiment quoi dire là. C'est chouette qu'Horaé soit là en dessus, s'il y a besoin de sucre, s'il y a besoin d'un truc ou d'un service, qu'on peut se prêter le bus par exemple, ça c'est l'aspect chouette d'entraide. Ce qu'on a défendu en

arrivant ici, c'est qu'on était deux foyers distincts, deux équipes distinctes, avec deux directions distinctes. Donc le but, ce n'est pas non plus de mutualiser les choses, de monter faire des soirées, on n'est pas là-dedans. Après, en ce moment, HORAÉ vit des moments plus difficiles, et donc, je dois aussi veiller à ce que nous restions deux équipes différentes. Parce qu'en fait, si on n'était pas l'un au-dessus de l'autre, on ne se verrait pas. C'est vraiment quelque chose qu'on a voulu défendre et qu'on a obtenu. Ça a été travaillé en amont de l'emménagement et l'idée était déjà de s'installer dans les lieux puis de voir ensuite ce qu'on avait envie de partager, de vivre ensemble, mais de rester deux entités distinctes.

Entretien retranscrit par Gaël Louchart du secrétariat général, le 25 janvier 2024.



Bibliographie



Ausloos G., 1979. Familles à transactions délictogènes, **Annales de Vaucresson**, numéro spécial : « Le travail avec les familles de jeunes marginaux », 377-412.

Ausloos G., 1981. Thérapie Familiale et Institution. **Collection Champs professionnels n°3**, 203-226.

Ausloos G., 2000 : **La compétence des familles. Temps, chaos, processus**, Erès, Toulouse.

Cabié M-C., Isebaert L., 1997 : **Pour une thérapie brève. Le libre choix du patient comme éthique en psychothérapie**, Erès, Toulouse.

Cancrini L., 2009 : **L'Océan borderline. Troubles des états limites**, récits de voyage, De Boeck, Bruxelles.

Cherbuliez T., 2013. **Le thérapeute et le patient**. Baroch Editions.

Dalla Piazza S. (2005) : On les appelle les enfants rois, **L'observatoire (Revue d'Action Sociale & Médico-Sociale**, 45 / 05, 25-36.

De Gaulejac V., 1996. **Les sources de la honte**. Desclée de Brouwer.

Dessoy E., 1988. L'expression des émotions dans la famille. De l'humeur à l'ambiance familiale : la boucle inaugurale. **Thérapie familiale**, vol 9, n°3, 247-259.

Dessoy E., 1991. **Ambiance, éthique, et croyances : les trois foyers organisateurs d'un milieu humain. Une approche psycho-sociogénétique préparatoire à l'abord de l'autisme**. Dissertation présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en Psychologie, Université Catholique de Louvain.

Dessoy E., Pauss V., Compernot C., Courtois C., 1996 : Rite de passage, cycle de vie et changement discontinu. **Thérapie Familiale**, 17 (4), 487-505.

Dessoy E., 1997 : Rite de passage et psychothérapies. Comment remobiliser le temps suspendu ? **Thérapie Familiale**, 18 (1), 49-69.

Dessoy E., 2000 : Commentaires à l'étude de cas du petit Jean. Isomorphisme et changement. **L'homme et son milieu. Etudes systémiques**, Université catholique de Louvain-la-Neuve.

Dessoy E., 2005. Terrorisme et démocratie : la mondialisation d'un processus pathogène. Quand le monde se comporte comme une famille malade... **Thérapie familiale**, vol 26, n°4, 343-356.

Dolto F., 1984 : **L'image inconsciente du corps**, Seuil, Paris.

Fourez B., 1994 : Le lien dans la demande urgente et dans l'écoute téléphonique. **Cahiers de psychologie clinique**, n°3, De Boeck Université.

Fourez B., 1999 : Fraternité : perspectives historiques et sociétales. **Les ressources de la fratrie**, Erès, Toulouse.

Fourez B., 2007. Les maladies de l'autonomie. **Thérapie familiale**, vol 28, n°4, 369-389.

Fourez B., 2009. De l'identité historique à l'identité saltatoire ou du Lego au Nintendo. **Thérapie familiale**, vol 30, n°1, 91-106.

Fourez B., 2014. Abandonnisme, paranoïdie et identité instable, témoins de la sortie des appartenances. **Thérapie familiale**, vol 35, n°4, 353-373.

Gaillard J-P., 2014. **Enfants et adolescents en mutation. Mode d'emploi pour les parents, éducateurs, enseignants, et thérapeutes**. ESF éditeur.

Gardner H., 2008. **Les intelligences multiples : la théorie qui bouleverse nos idées reçues**. Editions Retz.

Halmos C., 2009 : **Grandir**, Fayard, Paris.

Heireman M., 1989 : **Du côté de chez soi. La thérapie contextuelle d'Ivan Boszormenyi-Nagy**, ESF, Paris.

Kellerhals J., Widmer E., 2012. **Familles en Suisse : les nouveaux liens**. Collection Le savoir suisse, PPUR.

Meynckens-Fourez M., 1999 : La fratrie, le point de vue éco-systémique. **Les ressources de la fratrie**, Erès, Toulouse.

Meynckens-Fourez M., 1999 : Quand l'enfant est séparé de sa famille. **Les ressources de la fratrie**, Erès, Toulouse.

Meynckens-Fourez M., 2017. L'institution comme système. **Éduquer et soigner en équipe**. De Boeck Supérieur.

Ossipow L., Berthod M-A., Aeby G., 2013 : **Les miroirs de l'adolescence. Anthropologie du placement juvénile**, Editions Antipodes, Lausanne.

Paulus E., 2014. Préventif, éducatif, curatif and if ? Bientôt la fin des institutions ? Transformations, réalités, perspectives et opportunités pour la réflexion et l'action. In **Préventif, éducatif, curatif... and if ? Bientôt la fin des institutions ? Conférences du colloque de Morat**, 66-73. Integras. Association professionnelle pour l'éducation sociale et la pédagogie spécialisée. Publication n°52.

Rapport de l'éducation spécialisée, mai 2013. Office de l'enfance et de la jeunesse, Département de l'instruction publique, de la culture et du sport, Genève.

Roehrich P. 2006, ASUA, Histoire et perspectives, 50 ans d'action pour la jeunesse.

Rongé J-L., 2006/7. Entretien avec Boris Cyrulnik, **Journal du droit des jeunes**, n°257, 11-12.

Roosens V. et Ritz. F., 2007 : Rite de passage et fratrie : un travail possible en institution, **Thérapie Familiale**, 28, 3, 265-290.

Roosens V., Ritz F., 2015. Que devient l'enfant roi placé en institution pour adolescents ? Limites et

ouvertures. **Thérapie familiale**, vol 36, n°2, 241-261.

Roosens V., 2020. **Mais à quoi peut encore bien servir un placement en milieu éducatif en 2019 ?** IDRES (Institut de Documentations recherches d'études systémiques) – Savoirs théoriques.

Selvini M., Sevini Palazoli M., Allegra G., Babando R., Basile P., Bedarida L., Gogliani A., Mancini A., Panico D., Pasin E., Serra T., 2003. Comment se portent les anorexiques traitées par Mara Selvini Palazzoli et ses équipes entre 1971 et 1987 ? Une étude quantitative sur les résultats de la psychothérapie familiale. **Thérapie familiale**, vol 24, n°4, 381-402.

Traube P. (2005) : Eduquer, c'est aussi punir, **L'observatoire (Revue d'Action Sociale & Médico-Sociale**, 45 / 05, 67-71.

Trémintin J., 2009. L'efficacité de l'action éducative à domicile. In **Lien Social** n°924. Repéré à <https://www.lien-social.com/L-efficacite-de-l-action-educative-d-aide-a-domicile>.

Van Hemelrijck J., 2005 : Comme une posture magnifique dans un cadre doré, **L'observatoire (Revue d'Action Sociale & Médico-Sociale**, 45 / 05, 51-55.

Van Gijseghem H. et Gauthier L., 1992. De la psychothérapie de l'enfant incestué : les dangers d'un viol psychique. **Santé mentale au Québec** 171, 19-30.

Vanistendael S., Leconte J., 2000. **Le bonheur est toujours possible. Construire la résilience**. Bayard Editions.

Watzlawick P., Weakland J., Fisch R. (1975) : **Changements. Paradoxes et psychothérapie**, Seuil, Paris.

Yalom E., 2010. **Et Nietzsche a pleuré**. Le Livre de Poche.

Remerciements



Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à :

Guy Ausloos, pour m'avoir ouvert une voie royale en direction du paradigme systémique en 1985, par ses qualités de pédagogue extraordinaire et captivant.

Etienne Dessoy, mon promoteur de recherche à Louvain-la-Neuve en 1989, devenu ami proche au fil du temps et dont l'architecture complexe du milieu culturel humain reste ma plus grande source d'inspiration au quotidien.

Jean-Claude Clémence, ex-directeur du Centre de Chevrens, qui a agi en véritable passeur pour moi entre le monde académique et la pratique éducative dès 1991, dans un style aussi confrontant qu'amical, marqué du sceau de la générosité.

Théo Cherbuliez, qui écrivait : « **partageons, dans une relation, ce qui n'a jamais eu droit à la lumière du jour** ». Sa profondeur, son sens du fondamental, et ses recadrages libérateurs ont représenté une boussole durant de nombreuses et inoubliables années de supervision reçue.

Francis Ritz. J'avais à peine accompli mes premiers pas dans l'institution que Francis la rejoignait comme superviseur. Quelle aubaine pour le thérapeute si peu expérimenté que j'étais ! J'ai ainsi bénéficié de son attitude encourageante, bienveillante, autant que de sa finesse clinique et stratégique... d'un bout à l'autre de ma mission.

Bernard Fourez, formateur, dont les réflexions fécondes sur la construction de la personnalité contemporaine dans notre société hypermoderne ont questionné en profondeur le sens de mon action psycho-éducative, pour l'enrichir de nouveaux outils à partager avec les adolescents et leur famille.

Corinne Duclos, qui a su diriger notre institution de manière équilibrée et équilibrante. Je garderai d'elle l'image d'une pilote fiable, courageuse, réceptive, toujours en quête d'unité intégrant la différence.

L'équipe éducative du foyer. J'ai vécu aux côtés de mes collègues de puissantes expériences humaines auxquelles les articles rédigés donnent accès. Qu'ils et elles soient chaleureusement remercié(e)s pour la réciprocité majorante qui a caractérisé nos relations, où l'humour et l'enthousiasme tenaient une large place.

Je ne peux pas imaginer une conclusion sans évoquer quelques autres figures marquantes de mon parcours institutionnel. Qu'elles aient donné une impulsion en direction d'un changement attendu ou accepté un rôle de guide un temps durant, elles auront en tout état de cause contribué à façonner mon identité professionnelle. Je suis particulièrement reconnaissant envers : **Ruth Hutmacher, Arnold Dumont, Alexandre Balmer, Patricia McCulloch, et Françoise Julier-Costes**.

Les auteurs



Corinne Duclos a effectué sa formation de base à l'IES de Genève, option service social. Toutes ses expériences professionnelles se sont faites en tant qu'éducatrice. Dans un premier temps, dans le groupe « observation » de la Clairière, puis a participé à la création du CRMT (centre résidentiel à moyen terme, pour personnes adultes post sevrage) où elle est restée 7 ans. Après une année off à l'arrivée de son troisième enfant, elle est engagée au Foyer de Thônex en 1992 en tant qu'éducatrice dont elle a pris la direction le 1er janvier 2001 jusqu'en février 2021. Pour soutenir sa pratique, en parallèle à une formation continue, elle a obtenu le Certificat de « Management des Institutions sociales » à l'université de Genève, ainsi que le certificat de superviseur et d'intervenant dans les équipes et les organisations à la HES-SO.



Vincent Roosens a obtenu une licence en psychologie à Genève, complétée par une spécialisation en psychologie clinique à Louvain-la-Neuve, avant d'être engagé au Centre de Chevrens en 1991, où il travaillera neuf ans comme éducateur enseignant et responsable pédagogique. Parallèlement, il suit une formation à l'approche systémique et la thérapie familiale. C'est en 2000 qu'il rejoint le Foyer de Thônex, cette fois dans une fonction de psychologue et thérapeute de famille exercée jusqu'en 2022. Vincent a démarré une pratique privée en 2008, qu'il poursuit aujourd'hui.



Sophie Rosselet a grandi à la Chaux-de-Fonds puis elle a effectué sa formation de base à l'IES de Genève, option éducatrice spécialisée en 1995. Elle a tout d'abord travaillé dans les externats pédago-thérapeutique de l'OMP. Elle a ensuite intégré le Tuteur Général dans le service des tutelles et curatelles de mineur.e.s. Parallèlement à ses études puis à ses différents postes de travail, elle a toujours pratiqué la danse contemporaine et ainsi participé à différentes performances et spectacles. Cette pratique artistique nourrit son quotidien et participe à soutenir sa créativité au service de ses lieux de travail. Elle a également voyagé pendant une année dans plusieurs pays afin de ressentir d'autres cultures et d'autres habitudes. A son retour à Genève, elle a rapidement intégré l'équipe du Foyer de Thônex en effectuant des remplacements (dès 2002) puis en bénéficiant d'un CDI. Elle a, durant ses années de travail à Thônex, effectué une formation en méthodes d'action (psychodrame humaniste) ainsi qu'un CAS en analyse de pratique. Depuis 2022, elle a repris la direction du Foyer de Thônex.



Francis Ritz a obtenu un diplôme de médecine en 1981 et FMH en psychiatrie en 1992. Son intérêt spécifique pour la systémique se manifeste dès le début de sa carrière. Il enseigne l'approche systémique aux Hôpitaux Universitaires de Genève, à l'institut de la Famille et à la Plateforme Systémique Genevoise (PSGe). Il ouvre un cabinet privé et assure de multiples supervisions dans le milieu socio-éducatif depuis 25 ans : foyers, SPMi, consultations ambulatoires, prisons, écoles (conseillers sociaux) etc.

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Philippe Bossy,
secrétaire général de l'Astural

COORDINATRICE DE PUBLICATION

Dominique Chautems Leurs,
ancienne secrétaire générale de l'Astural

COMITÉ DE RÉDACTION

Sophie Froidevaux,
éducatrice et pédagogue à l'Externat de Châtelaine

Rosa Gonzalez,
ancienne directrice du Foyer de la Servette

Vanessa de Rudder,
directrice de l'ASPAD

Françoise Tschopp,
présidente du comité de l'Astural

GRAPHISME

Francisco Etchepareborda, www.etche.ch

IMPRESSION

Battig Impression

PHOTOGRAPHIES

Françoise Perlotti, Instagram : 5c_5sens – Robert Rapin

Les photographies faisant apparaître des personnes
proviennent de Freepik.